Chaire d'archéologie de la Méditerranée antique
Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité
Université de Neuchâtel

AUX CONFINS DE L'EMPIRE

La Bretagne romaine

Voyage d'étude en Angleterre
6 au 14 septembre 2024

unine
Université de Neuchâtel

SOMMAIRE

Plan et programme du voyage p. 1-2

Aux confins de l'Empire : la Bretagne romaine (Prof. Hédi Dridi) p. 3-4

Histoire et conséquences de la conquête romaine en Grande-Bretagne (Léa Leibacher) p. 5-11

Des *auxilia* dans le nord de l'Empire : l'exemple du fort de *Mediobogdum* (Hardknott) (Isaline Porret) p. 12-22

Entre mer d'Irlande et mer du Nord : le *limes* et le mur d'Hadrien (Alexandra Esseiva) p. 23-27

Le réseau de *castra* du mur d'Hadrien : présentation générale et exemples des *castra* n°39 et n°42 (Nils Jost) p. 28-38

Les tablettes de *Vindolanda* : une découverte extraordinaire dans un site stratégique (Coraline Hasler) p. 39-47

Exploitation, commerce et utilisation des minerais de *Britannia* (Lorna Urfer) p. 48-52

Les voies de communication en Bretagne et leur contrôle : l'exemple du site de *Morbium* (Piercebridge) (Sophie Poirier) p. 53-57

Les monuments de spectacle en Bretagne romaine : exemple de l'amphithéâtre de *Corinium* (Cirencester) (Ségolène Bremke) p. 58-67

Source, thermes et *defixio* : le site d'*Aquae Sulis* (Bath) (Shany Morcaut) p. 68-76

De *Brocolitia* à *Londinium* : le culte de Mithra en Bretagne romaine (Joffroy Capt) p. 77-85

Pages de notes p. 86-87

Mots-croisés p. 88

Carte de l'Angleterre avec l'itinéraire de notre voyage : *Mediobogdum* (Hardknott) (1) ; *Epiacum* (Whitley) (2) ; mur d'Hadrien et *castrum* n° 42 (3) ; *Vindolanda* (Chesterholm), *castrum* n°39 et Sycamore Gap (4) ; *Brocolitia* (Carrawburgh) et *Vercovicium* (Housesteads) (5), *Pons Aelius* (Newcastle Upon Tyne) (6) ; *Morbium* (Piercebridge) (7) ; *Eboracum* (York) (8) ; *Virconium Cornoviorum* (Wroxeter) (9), *Corinium* (Cirencester) (10) ; *Aquae Sulis* (Bath) (11) et *Londinium* (Londres) (12).

PROGRAMME

Jour 1 · Vendredi 6 septembre 2024
Voyage aller en avion de Genève à Manchester. Nuit à Ingleton.

Jour 2 · Samedi 7 septembre 2024
Visite des forts de *Mediobogdum* (Hardknott) et d'*Epiacum* (Whitley). Nuit à Alston.

Jour 3 · Dimanche 8 septembre 2024
Balade à la Cawfields Quarry pour observer le mur d'Hadrien et le *castrum* n°42, visite du site et du musée de *Vindolanda* (Chesterholm) et balade au *castrum* n°39 puis au Sycamore Gap. Nuit à Bardon Mill.

Jour 4 · Lundi 9 septembre 2024
Visite du site et du musée de *Vercovicium* (Housesteads), du temple de Mithra de *Brocolitia* (Carraburgh) et de l'Arbeia Roman Fort à Newcastle Upon Tyne. Nuit à Newcastle Upon Tyne.

Jour 5 · Mardi 10 septembre 2024
Visite du pont et du fort de *Morbium* (Piercebridge), des collections romaines du Yorkshire Museum et balade archéologique à la découverte des vestiges visibles d'*Eboracum* (York). Nuit à York.

Jour 6 · Mercredi 11 septembre 2024
Visite du site et musée de *Viroconium Cornoviorum* (Wroxeter) et de l'amphithéâtre de *Corinium* (Cirencester). Nuit à Cirencester.

Jour 7 · Jeudi 12 septembre 2024
Visite des thermes d'*Aquae Sulis* (Bath) et de leur musée. Nuit à Londres.

Jour 8 · Vendredi 13 septembre 2024
Balade archéologique à la découverte des vestiges visibles de *Londinium*, visite du site et musée du London Mithraeum puis du British Museum. Nuit à Londres.

Jour 9 · Samedi 14 septembre 2024
Voyage de retour en train de Londres à Neuchâtel.

AUX CONFINS DE L'EMPIRE : LA BRETAGNE ROMAINE

Prof. Hédi Dridi

Rule, Britannia! Rule the waves chantait la *Royal Navy*[1]. Mais bien avant que ce chant ne devienne l'hymne d'un empire triomphant[2], l'archipel britannique qui se trouvait aux confins du monde connu avait été l'objet de la curiosité intéressée des Méditerranéens, avides de découvrir de nouveaux territoires et surtout de nouvelles sources d'approvisionnement, notamment en ambre et en étain[3]. Les sources mentionnent l'expédition du Carthaginois Himilcon vers les Cornouailles (Pline l'Ancien, *H.N.* II, 169 ; Aviénus, *Ora Maritima*, 117, 383, 412) ou celle du Marseillais Pythéas qui aurait navigué au large de la Calédonie (= l'Ecosse) jusqu'à atteindre l'île mythique de Thulé (Islande ?), la plus éloignée de l'archipel vers 320 av. n. è. (Strabon II, 4,1).

C'est peu avant le milieu du Ier s. av. n. è. que l'île de Grande-Bretagne devint plus familière aux Romains, à la suite des expéditions de Jules César (*Guerre des Gaules* IV, 20-36 et V, 8-23) et ce n'est qu'un siècle plus tard, sous Claude, que les Romains finirent par l'envahir, sans pour autant réussir à la conquérir totalement (Tacite, *Agricola*, 11-16). Le mur d'Hadrien, érigé en 122 de n. è. et l'éphémère mur d'Antonin, érigé vers 140 de n.è. témoignent de la difficulté des Romains à contenir les populations du nord et en particulier les Pictes. Mais la machine à intégrer romaine est redoutable. Progressivement, le reste de la Bretagne se romanise, la nouvelle province connaît un formidable brassage de population notamment illustré par les cavaliers palmyréniens installés le long du mur d'Hadrien ou le potier africain exerçant à Holt, l'antique *Bovium* au Pays de Galles[4].

C'est cette *Britannia* (Pline l'Ancien, *H.N.* IV, 102-104) que nous allons sillonner du 6 au 14 septembre 2024 avec deux conductrices hors-pair : Léa et Thérèse. Nous aurons comme viatique votre enthousiasme et ce cahier de voyage qui rassemble les textes préparés par vos soins, relatifs aux différentes étapes de notre périple. Après un atterrissage en douceur à Manchester, nous prendrons la direction du nord et, de fort en fort (l'étape Vindolanda sera particulièrement spectaculaire), nous atteindrons le fameux mur d'Hadrien, la limite de l'empire ! C'est probablement la matérialité de ce *limes* qui a encouragé Eric Birley à organiser le premier congrès[5] de *Roman Frontier Studies* en 1949 à

[1] Le poème *Rule Britannia* fut créé en 1740 par James Thomson (1700-1748) et mis en musique la même année par Thomas Arne (1710-1778). Il est depuis étroitement associé à la *Royal Navy*, mais également à l'armée britannique.
[2] Voir ARMITAGE David, *The Ideological Origins of the British Empire*, Cambridge University Press, 2000, p. 173.
[3] PENHALLURICK 1986.
[4] LEVI DELLA VIDA 1940.
[5] Ces congrès sont régulièrement organisés et le dernier en date a eu lieu en 2022 à Nimègue (Pays-Bas).

Newcastle [6]. C'est aussi la proximité de ce *limes* qui fait que l'université de cette « ville-sœur » qui nous accueillera pour une nuit propose un Master en *Roman Frontier Studies*.

Nous entamerons ensuite une descente vers le sud qui nous amènera successivement à *Morbium*[7], à York (*Eboracum*), à Wroxeter, à Cirencester (*Corinium*) et son amphithéâtre, à Bath (*Aquae Sulis*) et enfin à Londres. À côté de la découverte des vestiges archéologiques de la *Londinium* romaine, la visite du *British Museum* est incontournable et pour ma part, je compte me précipiter vers les collections phénicienne et punique[8]. À ce propos, il est difficile de ne pas évoquer les thèses qui depuis le XVIe siècle, rattachent régulièrement les Bretons (qu'ils soient insulaires ou continentaux) aux Phéniciens et aux Carthaginois[9,10].

Enfin, au nom de la chaire d'Archéologie de la Méditerranée antique, je voudrais adresser un grand merci à Léa qui n'a pas ménagé sa peine pour organiser ce séjour qui, nous l'espérons, vous fera regarder différemment cette Grande-Bretagne et cette romanité des confins.

Drive on Thérèse !

Bibliographie

GUILLAUMIN Jean-Baptiste et BERNARD Gwaldys, *Avénius. Les rivages maritimes*, texte établi par Jean-Baptiste Guillaumin ; traduit et commenté par Jean-Baptiste Guillaumin et Gwladys Bernard, Les Belles Lettres, Paris, 2021.

BIANCHETTI Serena (éd.), *Pitea di Massalia. L'oceano*, introduction, texte, traduction et commentaire par Serena Bianchetti, Istituti editorali e poligrafici internazionali, Pise-Rome, 1998.

BIRLEY Eric (éd.), *The Congress of Roman Frontier Studies*, actes du 1er congrès (1949), University of Durham, Durham, 1952.

BUTLER CULLINGFORD Elizabeth, « British Romans and Irish Carthaginians: Anticolonial Metaphor in Heaney, Friel, and McGuinness », dans : *PMLA*, vol. 111, 1996, p. 222-239.

CHAMPION Timothy, « The appropriation of the Phoenicians in British imperial ideology », dans : *Nations and Nationalism*, vol. 7, n° 4, 2001, p. 451-465.

FRÈRE Dominique, « Les origines phéniciennes de la Bretagne. Archéologie d'un mythe », dans : *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 115, n° 2, (= *L'archéologie méditerranéenne et proche-orientale dans l'ouest de la France*), 2008, p. 37-65.

LEVI DELLA VIDA Giorgio, « A Neopunic Inscription in England », dans : *Journal of the American Oriental Society*, vol. 60, 1940, p. 578-579.

PENHALLURICK Roger David, *Tin in Antiquity. Its Mining and Trade throughout the Ancient World with particular reference to Cornwall*, The Institute of Metals, Londres, 1986.

QUINN Josephine Crawley, *In Search of the Phoenicians (Miriam S. Balmuth Lectures in Ancient History and Archaeology)*, Princeton University Press, Princeton, 2018.

SCHMIDT H. D., « The Idea and Slogan of "Perfidious Albion" », dans : *Journal of the History of Ideas*, vol. 14, 1953, p. 604-616

[6] BIRLEY 1952.
[7] Ce toponyme nous rappelle qu'une relecture d'*Astérix chez les Bretons* s'impose !
[8] Voir : https://www.britishmuseum.org/collection/search?material_culture=Phoenician%2FPunic ;
[9] SCHMIDT 1953, CHAMPION 200, FRERE 2008, QUINN 2018.
[10] Cependant, dans une perspective anticolonialiste, l'empire britannique est régulièrement comparé à Rome. BUTLER CULLINGFORD 1996.

HISTOIRE ET CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE ROMAINE EN GRANDE-BRETAGNE

Léa Leibacher

Introduction

L'histoire de la conquête romaine du territoire de l'actuelle Grande-Bretagne illustre un processus d'expansion caractérisé par des avancées graduelles, une implantation progressive et des phases de contrôle fluctuants. Cette île n'a cessé d'accueillir des conflits, depuis les premiers contacts militaires établis par Jules César (100–44 av. n. è.), jusqu'à son contrôle entier par le général Agricola (40–93 de n. è.). Ces affrontements ont laissé un héritage archéologique qui perdure encore aujourd'hui, à travers notamment les vestiges de fortifications et autres camps militaires qui nous sont parvenus. D'autres traces du style de vie « à la romaine », tels que des bâtiments publics et privés, sont également présentes, témoignant ainsi des us et coutumes apportés en Grande-Bretagne par le peuple romain. Cependant, cette romanisation n'est pas définitive, disparaissant progressivement lorsque l'Empire quitte le territoire, au début du Ve s. de n. è.

1. L'histoire de la conquête

1.1. Les premiers contacts

Ce territoire demeurait peu connu des Romains jusqu'au Ier s. av. n. è., quand il attise la curiosité de Jules César. En l'an 55 av. n. è., après trois ans de guerre dans les Gaules, plusieurs raisons le poussent à s'intéresser aux terres situées de l'autre côté de la Manche. Premièrement, il souhaite embellir son palmarès guerrier en y ajoutant un nouvel exploit : acquérir un territoire que la croyance populaire estimait hors du monde habitable[1]. De plus, il perçoit également cette conquête comme un moyen de créer de nouvelles voies de communication commerciales[2] et pour terminer, cette région possédait selon lui un fort attrait stratégique[3]. Cette dernière est constituée de vastes territoires habités et contrôlés par différentes tribus, chacune étant dirigée par un chef (Fig. 1).

Fig. 1. Carte des peuples de la Bretagne indépendante. État au Ier s. av. n. è.

[1] FRERE 1987, p. 17.
[2] BORDET 2021, p. 145.
[3] LEBECQ 2013, p. 18.

Ces derniers sont alors en contact avec la Gaule à des fins de commerce et des accords politiques et territoriaux s'exercent déjà. Citons l'exemple de l'alliance entre Bretons et Armoricains, formée en 56 av. n. è. en territoire gaulois, afin de se protéger d'une possible conquête de la Bretagne par Jules César, mais cela fut vain. En effet, en 55 av. n. è., ce dernier regroupe des troupes au sein de *Portus Itius* (Boulogne-sur-Mer) (Fig. 2), un port du nord de la Gaule. Forte de 10'000 hommes répartis en deux unités, les IIe et VIIe légions, une première expédition est lancée[4]. Son objectif principal est de se renseigner sur les conditions militaires des tribus insulaires, et non pas de prendre position indéfiniment[5]. Les légionnaires au cœur de cette campagne endurent de violentes conditions climatiques, mais font également face à la résistance des autochtones du sud-est, qui s'avère être plus forte que prévue. Les Romains obtiennent malgré tout une victoire, au prix de lourdes pertes, et reviennent finalement sur leurs pas. Jules César demeure insatisfait de la situation et prépare la suite des opérations dès son retour.

Fig. 2. Carte des différents lieux cités.

À peine un an plus tard, il revient en force grâce à plusieurs centaines de vaisseaux et embarcations légères construits pour l'occasion. C'est accompagné de 25'000 légionnaires et de plus de 4'000 cavaliers[6] qu'il franchi la Tamise. Du côté des tribus bretonnes, une alliance se forme pour se confronter à l'envahisseur, Cassivellaunos (? – env. 30 av. n. è.), roi des *Catuvellauni*, est désigné pour mener la riposte. Malgré leurs chars de guerre, composés d'un conducteur et d'un guerrier, qui déstabilisent les Romains[7], le front de résistance breton ne parvient pas à rivaliser : le territoire de Cassivellaunos est décimé. Cet affrontement se termine lors de sa capitulation, sur le territoire des *Trinovantes*[8]. Finalement, ces deux attaques de la part de Jules César n'ont eu que peu d'incidence. En effet, une fois sa victoire définitive, il quitte le territoire sans y établir de colonies[9], mais il obtient cependant des *Catuvellauni* et des *Trinovantes* un engagement de tribut annuel[10].

1.2. La Bretagne devient une province romaine

Le quatrième empereur, Claude (10 av. – 54 de n. è.), reprend alors la conquête en 43 de n. è., suite à la demande de Verica (? – ?), roi des *Atrébates* alors en exil. Ce dernier estimait qu'une intervention romaine devenait nécessaire puisque Cunobelinos (? – 43

[4] GALLIOU 2004, p. 8-9.
[5] FRERE 1987, p. 18.
[6] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 134.
[7] FRERE 1987, p. 23-24.
[8] GALLIOU 2004, p. 10.
[9] LEPELLEY 1998, p. 201-202.
[10] LEBECQ 2013, p. 18.

de n. è.), roi des *Catuvellauni*, s'était emparé du territoire des *Trinovantes*, des *Dobunni* et des *Atrébates*. Aussi, en massacrant des négociants Romains, les *Catuvellauni* menaçaient et mettaient en péril l'envoi des tributs à Rome[11]. Finalement, l'empereur Claude opère aussi par fierté militaire, dans le but d'accentuer sa domination sur le territoire[12]. Il forme une armée d'environ 40'000 hommes, sous les ordres de Plautius (env. 5 av. n. è. – 57 de n. è.), qui vainc la résistance bretonne à *Camulodunom* (Colchester) (Fig. 2). En 44 de n. è., il soumet de nombreuses tribus : *Atrébates*, *Brigantes*, *Catuvellauni*, *Coritani*, *Cornovii*, *Dobunni* et *Iceni*. Le sud-est, délimité par la Fosse Way[13] (Fig. 3), devient une province romaine : *Britannia*[14].

En 60 de n. è., Prasutagos (? – 60 de n. è.), le roi des *Iceni*, décède. Suite à la mauvaise gestion de son héritage et aux violences envers sa veuve Boudicca (ou Boadicée) (v. 30 – 61 de n. è.) et ses filles de la part des colons, les tribus des *Iceni* et des *Trinovantes* se soulèvent et engendrent une violente révolte, souhaitant mettre une fin aux mauvais traitements qu'ils subissaient également[15]. Tacite (58–120 de n. è.) estime le nombre de Romains décédés durant cet épisode belliqueux à 70'000 et que les villes de *Camulodunum* (Colchester), *Londinium* (Londres) (Fig. 2) et *Verulamium* (St Albans) (Fig. 2) sont réduites en cendres[16]. C'est également en 60 de n. è. que le gouverneur Caius Suetonius Paulinus (env. 10 – 68 de n. è.) annexe l'île de *Mona* (Anglesey) (Fig. 2). Cette dernière, située sur le territoire des *Ordovices*, est une région fertile et riche en cuivre. Elle représentait par ailleurs un lieu important pour les druides, quelque peu hostiles aux conquérants car leurs pratiques de sacrifices humains ont été réprimées[17]. Finalement, ce même gouverneur matte la révolte de Boudicca, permettant ainsi au territoire de *Britannia* de demeurer inclus dans l'Empire romain. Le sud de la province connait alors une période de paix[18].

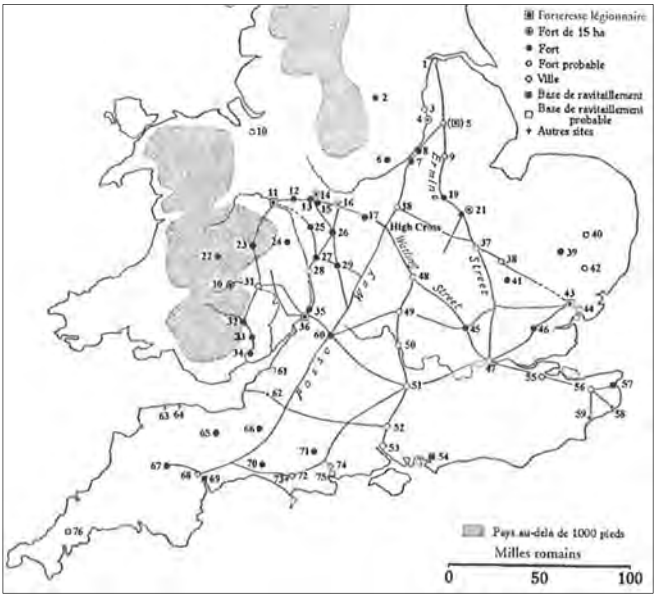


Fig. 3. Carte du sud-est de la Bretagne romaine au milieu du Ier s. de n. è.

[11] GALLIOU 2004, p. 11-13.
[12] LEPELLEY 1998, p. 202.
[13] GALLIOU 2004, p. 14.
[14] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 136.
[15] FRERE 1987, p. 71.
[16] LEBECQ 2013, p. 21.
[17] FRERE 1987, p. 70.
[18] LEPELLEY 1998, p. 207-208.

1.3. La conquête du Nord et de la *Caledonia*

Au milieu du Ier s. de n. è., l'île bretonne n'est toujours pas conquise dans sa globalité et des batailles se poursuivent dans le Nord[19]. Cependant, peu de récits existent à ce propos, hormis ceux de l'historien Tacite. Ce dernier relate les conquêtes de son beau-père, Julius Agricola, et semble omettre celles de ses prédécesseurs, Cerialis (env. 30 – env. 83 de n. è.) et Sextus Iulius Frontinus (env. 30 – env. 103 de n. è.). Agricola reprend possession de son ancienne légion à *Lindum* (Lincoln) (Fig. 2), dans le comté actuel du Lincolnshire, afin de poursuivre l'expansion vers le Nord, dans le territoire des *Brigantes*, dont une faction de la tribu se proclame contre l'Empire. Il se rend jusqu'à *Eboracum* (York) (Fig. 2), réussit à unifier la région septentrionale de la province de *Britannia* sous la bannière romaine et atteint finalement le sud de la *Caledonia*, l'Écosse actuelle. Frontin fait guerre dans le territoire qui correspond aujourd'hui au Pays de Galles contre les *Silures*, mais ces batailles sont particulièrement peu documentées[20]. Agricola fait alors son arrivée comme consul en 77 de n. è. et doit immédiatement faire face à des insurrections de la part des *Novantae* et des *Selgovae*, des tribus du sud de la *Caledonia*[21], ainsi que dans la région où Frontin était déjà en guerre.

À ce moment-là, une des faiblesses des peuples révoltés est leur division. Ils ne se liguent pas contre l'Empire romain, mais luttent indépendamment les uns des autres[22]. Cela facilite la conquête par Julius Agricola, puisqu'il s'accapare progressivement les terres des élites conquises[23]. Les Romains continuent alors leur offensive septentrionale et affrontent, en 83–84 de n. è., les tribus du nord de la *Caledonia*, qui se rallient sous le commandement de Calgacus (?–?), dirigeant des *Caledones*, lors de la bataille du *Mont Graupius*. Dès lors, et suite à la victoire romaine, l'île bretonne, *Caledonia* comprise, est complétement conquise[24]. Cependant, le territoire de la *Caledonia* ne sera pas occupé pendant longtemps ; Domitien (51–96 de n. è.) prend la décision d'y retirer rapidement ses troupes. En l'an 90 de n. è., la présence militaire y est donc abandonnée et la province de *Britannia* est laissée au même stade que Julius Agricola l'avait trouvée à son arrivée treize ans auparavant. Domitien justifie ce choix car il a besoin de déplacer ses troupes en Dacie et en Mésie romaine, à cause des pertes subies lors de la guerre dacique, entre 85 et 89 de n. è.[25]. Il établit tout de même une zone tampon, un *limes*, sur lequel les Romains s'établissent et instaurent une paix fragile[26].

1.4. Les constructions des murs et la fin de la conquête

Dès le début du IIe s. de n. è., sous l'impulsion des *Brigantes*, des troubles se fomentent de la part des tribus du Nord. Leurs territoires sont alors abandonnés et un mur fortifié de 117 km est érigé sous l'impulsion d'Hadrien (76–138 de n. è.) en 122 de n. è., entre les tribus septentrionales et les *Brigantes*, dans le but de limiter leur influence[27]. Un fort

[19] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 136.
[20] LEPELLEY 1998, p. 209-210.
[21] GALLIOU 2004, p. 23.
[22] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 136.
[23] LEBECQ 2013, p. 23.
[24] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 136-137.
[25] LEPELLEY 1998, p. 212-213.
[26] HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2017, p. 11.
[27] GALLIOU 2004, p. 30.

est présent tous les milles romains (1'482 m)[28], ainsi que des fossés et des levées de terre des deux côtés. Des camps du côté sud servent à héberger les militaires[29] et des *vici* sont présents non loin du mur. Ce sont de petites agglomérations situées le long de chemins amenant aux forts, la plus connue étant celle de Vindolanda (Fig. 2), située à 3 km du mur[30]. Finalement, ce mur suit et tire parti des reliefs naturels afin d'octroyer un large point de vue sur la *Caledonia*.

Vingt ans plus tard, un second mur est édifié par Antonin (86–161 de n. è.), plus au nord[31]. Il est délaissé une première fois vers 155 de n. è., avant d'être rapidement réoccupé[32], puis définitivement abandonné vers 163 de n. è. Le mur d'Hadrien restera donc effectif jusqu'à la fin de l'occupation romaine, en 410 de n. è.[33]. Septime Sévère (146–211 de n. è.) apportera à son tour sa contribution à cette reconquête du Nord, stoppée par son décès à *Eboracum* (York)[34]. Caracalla (188–217 de n. è.) lui succède dans cette campagne, de laquelle il sort victorieux, avant de repartir à Rome[35]. La province est également divisée en deux, *Britannia Superior* et *Britannia Inferior*, mais la date de cette scission n'est pas sûre. L'historien Hérodien (env. 175 – env. 250 de n. è.) la place en 197 de n. è., alors que les archéologues la situent davantage durant le règne de Caracalla (211–217 de n. è.) [36]. La Bretagne devient ensuite un territoire indépendant à la fin du IIIe s. de n. è. et connait une période de prospérité, sous le contrôle des usurpateurs Carausius (? – 293 de n. è.) et Allectus (? – 297 de n. è.), puis de l'empereur Constance Chlore (250–306 de n. è.)[37].

2. Les conséquences de la conquête

2.1. La romanisation de la Bretagne

Après avoir été mobilisé sous les ordres de Cerialis, Julius Agricola devient le consul de la province de *Britannia* en 77 de n. è. Il s'attache à y diffuser les traditions romaines. Dans le reste de l'Empire, le modèle de la vie « à la romaine » s'impose aux peuples conquis, de gré ou de force. Ceci est également le cas en Bretagne, particulièrement dans le Sud, où de nombreux bâtiments romains fleurissent, tels que des maisons, des thermes, des temples ou encore des portiques[38]. Les nouvelles fondations respectent aussi certaines caractéristiques de l'urbanisme des cités romaines : les rues sont alignées en quadrillage et de largeur semblable, les bâtiments publics sont mis en valeur et des forums constituent le cœur de ces agglomérations nouvelles.

De manière générale, le développement urbain ne semble pas être dû uniquement à la participation de Rome. En effet, les rois locaux ont également leur rôle à jouer à ce sujet ; un certain esprit de compétition s'exerçait entre eux et les innovations des uns étaient

[28] LEBECQ 2013, p. 23.
[29] HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2017, p. 12.
[30] LEPELLEY 1998, p. 225-226.
[31] UNESCO, « Frontières de l'Empire romain ».
[32] LEPELLEY 1998, p. 216.
[33] LEBECQ 2013, p. 22.
[34] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 137.
[35] LEPELLEY 1998, p. 218.
[36] LEPELLEY 1998, p. 219.
[37] LEPELLEY 1998, p. 220-221.
[38] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 136.

copiées dans les cités des autres[39]. Le commerce entre le Sud et le Nord, qui résiste encore par endroits, se développe grâce à de nouvelles voies de communication[40] et la monnaie utilisée est romaine. De plus, la langue latine est usitée au sein des systèmes administratif, judiciaire, financier et militaire[41], mais également pour l'éducation des élites autochtones[42]. Il est impossible de définir clairement la quantité de la population locale maitrisant et utilisant cette langue[43], mais certains éléments, comme des tablettes inscrites retrouvées à *Londinium* (Londres) ou des estampilles dans les ateliers de potiers des régions méridionales, attestent de son utilisation dans de nombreux domaines de la vie courante[44].

La romanisation est également présente grâce à l'emménagement de vétérans dans les nouvelles colonies. Dans celles-ci, la population est soumise aux impôts et au droit romain[45]. Pour nuancer, c'est dans le Nord que la province est la moins romanisée. Cela est dû à la forte présence de l'armée et à la difficulté rencontrée pour instaurer la paix[46]. Les élites autochtones du Nord semblent avoir maintenu leur style de vie traditionnel, il n'y existe presque aucune trace d'urbanisation « à la romaine »[47]. Certaines anciennes traditions de la vie des tribus bretonnes, comme l'art et la religion, restent présentes et se mélangent aux nouvelles coutumes. Bien plus tard, au Ve s. de n. è., lors des prises d'indépendance de certaines régions, comme le Pays de Galles ou la Cornouailles, ces éléments, et d'autres typiquement celtes comme la langue ou la culture guerrière, refirent finalement surface[48].

2.2. Le commerce

Dès les premières attaques de Jules César, de fructifiants échanges commerciaux étaient en place entre le sud de la Bretagne et les ports de la Gaule. Archéologiquement, des amphores italiques de cette période ont été mises au jour aux alentours de la Tamise, ainsi que des objets de luxe romains dans des tombes de chefs bretons. L'île était également particulièrement riche en métaux : argent, cuivre, étain, fer, or et plomb. Ces matières premières entraient dans le commerce avec Rome. D'ailleurs, quelques années à peine après l'arrivée de l'empereur Claude, les Romains prirent possession des mines de plomb dans les Mendips et les Pennines ainsi que de la mine d'or de Dolaucothi, dans le Dyfeld. D'autres biens de commerce sont mentionnés par les sources littéraires : des esclaves, des chiens de chasse[49] ou encore des céréales et du bétail. D'ailleurs, ces échanges avec Rome ont permis aux tribus insulaires de parfaire leur agriculture et leur élevage[50]. Quant à Agricola, il continue à améliorer le réseau de circulation, faisant de *Londinium* (Londres) le point de passage central. Finalement, ce système, bien qu'aidant les

[39] LEPELLEY 1998, p. 223-224.
[40] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 137.
[41] LEPELLEY 1998, p. 227.
[42] CLAVÉ et TEYSSIER 2019, p. 136.
[43] LEPELLEY 1998, p. 228.
[44] GALLIOU 2004, p. 23.
[45] LEPELLEY 1998, p. 223.
[46] LEPELLEY 1998, p. 228.
[47] LEBECQ 2013, p. 29.
[48] LEPELLEY 1998, p. 229.
[49] LEPELLEY 1998, p. 202-203.
[50] LEBECQ 2013, p. 19.

échanges commerciaux, serait peut-être davantage mis en place afin de démontrer la supériorité de l'Empire[51].

Conclusion

Du Ier s. av. n. è. au IVe s. de n. è., l'Empire romain a dû fournir de longs efforts afin d'aboutir à un contrôle troublé du territoire. Dès les premières offensives de Jules César, le Sud s'est rapidement acclimaté à cette présence, des échanges commerciaux ont pu avoir lieu et les cités et leurs édifices publics et privés sont semblables à ce qui se faisait ailleurs dans l'Empire. L'histoire est toute autre dans les régions septentrionales. Malgré les innombrables tentatives de conquête et de domination, particulièrement celles de Claude et d'Agricola, les incessantes révoltes les empêchent d'atteindre une pleine et pérenne possession du territoire. La romanisation n'est que superficielle, particulièrement moins présente que dans le reste de l'Empire. Par contre, il subsistera en ces terres un grand nombre de constructions militaires. En effet, c'est dans cette province, parmi toutes, que la présence militaire romaine était la plus importante[52]. Finalement, en 410 de n. è.[53], *Britannia* est abandonnée à cause de dissensions internes et d'une mauvaise gestion militaire face aux attaques de peuples germaniques[54]. La majorité des traditions importées par les envahisseurs s'efface lorsque la Bretagne n'est plus sous la coupe de Rome, au profit d'un retour d'anciennes traditions locales[55].

Sources

BORDET Marcel, *Précis d'histoire romaine*, Armand Colin, Malakoff, 2021.

CLAVÉ Yannick et TEYSSIER Éric, *Petit Atlas historique de l'Antiquité romaine*, Armand Colin, Malakoff, 2019.

FRERE Sheppard, *Britannia : a history of Roman Britain*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1987.

GALLIOU Patrick, *Britannia : histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine, Ier-Ve siècles apr. J.-C.*, Errance, Paris, 2004.

HOËT-VAN CAUWENBERGHE Christine, « Le "Mur d'Hadrien" et la frontière bretonne de l'Empire ro-main. Histoire et réception », dans : *Raison présente*, vol. 202, n° 2, 2017, p. 9-19.

LEPELLEY Claude, *Rome et l'intégration de l'Empire (44 av. J.-C. – 260 ap. J.-C.) – Tome 2*, Presses Uni-versitaires de France, Paris, 1998.

LEBECQ Stéphane, *Histoire des îles Britanniques*, Presses Universitaires de France, Paris, 2013.

UNESCO, « Frontières de l'Empire romain », disponible à l'URL : https://whc.unesco.org/fr/list/430/ (consulté en ligne le 12.04.2024).

Fig. 1. GALLIOU 2004, p. 8.

Fig. 2. Fond de carte : https://earth.google.com. Ajouts faits par Léa Leibacher.

Fig. 3. GALLIOU 2004, p. 15.

[51] LEBECQ 2013, p. 24.
[52] LEPELLEY 1998, p. 221.
[53] HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2017, p. 14.
[54] LEBECQ 2013, p. 32.
[55] LEBECQ 2013, p. 35.

DES *AUXILIA* DANS LE NORD DE L'EMPIRE : L'EXEMPLE DU FORT DE *MEDIOBOGDUM* (HARDKNOTT)

Isaline Porret

Introduction

Le fort de *Mediobogdum (*Hardknott) est un site archéologique situé dans le parc national du Lake District, en Cumbrie, au nord-ouest de l'Angleterre. Construit au début du IIe s. de n. è., il surplombe la vallée d'Eskdale. Ce fort est un exemple important de l'architecture militaire romaine et de la vie des garnisons aux frontières de l'Empire. Le fort était occupé par des troupes auxiliaires. Ces unités jouaient un rôle crucial dans la défense de l'Empire, apportant des compétences spécialisées et renforçant les légions romaines. Depuis la fin du XIXe siècle, les travaux menés ont permis de découvrir des objets et des matériaux illustrant la vie quotidienne des soldats auxiliaires. Ce travail se concentre sur les structures du fort afin de mieux comprendre l'organisation et la fonction de ce site romain dans le Lake District.

1. Les auxilia

L'armée romaine du milieu du IIe s. de n. è. compte entre 400'000 et 450'000 soldats et officiers de tous les niveaux de la société, nés libres et de presque toutes les régions de l'Empire. Son organisation est celle d'une armée permanente de soldats professionnels. Elle est régie par une structure hiérarchique, des procédures bureaucratiques et des principes précis[1]. À partir de 216 av. n. è., les *auxilia*, ou les troupes auxiliaires, sont utilisées pour compenser le manque de soldats dans la cavalerie et dans les troupes spécialisées de l'armée romaine, même si ces unités auxiliaires sont également utilisées isolément. Ces dernières sont composées de mercenaires, d'alliés ou encore d'individus issus des peuples soumis par Rome, et comptent en général un corps de cinq cents ou de mille hommes. Les témoignages montrent que les hommes recrutés dans les troupes auxiliaires pouvaient avoir entre quatorze et quarante-deux ans[2].

A l'origine, les soldats auxiliaires étaient moins nombreux que les légionnaires, mais leur nombre augmente considérablement au fur et à mesure de l'expansion de l'Empire. Vers la fin du règne d'Hadrien (IIe s. de n. è.), il existe des témoignages de sept *alae* milliaires (ailes constituées de mille hommes), quatre-vingts *alae* quingénaires (cinq cents hommes), une vexillation de cavalerie (unité détachée d'une armée principale), vingt-neuf cohortes milliaires et deux cent cinquante cohortes quingénaires. L'ensemble correspond à environ 221'600 hommes. Les chercheurs estiment que le nombre d'auxiliaires présents dans une province correspond approximativement au nombre de légionnaires. Dans la province de *Britannia*, ils estiment que les trois légions stationnées après la conquête comprennent 15'000 légionnaires et autant de soldats auxiliaires[3]. À partir du règne de l'empereur Tibère (début du Ier s. de n. è.), les soldats obtiennent la citoyenneté après

[1] SPEIDEL 2012 (en ligne).
[2] HODLER 1980, p. 109-139.
[3] LE BOHEC 1989, p. 26-29.

un long service. L'empereur Claude (10 av. n. è. – 54 de n. è.) régularise le système et tout auxiliaire ayant servi au moins vingt-cinq ans obtient la citoyenneté romaine, le droit au mariage ainsi que la citoyenneté pour les enfants qui en sont issus. L'octroiement de la citoyenneté aux unités pour bravoure est attesté pour la première fois durant le règne de Domitien (règne 81–96 de n. è.)[4].

2. Contextualisation du fort de *Mediobogdum* (Hardknott)

2.1. Situation historique et géographique du fort

Le fort d'Hardknott est construit au début du IIe s. de n. è. Il s'agit du site archéologique des vestiges du fort romain supposément rattaché au nom de *Mediobogdum*. Ce nom signifie « fort au milieu d'un arc ». Cela pourrait correspondre à la position de Hardknott, surplombant Eskdale, sur la route menant du fort de *Galava* (Ambleside) à *Glannoventa* (Ravenglass). Cependant, aucune inscription du nom du fort n'a été retrouvée sur le site. De plus, la mention de *Mediobogdum* dans la cosmographie de Ravenne[5] ainsi que la position décrite, correspondraient mieux au fort de *Alavana* (Watercrook), situé sur la rive du Kent, à 32 km au sud-est de Hardknott. Les vestiges du site comprennent des bains publics, une place d'armes ainsi que les murailles du fort et ses bâtiments intérieurs : greniers, quartier général et maison du commandant (Fig. 1)[6].

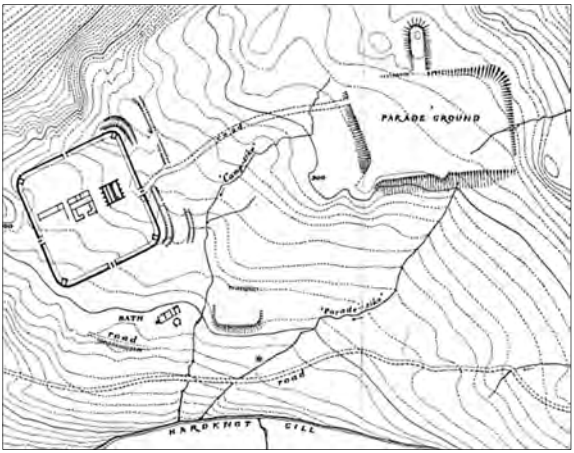


Fig. 1. Plan général des vestiges du site de Hardknott (le fort, les bains, la place d'armes et les routes).

Ce fort se trouve dans le comté de Cumbrie, au nord-ouest de l'Angleterre, dans le plus grand parc national de Grande-Bretagne : le Lake District. C'est une zone constituée de lacs et de montagnes, le terrain est accidenté et la roche est principalement constituée de grès, d'argile glaciaire et d'ardoise verte formée par l'accumulation de cendres et de lave. Les vallées qui s'étendent du complexe montagneux central de Scafell ont été particulièrement creusées par les glaciers. Ces zones sont occupées par des lacs ou constituent des voies de passages. Parmi elles, la vallée d'Eskdale abrite le fort romain de Hardknott. Celui-ci se trouve sur un éperon rocheux, à l'ouest du col et de la montagne du même nom, à mi-chemin sur la route romaine reliant les forts de Ambleside, à l'est, et celui de Ravenglass, à l'ouest[7]. La situation géographique du fort offre une vue

[4] HODLER 2012, (en ligne).
[5] Il s'agit d'un recueil géographique et topographique datant du VIIe s. de n. è. compilant des listes de lieux, routes et provinces de l'Empire romain tardif et des territoires environnants.
[6] DIX 1998, p. 348-350.
[7] DIX 1998, p. 329-330, p. 338-340 et COLLINGWOOD 1928, p. 314-315.

imprenable sur Eskdale et rend son accès difficile depuis la plupart des directions. Il s'agit d'un site situé à 252 m d'altitude (Fig. 2), extrêmement humide, la tourbe s'étant formée jusqu'à une épaisseur de 60 m en l'état des années 1960[8].

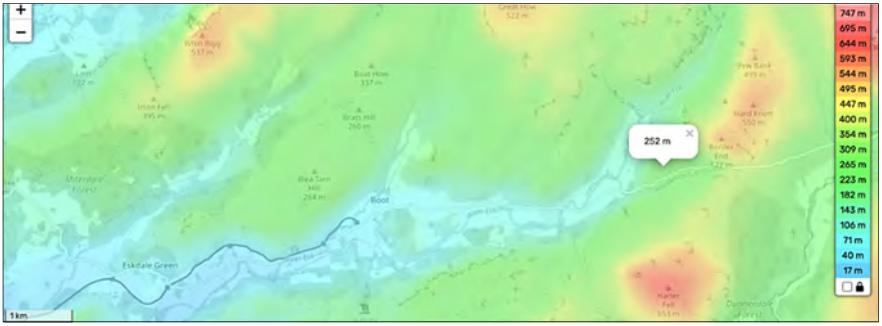


Fig. 2. Position du fort de Hardknott à 252 m d'altitude, sur la voie reliant Ravenglass (ouest) et Ambleside (est), en passant par le col de Hardknott et la vallée d'Eskdale (Cumbrie).

2.2. Les différents états, phases et occupations du fort

Le fort d'Hardknott doit probablement la bonne conservation de ses vestiges grâce à sa position difficile d'accès. En effet, les bases de son enceinte, de ses tours d'angle et de ses bâtiments centraux sont essentiellement intacts. Charles W. Dymond nous en donne les dimensions : 3,5 x 3 m environ[9]. Le fort a été construit en pierre sur aucune structure antérieure, probablement entre la fin de l'époque trajane (98–117 de n. è.) et le début de l'époque hadrianienne (117–138 de n. è.). Le fort est occupé par une unité de garnison au tout début de sa mise en fonction. Une inscription fragmentaire a été retrouvée dans la zone de la porte sud, probablement l'entrée principale. L'inscription devait être fixée à la porte du fort, lors de son achèvement. Le nom de la Quatrième Cohorte de Dalmates y figure. Il s'agit probablement de l'unité de garnison la plus ancienne qui ait occupé le fort, car l'inscription est dédiée à Hadrien. Il s'agit d'une troupe auxiliaire issue du territoire de la Dalmatie (correspondant à la région de l'actuelle Croatie, Monténégro et Herzégovine).

Les indices de datation suggèrent que le fort a été abandonné vers la fin de l'époque hadrianique (117–138 de n. è.) ou début de l'époque antonine (138–161 de n. è.), lorsque les troupes sont déplacées au nord de l'Écosse vers 140 de n. è. Le fort est à nouveau occupé sous le gouverneur Sextus Calpurnius Agricola (162–168 de n. è.), après l'abandon du mur d'Antonin vers 160 de n. è. À partir de cette date, nous ne savons pas combien de temps il reste en service. Il semble qu'il n'ait pas été en fonction longtemps au cours du IIIe s. de n. è. : même si des objets plus tardifs suggèrent une réutilisation ultérieure, il se peut qu'il ait simplement servi d'abri à des voyageurs de passage[10]. Il n'y a pas de traces, ni de tombes, ni d'une colonie civile à l'extérieur du fort de Hardknott. Il s'agit de l'une des rares constructions de ce type dans le nord-ouest à ne pas en avoir une, cela

[8] ENGLISH HERITAGE, « History of Hardknott Roman Fort » et CHARLESWORTH 1973, p. 141.
[9] DYMOND 1893, p. 383.
[10] DIX 1998, p. 344-345.

est probablement lié à l'inhospitalité du site et au manque de permanence de sa garnison[11].

2.3. Les fouilles et l'historiographie du site

Le fort et les bains ont été mis au jour lors des premières fouilles réalisées sur le site. Ces dernières font parties des premières effectuées à grande échelle sur un site romain au nord-ouest de l'Angleterre. Ces travaux sont réalisés dans les années 1890, sous la direction de la *Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society*, une société locale consacrée à l'histoire, l'archéologie, les antiquités ou encore la publication de textes, fondée en 1866 pour la Cumbrie[12]. Cependant, lors de ces fouilles, les directeurs ne sont pas des archéologues spécialistes de l'Antiquité romaine. La restitution de leurs travaux écrits est souvent confuse voire contradictoire.

En 1901, Charles W. Dymond, également archéologue amateur, publie des notes supplémentaires aux relevés des fouilles pour partager ses réflexions, parfois en opposition avec ses observations initiales. En 1927, c'est Robin G. Collingwood, diplômé de philosophie à l'Université d'Oxford, qui publie un article pour réexaminer les preuves disponibles et présenter un compte rendu complet de tout ce qui est connu à propos de ce site. Dans les années 1960, des travaux ont lieu et sont réalisés par Dorothy Charlesworth, travaillant pour le *Ministry of Public Buildings and Works* et du *Department of the Environment*. Une caractéristique importante de son travail est la découverte d'une grande quantité de cuir, comprenant des chaussures (Fig. 3) et une partie d'une tunique de soldat auxiliaire[13].

Fig. 3. Chaussures en cuir de Hardknott.

3. Les vestiges intérieurs du fort de Hardknott

3.1. Le fort : les portes, les remparts et les tours

Le fort est de forme carrée, avec des angles arrondis correspondant à l'orientation des quatre points cardinaux (Fig. 4). Sa superficie, à l'intérieur des remparts en pierre, est de 1,2 ha. Trois de ses portes sont équipées de doubles chaussées, exceptée celle du côté nord qui n'en a qu'une seule, probablement parce que le terrain à l'extérieur la rendait inadaptée à la circulation de véhicules à roues. Le rempart, d'une épaisseur de 1,5 m, est réalisé en pierre locale. Son appareil est irrégulier sur la face extérieure et présente une face intérieure vétuste d'après les descriptions qui en sont faites. Les excavateurs estiment que la partie intérieure n'est pas conçue pour rester libre, mais doit être soutenue par un talus de terre formant le *vallum* du fort. En général, un *vallum* est constitué du

[11] COLLINGWOOD 1928, p. 338-339.
[12] CUMBRIA PAST, « Society History ».
[13] DIX 1998, p. 344.

remblai provenant du fossé qui entoure le fort. Ce remblai est renforcé par des palissades ou, dans les ouvrages permanents, par une structure verticale. Généralement, cette dernière est en bois au début de l'Empire, puis est progressivement remplacée par une autre en pierre, plus courante au IIe s. de n. è. Cependant, cette transition n'est pas universelle et la version en bois va rester la norme. Le talus en terre étant pris en compte dans les mesures du fort de Hardknott, il en réduit la superficie effective à 1 ha[14].

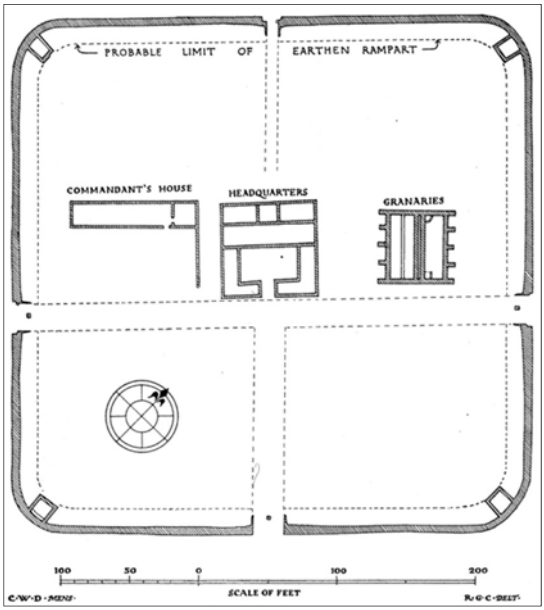


Fig. 4. Plan des vestiges du fort et des bâtiments internes.

Les tours d'angle se composent dans chaque cas d'une chambre sans aucune porte visible. Dymond mentionne dans la tour ouest des traces de ce qu'il interprète comme le bas d'un escalier menant à une porte à un niveau supérieur. Il semble que les tours étaient accessibles depuis la promenade du rempart et possédaient un sous-sol en dessous de ce niveau. William S. Calverley - qui a fait des observations en 1893 sur le site - mentionne à l'intérieur de cette tour, trois strates superposées d'argile pétrie, séparées par des dépôts contenant de la poterie. Selon Collingwood, ce ne sont pas des niveaux d'occupation de trois périodes distinctes mais des dépôts issus de fours. Il existe donc des indices d'une potentielle boulangerie dans la tour est et il y a des traces d'une forge dans la tour sud. Dans la tour nord, aucun de ces indices n'a été trouvé. Par sa taille et sa forme, il est possible d'inscrire le fort Hardknott dans une série de forts édifiés entre la période flavienne (69–96 de n. è.) et trajane (98–117 de n. è.), conçus pour accueillir une *cohors quingenaria*, c'est-à-dire une garnison de cinq centuries, correspondant à quatre cents cinquante à cinq cents hommes.

3.2. Les greniers

Les greniers (Fig. 4) sont les bâtiments les plus étudiés du site, les travaux ont été réalisés en 1963 par Charlesworth. Ils ont subi certaines modifications au cours de leur existence. Les structures donnent l'apparence d'avoir consisté en un ensemble de deux greniers, alors qu'en réalité elles représentent un seul bâtiment avec des murs de soutien internes. Ces greniers, comparés à ceux d'Ambleside, sont de petite taille[15]. C'est par hasard, en creusant un drain à travers la *retentura*[16] située derrière les greniers, que le premier

[14] COLLINGWOOD 1928, p. 322-328 et DIX 1998, p. 343-344.
[15] DIX 1998, p. 345.
[16] La partie supérieure du fort, au nord-ouest.

morceau de cuir a été découvert en 1965. Les chercheurs pensent qu'il s'agit d'une partie d'un pourpoint de soldat.

En 1968, les excavateurs décident de retirer la tourbe dans le ravin naturel au bas des greniers pour atteindre le niveau du sol romain. Dans la tourbe inférieure, des morceaux de cuir et de chêne ainsi que des extrémités de pieux et de planches ont été mis au jour. Malgré les conditions définitivement trop humides pour enregistrer en détail la position des objets découverts, les fouilles ont été poursuivies. Les excavateurs ont estimé qu'il n'y avait « aucun espoir que le site s'assèche et un danger considérable de fouilles non autorisées, alors le cuir a été récupéré aveuglément dans la boue »[17].

3.3. Le quartier général

Le bâtiment du quartier général se situe au centre du fort (Fig. 4). Il mesure environ 20 m^2 et ressemble à celui du fort d'Ambleside par sa simplicité et sa sobriété. À l'avant, une ouverture de 3 m de large mène à une cour dans laquelle un denier de Domitien (fin Ier s. de n. è.) a été mis au jour. Sur le côté sud-ouest, à l'extérieur de l'entrée, les excavateurs ont découvert plusieurs gros blocs de pierre de carrière ainsi qu'un pilier (à environ 1 m du mur) qui devait accueillir un autel ou une statue. Autour de la cour se trouvent des espaces servant d'arsenaux : une pointe de lance et une partie d'une meule ont notamment été mis au jour. Une autre cour transversale se situe au nord-ouest. Dans la partie encore plus au nord, il y a un *sacellum* (petit sanctuaire) dans lequel des clous et des morceaux de fer, un morceau de céramique sigillée, du verre fondu et du plomb ont été révélés. De chaque côté, se trouve une pièce allongée qui était peut-être subdivisées par des cloisons en bois. Les chercheurs y ont exhumé des poteries, des tuiles, des cailloux adaptés au lancement, de grandes quantités de plomb, de fer, de scories et de verre fondu.

L'épaisseur des murs de fondation du quartier général suggère qu'il s'agissait d'un bâtiment en bois, mieux adapté à ce type de fondations. Le bâtiment devait être couvert de tuiles et doté de fenêtres vitrées. Les chercheurs supposent qu'il abritait une forge où les armes étaient fabriquées et réparées. Le bâtiment semble avoir été incendié, mais nous n'avons pas plus d'informations à ce sujet. Dans la zone située derrière le quartier général, les excavateurs ont réalisé une tranchée et y ont découvert, à 1 m de profondeur, du charbon de bois, des débris de poterie, de la pierre de taille ainsi que des morceaux de chêne portant des traces de coupe. Cette zone a été interprétée comme un puit, une fosse ou les deux[18].

3.4. La maison du commandant

« La maison du commandant » n'a été fouillée que partiellement, soit uniquement là où des murs en pierre sont visibles (Fig. 4). Cette structure a été identifiée comme telle par sa position ; elle se trouve au sud-ouest du quartier général et présente des fondations en pierre seulement sur ses côtés nord-est et nord-ouest. Sur le côté nord-est, un seul mur limitant sa surface subsiste encore. Le nord-ouest de l'édifice est composé d'une seule longue chambre étroite, avec une petite pièce carrée à l'angle nord de la maison. La

[17] CHARLESWORTH 1973, p. 141-148.
[18] COLLINGWOOD 1928, p. 328-330 et DIX 1998, p. 345.

longue pièce était probablement subdivisée par des cloisons en bois et l'ensemble de la structure devait être en bois. Les objets trouvés comprennent un poids en plomb biconique, un clou en fer, une partie d'un bol en verre, quelques céramiques sigillées et de nombreuses *tegulae mamatae* (permettant de faire circuler de l'air chaud). Sur le côté nord-ouest du bâtiment, un épais dépôt de charbon de bois a montré que la maison avait été entièrement détruite par un incendie et s'était effondrée[19].

L'élément surprenant est la présence de *tegulae mamatae* dans cet édifice, où aucun hypocauste n'a été trouvé. Les bâtiments internes du fort ne semblent pas présenter des caractéristiques de reconstructions, néanmoins, il est possible que dans le cas de « la maison du commandant », celle-ci ait d'abord été équipée d'un hypocauste qui a ensuite été démantelé. Selon Collingwood, les preuves sont trop minces pour permettre de tirer cette conclusion avec confiance. Une autre caractéristique inhabituelle est l'état général de la « maison du commandant ». Les chercheurs estiment qu'elle est soit restée inachevée, soit construite « comme un appartement plutôt que comme une maison de cour »[20]. Ces caractéristiques peuvent nous donner des indices sur la nature de la garnison du fort et pour le statut de son commandant : le fort d'Hardknott est le siège d'une unité, mais celle-ci n'était peut-être pas maintenue à ses capacités maximales. En effet, il se peut que dans la région du Lake District, une gestion flexible de la zone ait été appliquée, comme le mentionne certaines tablettes écrites de Vindolanda[21].

3.5. Les casernes

Aucune exploration systématique n'a été entreprise dans les zones extérieures aux structures en pierre. Cependant, parmi les faits enregistrés, il faut noter que le fort était équipé de casernes en bois et en pierre dans la section avant de l'ensemble, du côté sud (Fig. 4). Ce sont quatre casernes qui ont été identifiées, celles-ci devaient abriter la majeure partie de la garnison. La zone est pratiquement intacte au moment où Calverley l'a trouvée, en 1893. Des poteries et des fragments de fer ont été retrouvés, mais leur description est trop obscure pour être comprise, selon Collingwood. Les chercheurs ont cependant pu relever qu'une des casernes à l'avant du fort avait été détruite par le feu.

Les dispositions à l'arrière du fort ne sont pas claires. La roche mère se trouve immédiatement sous l'humus, il semble qu'il aurait été difficile de construire des casernes ou tout autre édifice à cet emplacement. Néanmoins, il se peut que certains soldats aient été logés sous des tentes. Il semble qu'il y ait un second hypocauste dans le fort dans la partie nord, mais les données sont très peu claires. Les casernes n'étaient pas équipées d'hypocaustes et Collingwood pense qu'il ne peut pas s'agir d'un bâtiment de bains. Il émet l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un hôpital ou de l'emplacement initial de la « maison du commandant » dans une position inhabituelle. Les incertitudes concernant les structures du fort accentuent l'hypothèse d'une manutention non permanente[22].

[19] COLLINGWOOD 1928, p. 330-332 et DIX 1998, p. 345.
[20] DIX 1998, p. 345.
[21] COLLINGWOOD 1928, p. 328-331 et DIX 1998, p. 345.
[22] COLLINGWOOD 1928, p. 331-332 et DIX 1998, p. 345.

4. Les vestiges extérieurs au fort de Hardknott

4.1. Les bains

Les seuls édifices *extramuros* découverts par les archéologues, sont les bains publics situés à 80 m en descendant la pente depuis le fort. Ces bains se composent de deux éléments architecturaux séparés (Fig. 5). D'une part, il y a un bloc principal de trois pièces qui se succèdent dans l'ordre suivant : le *frigidarium* (salle froide) avec un bain à remous, le *tepidarium* (salle tiède) et le *caldarium* (salle chaude) avec son *praefurnium* (foyer de chauffage). Il s'agit d'une structure linéaire avec des pièces de chaleur croissante à mesure que l'on s'approche du four. D'une autre part, il y a un *laconicum* circulaire situé au sud-est, soit une salle de sudation desservie par son propre four[23]. L'alimentation en eau de ces bains provenait sans aucun doute du Campsike, un ruisseau coulant à moins de 9 m des thermes. Les chercheurs n'ont pas découvert des conduits permettant l'acheminement de l'eau. Les eaux usées s'écoulaient à travers un canal taillé dans la roche d'une profondeur d'environ 1 m, cimenté sur les côtés et le fond, et contenant un tuyau de plomb dont un morceau d'une trentaine de cm a été trouvé *in situ*. Malheureusement, la position de ce canal n'est pas claire, il a été découvert après l'achèvement des plans publiés par le découvreur, il n'y a donc pas d'indications enregistrées sur son emplacement[24].

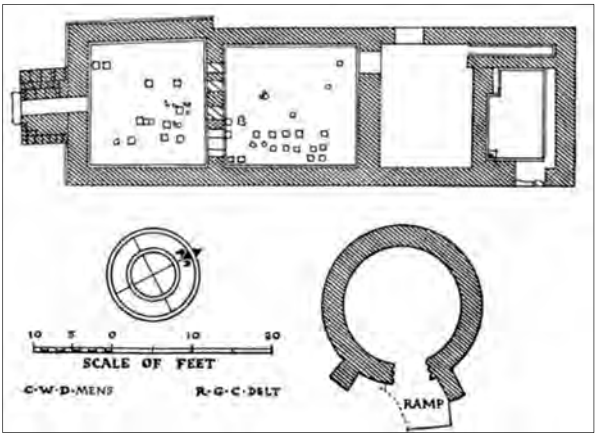


Fig. 5. Plan des bains.

4.2. Les bains : le bloc principal

Le bâtiment principal (Fig. 5) mesure environ 20 m x 6 m. L'accès se fait par une entrée située au nord-est, directement dans le *frigidarium*. Le sol semble avoir été pavé de galets et près de la moitié de la pièce est occupée par le bain à remous. Celui-ci occupait l'extrémité nord-est de la pièce, mais était séparé du mur nord-ouest par un passage étroit, se terminant en impasse contre le mur nord-est. Au coin ouest du bain à remous, il y a des marches permettant de sortir du bassin. À son coin sud, il semble qu'il y avait une évacuation pour l'eau. Une porte mène directement du bain à remous vers le sud-est, vers l'extérieur. Parmi les vestiges retrouvés sur le sol du *frigidarium*, il y a des fragments de vitres, d'ardoises de toiture, quatre pièces de monnaie : une républicaine, deux de l'époque de Trajan et une illisible.

[23] DIX 1998, p. 343-346.
[24] COLLINGWOOD 1928, p. 332-337.

Le *tepidarium*, de 5 m x 4,5 m, est accessible directement depuis le *frigidarium*. Ses murs étaient enduits de ciment rouge. Son hypocauste se compose d'un sol en *opus signinum* reposant sur de grandes ardoises, supporté par un décalage dans les murs et par des *pilae*. Celles-ci sont en pierre de taille dans la partie plus proche du *frigidarium* et en tuiles, plus proche du *caldarium*. Les *pilae* reposent sur un sol en béton et avaient des joints d'argile bien travaillés. L'ensemble a été retrouvé dans un bon état de conservation. Le *caldarium*, accessible depuis une porte au sud-est, mesure 4,8 m x 4,5 m. La cloison le séparant du t*epidarium* est percée en dessous du niveau du sol par quatre conduits. L'hypocauste ressemble à celui du *tepidarium*, mais a été trouvé dans un état de ruine. Le *praefurnium* - maintenant complètement détruit par le vandalisme de passants peu attentifs - était une structure en briques mesurant 2,8 m x 1,8 m. La structure était composée d'un conduit de 0,5 m de diamètre et d'un réservoir pour chauffer de l'eau.

4.3. Les bains : le *laconicum*

Le bâtiment rond, de 4,5 m de diamètre intérieur, est identifié comme le *laconicum* (étuve sèche) des bains (Fig. 5). Selon Vitruve (80 av. n. è. – 15 de n. è.), une telle structure doit être circulaire et voûtée. Sa fonction est de servir de pièce supplémentaire, plus chaude que le *caldarium*, et chauffée par un four séparé. Un autre exemple de *laconicum* détaché apparaît dans le fort primitif de Templeborough près de Rotherham au centre de l'Angleterre, cette configuration semble être une caractéristique ancienne. Les témoignages archéologiques présentent en général des *laconicum* rattachés au bâtiment principal et qui perdent parfois leur forme circulaire par commodité de construction. Sur le site de Hardknott, cet édifice se distingue par la qualité de sa maçonnerie, celle-ci est probablement particulièrement bien réalisée puisque la structure supportait un dôme. Son entrée, large de 1,3 m, est orientée dans une direction sud-est et son accès se fait par une rampe pavée. Les excavateurs n'ont trouvé ni système de chauffage, ni four. Néanmoins, le sol a été nivelé avec des débris de tuiles, de conduits et de briques correspondant aux restes d'un hypocauste. Collingwood estime que ce dernier a été démonté, puis le four retiré pour adapter le bâtiment à d'autres activités. L'intérieur a été enduit de ciment contenant des briques pilées. En face de la porte, une base ayant pu supporter un autel ou une statue a été découverte[25].

4.4. *The parade ground :* la place d'armes et son tribunal

Au nord-est du fort et relié à celui-ci par une route, se trouve un terrain artificiellement nivelé et dégagé, mesurant 100 m x 150 m, soit un peu plus de 1,2 ha. Il est de forme rectangulaire et a été nivelé en creusant au nord et en remblayant le terrain au sud. Trois mètres séparent le terrain de son point le plus haut à son point le plus bas. La pente résultante de 3% assure donc un drainage adéquat. Toute la zone est ferme et sèche, même à proximité du carrefour du ruisseau Paradesike[26], à son coin est. Des zones pavées, situées à l'extérieur du fort et à une courte distance, sont généralement identifiées comme des places d'armes ; il existe un autre exemple à Ambleside. Ce sont ces arguments qui ont permis d'identifier cette zone aplanie comme telle.

[25] COLLINGWOOD 1928, p. 332-337.
[26] Sike : ruisseau en zone marécageuse, sec en été.

Au nord-ouest de cette dernière, se trouve un monticule s'élevant à environ 6 m au-dessus du sol et constitué de pierres empilées en vrac. Sur certaines places d'armes, comme par exemple à Maryport, un *tribunal* a clairement été identifié. Cette structure a donc été reconnue comme telle pour le fort d'Hardknott, accessible par une rampe depuis le niveau du sol. Un tribunal sert à l'usage du commandant, qui pouvait s'adresser à ses troupes et les passer en revue. En principe, les places d'armes sont situées à l'intérieur des murailles du fort dans le cas des camps temporaires. Dans le cas des forts permanents, il semblerait qu'ils soient situés à l'extérieur. Certains chercheurs pensent que cette zone aplanie à Hardknott pouvait également servir de site d'inhumation pour des autels dédiés à Jupiter et à l'empereur, qui à la fin de chaque année étaient changés[27].

Conclusion

Les fouilles ayant été majoritairement réalisées au XIXe siècle, avec des enregistrements de données parfois peu convaincants, et au XXe siècle, dans des conditions de terrain peu favorables à l'enregistrement systématique, il faut rester prudent sur les interprétations qui peuvent être faites sur les vestiges et le mobilier. Nous pouvons cependant relever qu'à l'exception de quelques objets plus anciens, les découvertes appartiennent au début du IIe s. de n. è. et sont cohérentes avec une occupation principale pendant le règne de Trajan (98–117 de n. è.). La céramique sigillée est presque entièrement de l'époque trajane et hadrianique, les pièces de monnaie ne présentent aucune incompatibilité avec cette hypothèse. Typologiquement, Hardknott suggère des parallèles avec d'autres forts en activité entre la période flavienne et trajane. En ce qui concerne la fonction militaire de Hardknott, les montagnes centrales étaient inhabitées, le danger devait donc venir d'ailleurs. Il a probablement été implanté à cet endroit (Fig. 6) pour surveiller un axe routier et avoir une vue sur de possibles invasions depuis la mer, peut-être en provenance de l'Irlande[28].

Fig. 6. Photographie du site depuis le ciel.

[27] COLLINGWOOD 1928, p. 337-338 et DIX 1998, p. 346.
[28] COLLINGWOOD 1928, p. 347-351.

Sources

CHARLESWORTH Dorothy, « The granaries at Hardknott Castle », dans : *Transactions of the Cumberland and Westmorland Archaeological and Antiquarian Society*, n° 63, 1963, p. 148-152.

CHARLESWORTH Dorothy et THORNTON John Hubert, « Leather Found in *Mediobogdum*, the Roman Fort of Hardknott », dans : *Britannia*, n° 4, 1973, p. 141-152.

COLLINGWOOD Robin George, « Hardknott Castle », dans : *Transactions of the Cumberland and Westmorland Archaeological and Antiquarian Society*, n° 28, 1928, p. 314-352.

DIX Brian, « Cumbria: Report and Proceedings of the 144th Summer Meeting of the Royal Archaeological Institute, 1998 », dans : *Archaeological Journal*, vol. 155, n° 1, 1998, p. 328-379.

DYMOND Charles William, « The Roman fort at Hardknott, known as Hardknott Castle », dans : *Transactions of the Cumberland and Westmorland Archaeological an Antiquarian Society*, n° 12, 1893, p. 375-439.

LE BOHEC Yann, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, Picard, Paris, 1989.

SPEIDEL Michael Alexander, « Army, Roman Empire », dans : *The Encyclopedia of Ancient History*, 2012, p. 750-754.

ADOBE STOCK, « Aerial of Hardknott Roman Fort is an archeological site, the remains of the Roman fort *Mediobogdum*, located on the western side of the Hardknott Pass in the English county of Cumbria », disponible à l' URL : https://stock.adobe.com/be_fr/images/aerial-of-hardknott-roman-fort-is-an-archeological-site-the-remains-of-the-roman-fort-mediobogdum-located-on-the-western-side-of-the-hardknott-pass-in-the-english-county-of-cumbria/377401389 (consulté en ligne le 13.05.2024).

CUMBRIA PAST, « Society History », disponible à l'URL : https://cumbriapast.com/cgi-bin/cwaas/cp_main.pl?action=cp_history (consulté en ligne le 13.05.2024).

ENGLISH HERITAGE, « An Introduction to Roman Britain », disponible à l'URL : https://www.english-heritage.org.uk/learn/story-of-england/romans/romans-introduction/ (consulté en ligne le 13.05.2024).

ENGLISH HERITAGE, « History of Hardknott Roman Fort », disponible à l'URL : https://www.english-heritage.org.uk/visit/places/hardknott-roman-fort/history/ (consulté en ligne le 13.05.2024).

TOPOGRAPHIC MAP, « Carte topographique Lake district », disponible à l'URL : https://fr-be.topographic-map.com/map-hw2z4/Lake-District-National-Park/?center=54.40744%2C-3.25607&zoom=13&popup=54.4026%2C-3.20523 (consulté en ligne le 13.05.2024).

Fig. 1. COLLINGWOOD 1928, p. 314.

Fig. 2. https://fr-be.topographic-map.com/map-hw2z4/Lake-District-National-Park/?center=54.40744%2C-3.25607&zoom=13&popup=54.4026%2C-3.20523

Fig. 3. CHARLESWORTH 1973, p. 143.

Fig. 4. COLLINGWOOD 1928, p. 320.

Fig. 5. COLLINGWOOD 1928, p. 333.

Fig. 6. https://stock.adobe.com/be_fr/images/aerial-of-hardknott-roman-fort-is-an-archeological-site-the-remains-of-the-roman-fort-mediobogdum-located-on-the-western-side-of-the-hardknott-pass-in-the-english-county-of-cumbria/377401389

ENTRE MER D'IRLANDE ET MER DU NORD : LE LIMÈS ET LE MUR D'HADRIEN

Alexandra Esseiva

Introduction

Depuis sa fondation légendaire en 753 av. n. è., Rome est devenue une puissance mondiale, étendant son influence sur une grande partie du pourtour méditerranéen et au-delà. Cependant, la grandeur de l'Empire romain était souvent confrontée à des défis extérieurs, notamment ceux posés par les peuples barbares qui résidaient au-delà de ses frontières. Pour protéger leurs territoires des incursions ennemies et maintenir l'ordre dans leurs provinces, les Romains ont construit diverses fortifications, dont le mur d'Hadrien en Bretagne romaine est l'un des exemples les plus emblématiques. Il était un monument de pouvoir romain, très impressionnant pour l'époque, et va maintenir sa fonction pendant à peu près trois siècles, jusqu'à la désintégration finale du pouvoir romain en Grande-Bretagne après 410[1].

1. Le *limes*, frontière de l'Empire romain

Le terme *limes* désigne à l'origine un chemin ou une route qui séparait généralement des champs ou des propriétés. Aujourd'hui, le sens a évolué désignant désormais de manière plus spécifique un mur ou un fossé construit par l'homme aux frontières de l'Empire romain[2]. Ce dernier a perduré pendant plus de deux mille ans et fut l'un des plus vastes jamais connus dans le monde. Les régions les plus importantes et les plus développées de l'Empire romain étaient délimitées et protégées par des frontières, comme si elles entouraient le monde civilisé. En effet, ces frontières définissaient le territoire et garantissaient une stabilité essentielle à son développement économique, favorisant l'épanouissement des cités[3].

Fig. 1. Limites de l'Empire vers le milieu du IIe s. de n. è.

Au début, les frontières étaient rarement stables, à cause des crises politiques fréquentes, des guerres, des conflits frontaliers, créant des situations auxquelles Rome devait réagir. Avec le temps, ces délimitations sont devenues plus stables. C'est avec le tout premier empereur,

[1] WELLS 2005, p. 23.
[2] WELLS 2005, p. 20.
[3] BREEZE 2023, p. 11.

Auguste (63 av. n. è. – 14 de n. è.), que la plus grande partie des limites de l'Empire furent définies (Fig.1). Il donna le conseil à ses successeurs de garder ces frontières et de ne pas étendre davantage le territoire, mais tous ne l'ont pas écouté[4]. La mise en place de bâtiments et dispositifs militaires le long de la limite de l'Empire regroupe l'effet pratique et la mise en scène visuelle servant à montrer aux ennemis sa puissance et son influence[5]. Les frontières romaines s'étendent, avec le temps, de l'Atlantique à la Mer Noire en Europe, à travers le Proche Orient et jusqu'à la Mer Rouge, et de là en Afrique du Nord, suivant la bordure saharienne jusqu'à la côte atlantique du Maroc actuel.

En Bretagne, la limite de l'Empire était marquée par le mur d'Hadrien (Fig. 2). Certaines frontières de l'Empire étaient des frontières naturelles, tels que l'Océan Atlantique, la Mer Noire, le Rhin, le Danube, le Sahara ou encore des montagnes. Cependant, Antonin (86–161 de n. è.) fit construire une palissade de 500 km de long en Germanie, tracée la plupart du temps d'une ligne droite, ignorant la topographie du terrain[6].

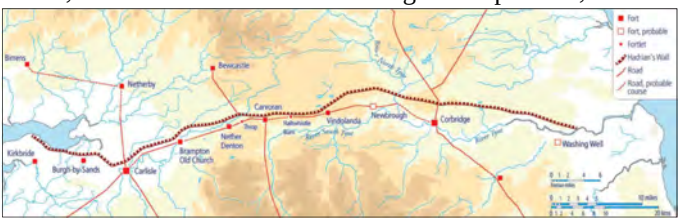


Fig. 2. Le mur d'Hadrien tel qu'il a été construit, après la décision d'ajouter des forts (les milecastles et tourelles individuels ne sont pas représentés).

Les dispositifs des frontières étaient reliés par des routes qui constituaient des rocades, voies de communication de contournement servant principalement à l'armée romaine. Cette dernière construisait ses forts et ses frontières avec les matériaux locaux : la pierre, les mottes de terre, l'argile, la brique, la tuile, l'ardoise, la paille, le mortier, le plâtre, etc. Ce n'était généralement pas de simples constructions provisoires, mais de vraies structures dont le but était de durer dans le temps. Les murs étaient en pierres ou en bois, souvent crépis et même parfois peints[7]. Ces structures militaires servaient de bases aux armées qui devaient défendre l'Empire. Leur principale fonction était le contrôle des mouvements vers l'intérieur et l'extérieur de l'Empire, d'où la présence de soldats affectés à la surveillance du territoire et de flottes, accompagnées de leurs marins, chargées de surveiller les frontières fluviales et maritimes.

Les légions romaines, au nombre maximal de trente, étaient réparties le long des frontières, avec des unités auxiliaires et des renforts, occupant ainsi les forts situés aux extrémités du territoire[8]. Afin de répondre aux besoins de tous ces soldats, la plupart des forts étaient également habités par des femmes, des enfants, des marchands, etc. Ensembles, ils formaient de véritables agglomérations civiles le long de la frontière, dotées d'une grande puissance économique, comparable aux grandes villes de l'Empire. En effet, ces postes frontaliers avaient une position extrêmement favorable au commerce[9].

[4] BREEZE 2023, p. 23.
[5] BREEZE 2023, p. 25.
[6] BREEZE 2023, p. 27.
[7] BREEZE 2023, p. 31.
[8] BREEZE 2023, p. 33.
[9] BREEZE 2023, p. 35.

2. Le *limes* au nord de la Bretagne romaine

À la suite des grandes conquêtes de territoire de ses prédécesseurs, Hadrien (76–138 de n. è.) interrompit cette politique expansionniste en raison des difficultés économiques qui ont commencé à faire face. Il considérait qu'il était désormais plus sage de maintenir les territoires annexés plutôt que d'en conquérir de nouveaux. Il pensait qu'il était nécessaire de prioriser la préservation de l'intégrité de l'Empire existant et de renforcer sa cohésion interne en investissant dans ses infrastructures et en favorisant une plus grande implication et participation des dignitaires locaux. C'est ainsi qu'il a décidé de marquer les frontières de son Empire par la construction physique de murs, en Germanie et en Bretagne[10].

Le mur d'Hadrien ne se limite pas à une simple ligne de fortification en périphérie de l'Empire romain. Vingt ans après le début de sa construction, le mur d'Antonin, situé 160 km plus au nord, a pris le relais pendant une période de vingt ans. De plus, il existe une vaste série de barrières romaines s'étendant sur 550 km à travers l'Allemagne, le long de la frontière terrestre de l'Empire, depuis Coblence sur le Rhin jusqu'à la région de Ratisbonne sur le Danube[11]. Toutes ces barrières ont été érigées et entretenues par l'armée romaine qui a toujours été accompagnée d'un ensemble civil composé d'épouses, d'enfants, de fournisseurs, de commerçants, de prêtres, d'esclaves et de ses propres vétérans à la retraite. Toutes ces personnes étaient plus nombreuses que les soldats eux-mêmes sur le mur d'Hadrien et ont laissé leur empreinte archéologique[12].

2.1. Objectifs

Le mur d'Hadrien était vu comme l'extension de la Stanegate, une route romaine du nord de la Bretagne qui servait de frontière. En effet, Hadrien voulait séparer les Romains des Barbares aux moyens de frontières visibles dont le but n'était pas d'empêcher la circulation[13]. Sa fonction majeure était le contrôle de la frontière exécuté par l'armée afin de limiter l'accès aux quelques portes prévues à cet effet. Quant aux unités auxiliaires de la zone frontalière, leurs objectifs étaient différents. Elles étaient assignées à la défense militaire, à la protection et au contrôle des provinciaux. La fonction défensive n'était pas la priorité du mur comme en témoigne parfois son emplacement[14].

2.2. Construction

La construction du mur (Fig. 3) est un processus complexe et le projet changea plusieurs fois. Il s'étend sur 117 km dans la partie nord de l'Angleterre, reliant la Mer d'Irlande à la Mer du Nord, et se constitue de deux cents tours de guets, cent fortins et vingt forts. Sa construction aurait débuté en l'an 122 de n. è. et, à la mort d'Hadrien en 138 de n. è., elle était probablement encore en modifications[15]. Les travaux ont été entrepris par des équipes de trois légions basées en Bretagne romaine, la *Legio II Augusta*, la *Legio VI*

[10] SHOTTER 1996, p. 57.
[11] WELLS 2005, p. 19.
[12] HODGSON 2017, p. 9.
[13] SHOTTER 1996, p. 70.
[14] BREEZE 2023, p. 59.
[15] BREEZE 2023, p. 39.

Victrix et la *Legio XX Valeria Victrix*, avec l'apport de troupes auxiliaires et probablement également des locaux utilisés pour le travail pénible et le transport. Le mur franchissait trois rivières importantes, impliquant la construction de ponts : la Tyne à *Deva Victrix* (Chester), l'Irthing à Willowford et l'Eden à *Luguvalium* (Carlisle)[16].

Fig. 3. Reconstitution du mur avec un fossé frontal (à droite), une tourelle (au centre) et, au loin, un milecastle.

Le secteur occidental du mur, atteignant 6 m de large, était construit sur 43 km en mottes de terres, y compris les forts et fortins, alors que les tours de guet étaient en pierre. Cet emploi de terre pourrait indiquer une construction précipitée voire urgente, ou alors, lors de la visite d'Hadrien, il aurait émis la volonté d'une construction plus imposante en pierre, alors que les commandants locaux avaient, par habitude, déjà commencé la construction en terre[17]. Les 74 km restants du mur étaient construits en pierre. La hauteur générale du mur atteignait les 4,4 m et sa largeur 3 m. La structure militaire a exploité au mieux les particularités géographiques des régions qu'elle traversait. Le secteur central, par exemple, suit la falaise sur une vingtaine de kilomètres, et à l'est, il est construit sur une longue crête[18].

À chaque mille romain (1,48 km) se trouvait un fortin avec une porte fortifiée dans le mur, appelé *milecastle*, construit en pierre dans la zone du mur en pierre, et en mottes de terres et en bois dans la zone du mur en gazon[19]. Ces fortins, occupés généralement par huit soldats, servaient à contrôler les traversées et surtout à prélever une somme en échange du passage[20]. Entre deux *milecastles*, il y avait deux tours de guets (*turrets*) en pierre, espacées d'un tiers de mille romain, et qui servaient à la surveillance. En effet, la position de leur porte suggère que la sécurité n'était pas la première préoccupation[21]. Dans un deuxième temps, une quinzaine d'importants forts de garnisons qui étaient destinés à des unités complètes de l'armée romaine sont ajoutés tout le long du mur, espacés de 12,2 km. Ils sont ponctués de trois portes au nord et une au sud, servant à améliorer la mobilité de l'armée dans cette zone frontalière[22].

Au sud du mur, sur toute sa longueur, a été construit le *vallum*, un fossé à fond plat de 6 m de large et 3 m de profondeur au maximum, avec un monticule solidement construit à 9 m de chaque côté du *vallum* (Fig. 4). Ce fossé servait probablement de protection pour les troupes stationnées sur le mur, créant ainsi une zone fermée par un obstacle[23]. En effet, il permet de réduire le trafic frontalier, limitant le passage uniquement où il y avait un fort pourvu d'un accès au-dessus du fossé. Le nombre de ces points d'entrée est donc

[16] SHOTTER 1996, p. 61.
[17] SHOTTER 1996, p. 66-67.
[18] BREEZE 2023, p. 51.
[19] BREEZE 2023, p. 51.
[20] SHOTTER 1996, p. 62.
[21] BREEZE 2023, p. 53.
[22] BREEZE 2023, p. 55.
[23] SHOTTER 1996, p. 65.

passé de 80 à 16[24]. Entre le mur et le *vallum*, il y avait une voie romaine qui servait de principal moyen de communication et de ravitaillement entre les forts et autres installations[25]. Au nord du mur, séparé par une berme de 6 m de large, se trouvait également un fossé en forme de V d'une largeur d'environ 8 m et d'une profondeur de 3 m[26]. La présence d'un chemin de ronde est un élément unique du mur d'Hadrien ; n'étant pas une composante essentielle au *limes*, on ne le retrouve pas sur la frontière en Germanie[27]. La largeur du mur fut elle aussi réduite, jusqu'à parfois moins de 1,8 m. La construction a perdu en qualité ; en effet, les derniers aménagements étaient nettement moins soignés que les premiers[28].

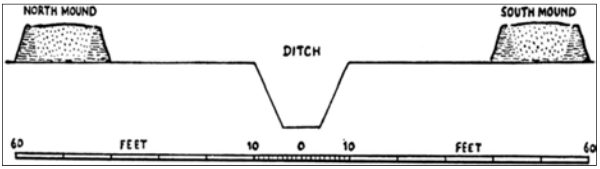


Fig. 4. Profil à travers le fossé et les monticules latéraux du Vallum.

Conclusion

Les limites de l'Empire romain ont beaucoup évolué au cours des siècles et peinaient à rester stables. Durant le règne de l'empereur Hadrien, dès 117 de n. è., la politique expansionniste de Trajan (53–117 de n. è.) changea au profit d'une stabilité territoriale marquée par l'édification en dur de structures militaires aux confits de l'Empire, en particulier le mur d'Hadrien. Sa construction s'est faite en plusieurs phases, avec des matériaux variés et l'ajout de certains édifices militaires. Des soldats y étaient pour la surveillance, mais le but principal de ce mur n'était pas la protection. Hadrien voulait simplement séparer le monde romain du monde barbare, et établir des frontières fixes afin d'éviter une quelconque expansion de l'Empire qui aurait engendré des complications quant à sa gestion.

Sources

BREEZE David John, *Frontières de l'empire romain – le Mur d'Hadrien*, Archaeopress Archeology, Oxford, 2023.

HODGSON Nick, *Hadrian's Wall : archaeology and history at the limit of Rome's empire*, Robert Hale, Ramsburry, 2017.

SHOTTER David, *The Roman frontier in Britain : Hadrian's wall, the Antonine wall and Roman policy in the north*, Carnegie Publ., Preston, 1996.

WELLS Peter S., « The limes and Hadrian's wall », dans : *Expedition*, n° 47, 2005, p. 18-24.

Fig. 1. HODGSON 2017, p. 8.

Fig. 2. HODGSON 2017, p. 51.

Fig. 3. HODGSON 2017, p. 14.

Fig. 4. HODGSON 2017, p. 42.

[24] BREEZE 2023, p. 57.
[25] HODGSON 2017, p. 11-13.
[26] SHOTTER 1996, p. 60.
[27] BREEZE 2023, p. 77.
[28] BREEZE 2023, p. 57.

LE RÉSEAU DE *CASTRA* DU MUR D'HADRIEN : PRÉSENTATION GÉNÉRALE ET EXEMPLES DES *CASTRA* N°39 ET N°42

Nils Jost

Introduction

Le mur d'Hadrien n'est pas seulement une paroi. Il peut être appréhendé comme un complexe monumental regroupant plusieurs séries d'éléments distincts avec leurs fonctions particulières, assemblées telles les parties d'un organisme de sorte à former un tout opérationnel. Le mur d'Hadrien consiste en un élément central, le rempart — *curtain* en anglais — qui relie entre eux les autres attributs architecturaux. On peut diviser ceux-ci en deux catégories : les structures linéaires suivant le tracé du mur, et les structures ponctuelles. Parmi les structures linéaires, on compte le fossé et la berme continus sur presque tout le flanc nord du mur, la voie militaire pavée ainsi que le *vallum*, ouvrage défensif consistant en une double-levée de terre avec fossé central, qui circulent au sud de celui-ci. Les structures ponctuelles prennent la forme de forts, casernes primaires des garnisons déployées sur la frontière, de tourelles, et enfin de toute une série de fortins disposés à intervalles rigides, dont les formes sont spécifiques au *limes* britannique, et que les chercheurs désignent sous le nom de *milecastles*[1].

Cette contribution a pour objectif d'offrir une introduction au système de fortins ponctuant le *limes* du mur d'Hadrien, de réfléchir à leur fonction et à ce que leur étude apporte à la compréhension de ce dernier. On évoquera dans un premier temps l'histoire des recherches relatives à cette thématique. On décrira ensuite les attributs caractéristiques des *milecastles*, les classifications typologiques dont ils font l'objet, ainsi que des indications quant à leur chronologie. Ce propos sera ensuite complété par deux études de cas, avec les exemples des Mc[2] 39 et 42 de sorte à pouvoir, à terme, réfléchir à la fonction exercée par ceux-ci au sein du grand ensemble monumental qu'est le mur d'Hadrien.

1. Histoire des recherches

Les fortins ou *castra* ponctuant le tracé du mur semblent avoir piqué la curiosité d'antiquaires dès le début du XVIIIe siècle. En 1708, un certain Robert Smith (1682–1760) emploie pour la première fois le terme *milecastle*, qui est repris par John Clayton (1792–1890) en 1855, dans le rapport de ses fouilles menées en 1848 sur le Mc 42 (*Cawfields*) ; il s'agit de la plus ancienne fouille recensée sur un de ces « *interesting appendages on the murus* ». Clayton a par la suite effectué des recherches sur les milecastles 37 *(Housesteads)* et 39 (*Castle Nick*). Son intérêt particulier pour la documentation épigraphique lui a permis de confirmer l'identification du mur avec l'ouvrage d'Hadrien grâce à plusieurs inscriptions mentionnant ce dernier et son légat en Bretagne, Aulus Platorius Nepos (~ fin Ier s. – milieu IIe s. de n. è.). Clayton établit aussi la double-porte sud-nord comme composante fondamentale d'un *milecastle*, et démontre, par la similitude de la

[1] COLLINS et HARRISON 2024, p. 5-6.
[2] Abréviation du terme *milecastle*, telle qu'elle est utilisée dans la recherche et les publications traitant de ce sujet.

maçonnerie, la stricte contemporanéité de la construction du mur et des *castra* adjacents[3]. D'autres fortins du secteur central du *murus*, les Mc 48 (*Poltross Burn*) et 49 (*Harrows Scar*) sont quant à eux mis au jour entre 1898 et 1911. Depuis les années 1930, les *milecastles* déjà recensés continuent de faire l'objet de recherches de terrain ponctuelles et bénéficient notamment d'efforts de restauration déployés par le *Ministry of Work* à mesure qu'ils sont progressivement confiés aux soins de l'État britannique entre les années 1930 et 1970[4].

En 1930, R. G. Collingwood (1899–1943) établit un système de dénombrement des *castra* et des tourelles du mur encore en vigueur de nos jours. Un an plus tard, F. G. Simpson (1876–1988) pose à son tour un jalon fondamental en identifiant plusieurs typologies de fortins selon une combinaison entre des types de portes distincts et l'orientation des côtés longs et courts des bâtiments par rapport à l'axe du mur. Simpson va jusqu'à associer chaque typologie à l'ouvrage d'une légion spécifique avec son propre style de construction. Les travaux plus récents comme ceux de John Breeze et Brian Dobson nuancent toutefois cette dernière interprétation, estimant que les unités responsables du début et de la fin des travaux n'étaient pas nécessairement les mêmes[5]. En 2005, Matthew Symonds approfondit les différentes typologies de fortins en y rajoutant une distinction entre *milecastles* larges et *milecastles* étroits selon l'épaisseur des murs des bâtiments.

L'inscription du mur d'Hadrien au patrimoine culturel mondial de l'UNESCO intègre dès 1997 les *milecastles* et les tourelles. Entre 1999 et 2000, face à l'exposition accrue de nombreux *castra* aux dégradations engendrées par des travaux agricoles, l'organisme public de gestion du patrimoine historique britannique *English Heritage* mène une série de sondages préventifs touchant onze exemplaires, dont six qui n'avaient pas encore été précisément localisés. En 2012, on recense vingt-et-un *milecastles* sur le mur d'Hadrien bien documentés par des fouilles, dont six actuellement mis en valeur et visitables par le public[6].

2. Introduction aux *milecastles* sur le mur d'Hadrien

2.1. Dénombrement et typologies

De nombreuses structures de taille variable ont été recensées comme « fortins » sur les *limes* de Germanie supérieure et de Rhétie, mais les *milecastles* du mur d'Hadrien s'en distinguent par la standardisation de leur plan ainsi que par l'exceptionnelle régularité de leur répartition. L'espacement d'un fortin à l'autre avoisine en effet systématiquement les 1480 m, longueur qui correspond au mille romain. Le segment affichant le plus d'écart avec cette distance ne dépasse pas 210 m[7]. La longueur totale du tracé étant d'environ 80 milles romains, et sachant qu'un *castrum* se situait tous les milles, on suppose donc que le *murus* comptait en tout 80 à 81 *milecastles*[8] (Fig. 1). Entre les *milecastles*, des tourelles de plan rectangulaire ou sub-rectangulaire ont été placées à intervalle d'un

[3] CLAYTON 1855, p. 55-56.
[4] WILMOTT 2012, p. 50.
[5] WILMOTT 2012, p. 42, 138.
[6] BREEZE 2023, p. 81, 88.
[7] SYMONDS 2020, p. 202, 207-208.
[8] COLLINS et HARRISON 2024, p. 7.

tiers de mille, soit deux tourelles entre chaque fortin, à l'exception de deux segments qui en ont livré trois.

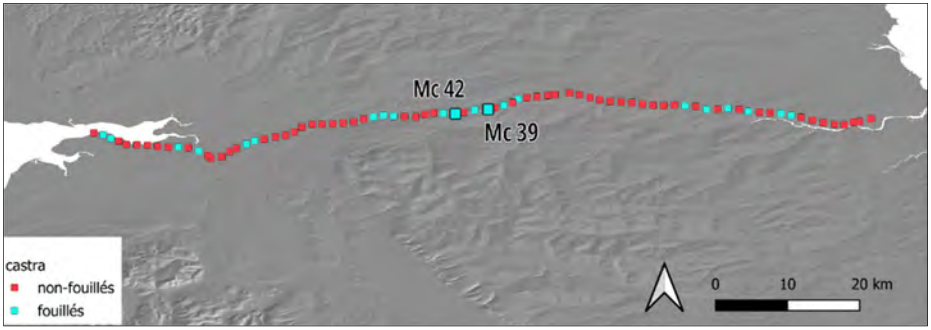


Fig. 1. Carte situant approximativement les 80 *milecastles*, sur le mur d'Hadrien avec une mise en évidence des Mc 39 et 42. Les exemplaires ayant fait l'objet de fouilles jusqu'en 2012 sont affichés en bleu clair.

Depuis Collingwood, il est courant de numéroter les *castra* de 0 à 81 selon le mille sur lequel ils se trouvent, d'est en ouest. Les tourelles sont nommées en fonction du numéro du *milecastle* qui les précède immédiatement à l'est auquel on adjoint la lettre *a* ou *b* selon qu'il s'agit de la tourelle la plus proche ou la plus éloignée[9]. Il est intéressant de noter qu'on observe un prolongement de petites fortifications reprenant les mêmes standards que les *milecastles* et les tourelles au-delà de l'extrémité ouest du mur sur une quarantaine de kilomètres le long de la mer d'Irlande, à ceci près que celles-ci ne sont pas reliées par une barrière linéaire[10]. On ne les traitera pas dans le cadre de ce travail.

Tous les *milecastles* présentent des superficies inférieures à 300m^2, à l'exception des Mc 48 et Mc 49 qui approchent les 400m^2, ce qui est petit comparativement aux fortins établis sur les *limes* rhète et germanique sous Trajan (98–117 de n. è.). Construits systématiquement au sud du mur, ils y sont intégralement rattachés par leur côté nord qui est fermé par le mur lui-même. Leurs plans sont rectangulaires et peuvent être à « axe court » lorsque leur axe le plus long est parallèle à celui du rempart, ou la plupart du temps à « axe long » lorsque celui-ci est perpendiculaire au mur. Les angles sud-ouest et sud-est sont toujours arrondis (Fig. 2). Seul l'éphémère successeur du mur d'Hadrien, le mur d'Antonin, livre des infrastructures

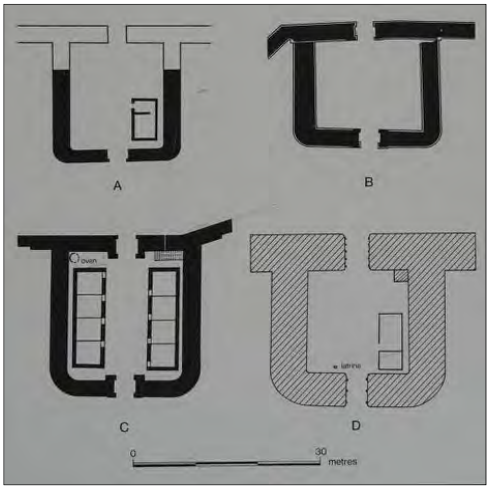


Fig. 2. Représentation comparative des plans des Mc 9 (A), Mc 42 (B), Mc 48 (C), et de la phase I du Mc 50 (D) ; les surfaces noires représentent une architecture en pierre, la surface hachurée une architecture en terre et bois.

[9] WILMOTT 2012, p. 137.
[10] BREEZE 2023, p. 60.

comparables[11]. À l'origine, Les fortins sont bâtis avec les mêmes matériaux que le segment du mur auquel ils se rattachent : en pierre sur le *stone wall* des secteurs oriental et central, en mottes de terres et bois sur le *turf wall* du secteur occidental, de l'Irthing à Solway[12]. Ces derniers, à l'image de la phase I du Mc 50 (*High House*), possédaient des murs d'environ 6 m de large et étaient très probablement surmontés d'un parapet de bois[13]. Les tourelles sont pour leur part systématiquement bâties en pierre, indépendamment de la portion de rempart adjacente[14].

2.2. Doubles-portes

Chaque *milecastle* possède une paire de portes sur son axe nord et sud, de largeur et profondeur moyennes de respectivement 3,35 et 3 m. Ces portes, avec celles aménagées dans les forts, constituaient les principaux points de passage permettant de traverser la frontière entre l'Empire romain et le « *barbaricum* »[15]. On en connaît quatre types différents, que nous pouvons regrouper en trois car les types II et IV sont très semblables (Fig. 3).

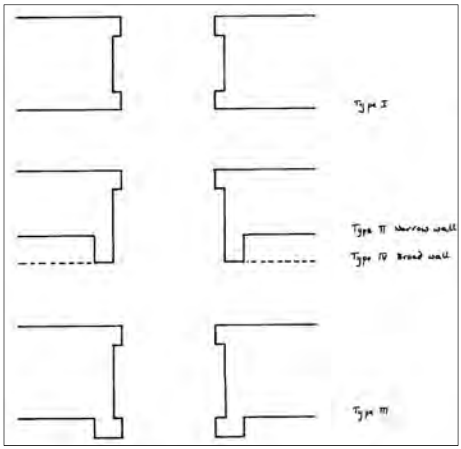


Fig. 3. Représentation des trois types de plans de porte associés aux *milecastles*.

Le type I possède deux paires de demi-piliers à l'avant et à l'arrière du passage, qui soutiennent chacune les sommiers d'une voûte. Le type III correspond à peu près au type I, mais la paire de demi-piliers interne est décalée de l'extrémité du mur pour être projetée vers l'intérieur du bâtiment. Les types II et IV possèdent une paire de demi-piliers sur l'extrémité externe du parement latéral, tandis que des piliers affleurants sur les parements internes soutenaient ce qui pourrait être une seconde voûte plus large que celle donnant sur l'extérieur, ou un linteau interne.

Quel que soit le type d'ouverture, les demi-piliers ainsi que les extrémités du mur de chaque côté de l'arche sont construits dans des appareils de plus ou moins grands blocs soigneusement taillés à l'équerre. Les arches en elles-mêmes, comme nous pouvons l'observer sur l'exemplaire du Mc 37 encore partiellement en place, étaient construites en plein ceintre. Plusieurs chercheurs estiment que chaque porte était surmontée d'une tour d'observation, soulignant que l'intérêt de construire des accès autant, voire plus allongés

[11] SYMONDS 2020, p. 206.
[12] BREEZE 2023, p. 53.
[13] WILMOTT 2012, p. 139.
[14] BREEZE 2023, p. 55.
[15] *Barbaricum* : Terme géographique employé par les auteurs Romains pour désigner tout territoire en dehors du *limes* et du contrôle administratif de Rome. COLLINS et HARRISON 2024, p. 6.

que l'épaisseur des murs, réside justement dans leur capacité à soutenir une superstructure[16].

La théorie proposée par Simpson voudrait que chaque type de porte corresponde à un style architectural particulier d'une légion affectée à la construction du mur. De nombreux cas présentent en effet des combinaisons similaires entre un même type de porte, même axe « court » ou « long » et la mention épigraphique d'une même légion. Les *castra* à « axe court » et porte de type I sont ainsi attribués par Simpson au travail de la *Legio II Augusta* tandis que les spécimens à « axe long » et à porte de types II et IV seraient quant à eux associés à la *Legio XX Valeria Victrix*. Par élimination, les portes de type III sont identifiées comme l'ouvrage de la troisième et dernière légion active sur le chantier du mur, la *Legio VI Victrix*. Cette théorie, parue dans les années 1930, suscite désormais des doutes. Breeze et Dobson ont plus récemment avancé que si le plan des portes reflétait plausiblement l'activité de trois légions différentes ayant débuté la construction, les inscriptions se référaient certainement à celles ayant achevé l'ouvrage. Celles-ci ne sont pas nécessairement les mêmes, surtout si l'on considère que certains ouvrages comme les Mc 10 et 37 présentent des ruptures dans les standards de maçonnerie[17].

2.3. Bâtiments internes

Dans leur configuration initiale, les *milecastles* présentent tous un aménagement interne standardisé ; l'espace est structuré en périphérie d'un axe nord-sud dégagé sur toute la largeur des deux portes de sorte à les relier entre elles et permettre le passage d'un côté à l'autre. La plupart des exemplaires abritent une construction latérale divisée en deux alvéoles, probablement un baraquement pour une petite garnison estimée de huit à onze soldats[18]. Quelques exceptions possèdent deux bâtiments de ce type, soit un sur chaque côté ; une différence qui peut induire une variation proportionnelle de la taille de la garnison. Certains *milecastles* ont également livré d'autres infrastructures comme des foyers et des fours dans les angles des fortins. Les restes d'une cage d'escalier permettant sans doute un accès au rempart ont également été mis au jour dans le Mc 48[19].

La présence de probables baraquements et la récolte de pièces d'ameublement assez similaires à celles trouvées dans les forts est souvent constatée. Elle donne lieu à l'hypothèse selon laquelle la présence militaire romaine au niveau des *milecastles* provenait des forts et se relayait à intervalles de moyenne à longue durée. Inversement, les tourelles ne livrent pas ce type de mobilier, et ne devaient donc concerner que des affectations courtes[20]. Un mystère demeure quant à l'approvisionnement en eau de cette main d'œuvre militaire car on ne connaît pas encore d'installations dédiées à cet effet au sein des *castra*[21].

[16] HILL et DOBSON 1992, p. 33-36.
[17] WILMOTT 2012, p. 138, 199.
[18] HILL et DOBSON 1992, p. 49.
[19] WILMOTT 2012, p. 140.
[20] BREEZE 2023, p. 54.
[21] HILL et DOBSON 1992, p. 44.

2.4. Chronologie

Les murs des *milecastles* affichent deux types d'épaisseurs : un standard « large » atteignant 3 m, et un standard « étroit » de 1,8 m. Ces épaisseurs sont similaires à celles observées sur les tronçons du rempart lui-même, chacun des standards étant identifié avec une des deux phases de construction datant du règne d'Hadrien, soit dans la troisième et la quatrième décennie du IIe s. de n. è.[22]. Matthew Symonds postule que l'épaisseur des parois des *castra* constitue donc une indication sur la chronologie de leur édification : les exemplaires possédant des murs « larges » auraient été bâtis antérieurement à l'apport de modifications au schéma de construction initial, tandis que les exemplaires à murs « étroits » dateraient d'après celles-ci[23].A observer l'espacement rigide et standardisé entre chaque exemplaire, il est fortement probable que les 81 *milecastles* supposés faisaient partis du projet initial du mur d'Hadrien et qu'aucun d'entre eux n'a été rajouté *a posteriori*.

Au moment du décès de l'Empereur en 138 de n. è., le *turf Wall* du secteur occidental et ses *milecastles*, initialement bâtis en terre, faisaient déjà l'objet d'une reconstruction intégrale en pierre. Celle-ci semble s'être interrompue au moment de l'érection du mur d'Antonin, situé 120 km plus au nord, ce qui entraîne un délaissement de la frontière bâtie sous Hadrien et de ses ouvrages défensifs. À cette époque, seuls 8 km et 4 fortins en terre et bois ont été remplacés[24]. Les travaux ont probablement repris lorsque le mur d'Antonin est abandonné au profit d'un repli vers son prédécesseur, vers 160 de n. è., de sorte que la totalité des *milecastles* documentés du *turf Wall* ont été par la suite remplacés par un *milecastle* en pierres[25].

Par la suite, différentes réparations survenant entre la fin du IIe et le IIIe s. de n. è., affectent également les fortins. Une modification importante prend place au moment de la restauration du mur effectuée sous Septime Sévère (193–211 de n. è.)[26]. Un certain nombre de tourelles intermédiaires sont alors abandonnées et remblayées[27]. Par ailleurs, les portes des *milecastles* sont rétrécies, de sorte à ne permettre plus que le trafic pédestre à travers le mur, réduction de largeur qui pourrait être corrélée avec l'importante invasion calédonienne survenue vers 180 de n. è[28]. Durant les IIIe et IVe s. de n. è., plusieurs *milecastles* tels que les Mc 35 et 39, et peut-être même le Mc 48, présentent des phases de réaménagement interne rompant avec le modèle rigide des baraquements au profit de gestions de l'espace plus hétérogènes[29]. Un exemplaire, le Mc 19, a potentiellement été réemployé comme sanctuaire[30]. Au regard des données archéologiques et épigraphiques récoltées sur d'autres sites relatifs au mur d'Hadrien, il apparaît plausible que les *milecastles* soient restés, au moins en partie, en service jusqu'au retrait définitif de Rome de l'actuelle Grande-Bretagne, c'est-à-dire vers 410 de n. è.

---

[22] BREEZE 2023, p. 52, 58.
[23] WILMOTT 2012, p. 139.
[24] BREEZE 2023 p. 58, 66.
[25] WILMOTT 2012, p. 141.
[26] CROW 1991, p. 55.
[27] JOHNSON 1989, p. 106.
[28] ENGLISH HERITAGE, « History of Hadrian's Wall ».
[29] JOHNSON 1989, p. 107-108.
[30] WILMOTT 2012, p. 201.

3. Les *milecastles* 39 et 42 : études de cas du secteur central

3.1. Le Mc 42 (Cawfields)

Le *milecastle* de *Cawfield's Crag* ou Mc 42 fait partie du secteur central du mur d'Hadrien entre l'Irthing et la North Tyne, où le rempart suit la crête du Whinsill, un escarpement naturel qui domine les plaines du nord en contrebas[31]. Pour des raisons évidentes de relief, on y constate l'absence du fossé habituellement présent au nord du mur. Le *vallum* suit néanmoins le tracé de celui-ci quelques 300 m au sud[32]. L'excavation du Mc 42 entre 1847 et 1848 par John Clayton en fait le premier *castrum* adjacent au mur à avoir été fouillé. Une seconde série de fouilles a lieu entre 1935 et 1936 sous la gestion de F. G. Simpson et A. Richmond. Entre 1960 et 1973, les ruines du *milecastle*, ainsi que le tronçon de mur et les tourelles à proximité, bénéficient de travaux de consolidation menés par Charles Anderson[33]. Ce *milecastle* est situé à environ 1,5 km du fort d'*Aesica* ou *Great Chesters*, initialement le Mc 43. Construit sur le versant sud d'une des hauteurs raides du Whinsill très légèrement en contrebas du sommet, il surplombe directement la pente nord encore plus raide, ainsi qu'un col en pente douce immédiatement adjacent à l'ouest.

Le Mc 42 présente des dimensions de 17,8 m d'est en ouest et de 14,4 m du nord au sud et peut donc être classé parmi les *castra* à « axe court »[34]. Ses murs atteignent 2,8 m d'épaisseur, ce qui correspond au standard du mur « large » et indique que le Mc 42 faisait probablement partie des fortins édifiés prioritairement durant la première phase de construction du mur selon la théorie de Symonds. Ses ouvertures correspondent au plan du type de porte I. Un fragment d'inscription (RIB 1666) mis au jour par Clayton mentionnant l'empereur Hadrien ainsi que la *Legio II Augusta* conduit les chercheurs à admettre que le travail de construction a été, au moins en partie, assumé par cette légion. Clayton qualifie la maçonnerie de ce fortin de « *styled of Severus* » et estime à ce titre que des travaux de restauration importants ont eu lieu durant le règne de cet empereur.

Nous connaissons très peu de choses sur l'aménagement interne du *milecastle* 42 si ce n'est deux stèles sépulcrales, non datées, curieusement découvertes à l'intérieur de l'enceinte par Clayton. L'une d'entre-elles évoque un certain Dagualdus, soldat pannonien. Clayton estime que ces stèles ont été réemployées comme ameublement par les soldats en garnison[35]. Si cette interprétation s'avérait correcte, le recours à des monuments aux morts de la part des occupants pour pallier des besoins de commodités pourrait être indicatif d'une séquence de conditions de vie assez précaires pour les unités postées sur le mur. Des perles de verre, quelques pointes de javelines, ainsi qu'une fibule en laiton ont également été retrouvées à l'intérieur du fortin.

[31] COLLINS et HARRISON 2024, p. 3.
[32] CLAYTON 1855, p. 56.
[33] WILMOTT 2012, p. 56.
[34] HISTORIC ENGLAND RESSEARCH RECORDS, « Milecastle 42 ».
[35] CLAYTON 1855, p. 56, 58.

La pertinence de la topologie adoptée pour l'implantation du Mc 42 fait débat. Symonds la qualifie de « *poorly executed position* » due à son isolement sur une colline difficile d'accès plutôt que dans la trouée voisine à l'ouest (Fig. 4). Cette configuration, en plus de résulter en un *castrum* à niveau de sol penché, entrave considérablement les possibilités de circulation de part et d'autre de la frontière offertes par la double-porte. La colline ne donne par ailleurs aucune plus-value visuelle significative sur le paysage et les fortifications à proximité vis-à-vis du col, pour autant que l'emplacement y soit bien choisi[36]. Des problèmes similaires sont posés par d'autres *milecastles* en mur « épais » tels que le Mc 35 de Sewingshields. La localisation du Mc 42 et d'autres exemplaires érigés précocement exprime-t-elle plutôt un schéma de construction priorisant dans un premier temps la prévention de toute incursion incontrôlée au travers du mur plutôt que la prospérité du trafic transfrontalier ? Ou, comme le suggère Symonds, reflète-t-elle un pur manque de pragmatisme ? Etant donné que, au vu de l'épaisseur de ses parois, le *milecastle* de Cawfields figure probablement parmi les premiers à avoir été érigés, il est possible que celui-ci ait pâti d'une aspiration initiale à distribuer les *castra* le plus régulièrement possible sans tenir compte des données d'un terrain alors peu connu par les constructeurs romains.

Fig. 4. Vue aérienne du Mc 42 et du mur d'Hadrien longeant la falaise du Whinsill, depuis le nord-ouest. Le *vallum* est visible en arrière-plan vers la droite.

3.2. Le Mc 39 (Castle Nick)

Environ 4,5 km (ou 3 milles romains) à l'est du Mc 42 en suivant les crêtes du Whinsill, à proximité de *Sycamore Gap*, se trouve le Mc 39, également appelé *Castle Nick*. Celui-ci a été sondé une première fois par Clayton en 1854, fouillé par Simpson entre 1908 et 1911, puis réouvert entre 1982 et 1988 à l'occasion d'opérations préventives conduites par *English Heritage* et l'association de sauvegarde du patrimoine britannique *National Trust* visant à prévenir les dégâts causés par l'érosion. Le Mc 39 se trouve un peu plus d'un kilomètre au nord-ouest du fort de *Vindolanda*. Fait exceptionnel, le *Wall mile 39*, tronçon du rempart particulièrement allongé partant de *Castle Nick* et s'étendant vers l'ouest jusqu'au Mc 40, est le seul à présenter non pas deux, mais trois tourelles intermédiaires puisqu'un bâtiment supplémentaire a été dégagé sur le lieu-dit de *Peel Gap*[37]. Le fortin en lui-même occupe une dépression en pente douce située entre deux collines à pente nord plus raides[38].

[36] SYMONDS 2020, p. 208.
[37] CROW 1991, p. 53.
[38] SYMONDS 2020, p. 208.

Le Mc 39 possède un plan légèrement trapézoïdal. Ses mesures atteignent 18,9 m de longueur nord-sud pour une largeur de 15 m au nord qui s'élargit progressivement à 15,7 m au sud. Il rentre par conséquent dans la catégorie majoritaire des *castra* à « axe long ». L'épaisseur de ses murs d'enceinte répond au standard du « mur étroit », néanmoins le mur et la porte nord recouvrent un autre tronçon de fondations reprenant le calibre du « mur large ». Ces éléments démontrent que la construction de *Castle Nick* est survenue plutôt tardivement, soit lors de la seconde phase du chantier du mur et sur un emplacement n'étant originellement pas destiné à l'accueillir[39]. Ses portes correspondent au plan de type II, ce qui, en suivant la théorie de Simpson, attribuerait sa construction au labeur de la *Legio XX*, mais aucune preuve épigraphique ne vient corréler cette hypothèse. Simpson note que les portes, mesurant à l'origine 2,6 m, auraient été rétrécies à 1,2 m à la fin du IIe s. de n. è.[40].

L'aménagement spatial du Mc 39 est connu et a été modifié au cours du temps. Lors de la phase initiale, l'intérieur présente un agencement semblable à celui des autres fortins avec une voie nord-sud de 2 m de large, un baraquement rectangulaire en pierre à trois alvéoles en occupant le côté ouest tandis que des trous de poteaux permettent d'identifier un autre baraquement rectangulaire en bois sur le côté est. À l'angle sud-ouest, ont été retrouvés les restes d'un four en pierre. Lors d'une seconde phase, malheureusement non datée par manque de mobilier, l'espace a été réaménagé, avec désormais de part et d'autre de la voie, de petits bâtiments en pierre à porche incurvé débordant sur celle-ci[41]. L'abandon des baraquements militaires standardisés au profit d'unités spatiales individuelles se rencontre également sur le Mc 35, ainsi que dans le fort de *Segedunum* à Wallsend. Selon Stephen Johnson, le passage à ces unités, irrégulières d'un fortin à l'autre, pourrait signaler un changement de statut des occupants à l'époque romaine tardive : de légionnaires ou auxiliaires en affectation provisoire, nous passerions à des petites communautés de colons-soldats en résidence permanente avec leur famille, pratiquant l'agriculture de manière limitée tout en continuant de rendre service à l'Empire en surveillant ses frontières[42].

La position du Mc 39 devient particulièrement intéressante lorsque nous la comparons à celle adoptée par son homologue : le Mc 42. *Castle Nick* occupe précisément le type de lieu qui a été ignoré lors de l'érection du *castrum* de *Cawfields* : un col avec sol nivelé, facilitant l'accès à la double-porte (Fig. 5). Cette localisation ne semble pas relever du hasard d'un espacement rigidement régulier puisque le *Wall mile* séparant les Mc 39 et 40 est l'un des plus allongé du mur. De plus, la fondation de mur

Fig. 5. Vue du Mc 39 gardant le col entre deux collines plus raides, depuis le sud-est.

[39] HISTORIC ENGLAND RESSEARCH RECORDS, « Milecastle 39 ».
[40] CROW 1983, p. 290.
[41] JOHNSON 1989, p. 108.
[42] JOHNSON 1989, p. 110-111.

« épais » reposant sous la porte nord du Mc 39 atteste que le premier schéma de construction ne prévoyait aucun *milecastle* à cet endroit précis. La situation du Mc 39 reflète-t-elle un apprentissage de leurs erreurs par les Romains ? Résulte-t-elle d'une adaptation du programme de construction durant la seconde phase du chantier de sorte à être plus attentif aux données du terrain[43] ?

Conclusion : les *milecastles*, quelles fonctions ?

L'étude des *castra* adossés au mur d'Hadrien est d'ordre à nous renseigner non seulement sur l'architecture militaire romaine, mais également sur les objectifs précédant l'édification d'une frontière telle que le mur lui-même. Des éléments constatés lors de la mise en perspective des *milecastles* 39 et 42 reflètent une certaine tension dans ces objectifs. Celle-ci s'opère entre deux types d'impératifs. Les premiers sont d'ordre défensif : offrir des points d'observation ponctuels couvrant toute la surface du *limes* britannique et prévenir toute incursion non désirée. Les seconds constituent des impératifs transitifs : garantir et canaliser le passage reliant le monde romain à la Bretagne septentrionale et permettre le maintien de relations avec l'extérieur, assurées par les double-portes. En ce sens, les *milecastles* agissent comme un réseau de postes-frontières qui pouvaient être plus ou moins ouverts selon les circonstances. La largeur initiale des double-portes rendaient celles-ci praticables autant par les piétons que les véhicules et ceci dénote peut-être une aspiration de départ à développer le commerce des Romains et Britto-romains avec leurs voisins.

Il reste à comprendre comment les accès offerts par ces double-portes s'articulaient avec la structure plus éloignée du *vallum*, qui vient dresser un nouvel obstacle dans le paysage dès la seconde phase d'édification du mur. À long terme, il semble aussi que les exigences défensives aient fini par l'emporter sur celles de maintenir une connexion avec les territoires extérieurs au vu de la pression exercée par les populations du nord dès la fin du IIe s. de n. è. ainsi que du comblement subi par les portes de nombreux fortins à la charnière du IIIe s. de n. è. L'évolution de l'aménagement des fortins illustre peut-être un changement dans l'organisation de cette défense durant l'Antiquité tardive, impliquant des unités moins mobiles et plus implantées. La borne chronologique de cette éventuelle mutation demeure toutefois mal identifiée.

[43] SYMONDS 2020, p. 208-209.

Sources

BREEZE David John, *Hadrian's Wall = der Hadrianswall = le Mur d'Hadrien*, Archaeopres Publishing, Oxford, 2023.

CLAYTON John, « Account of Excavations at the Mile Castle of Cawfields, on the Roman Wall. Communicated in a Letter to the Secretaries », dans : *Archaeologia Aeliana*, vol. 4, 1855, p. 54-59.

COLLINS Rob et HARRISON Jane, *Excavations Along Hadrian's Wall 2019–2021: Structures, Their Uses, and Afterlives*, Oxbow Books, Oxford, 2024.

CROW James G., « Roman Britain in 1982 », dans : *Britannia*, vol. 14, 1983, p. 279-356.

CROW James G., « A review of Current Research on the Turrets and Curtain of Hadrian's Wall », dans : *Britannia*, vol. 22, 1991, p. 51-63.

DOBSON Brian et HILL Peter Robert, « The Design of Hadrian's Wall and it's Implications », dans : *Archeologia Aeliana*, vol. 20, n° 5, 1992, p. 28-50.

JOHNSON Stephen, *Hadrian's Wall*, Batsford/English Heritage, London, 1989.

SYMONDS Matthew, « Thinking small: fortlet evolution on the Upper German Limes, Hadrian's Wall, the Antonine Wall and Raetian Limes», dans : Breeze, David J. et Hanson, William S. (éds), *The Antonine Wall. Papers in honour of Professor Lawrence Keppie*, Archaeopress Publishing, Oxford, 2020, p. 201-217.

WILLMOTT Tony, *Hadrian's Wall: Archaeological research by English Heritage 1976-2000*, English Heritage, Swindon, 2012.

ENGLISH HERITAGE, « History of Hadrian's Wall », disponible à l'URL : https://www.english-heritage.org.uk/visit/places/hadrians-wall/hadrians-wall-history-and-stories/history/ (consulté en ligne le 03.04.2024).

HISTORIC ENGLAND RESSEARCH RECORDS, « Milecastle 39 », disponible à l'URL : https://www.heritagegateway.org.uk/Gateway/Results_Single.aspx?uid=15166&resourceID=19191 (consulté en ligne le 27.05.2024).

HISTORIC ENGLAND RESSEARCH RECORDS, « Milecastle 42 », disponible à l'URL : https://www.heritagegateway.org.uk/Gateway/Results_Single.aspx?uid=15324&resourceID=19191 (consulté en ligne le 27.05.2024).

Fig. 1. Nils Jost (Fond de carte: UK Shade Relief Tiff 2017. Données : Google Maps).

Fig. 2. JOHNSON 1989, p. 33.

Fig. 3. HILL et DOBSON 1992, p. 34.

Fig. 4. BREEZE 2023, p. 48.

Fig. 5. COLLINS et HARRISON 2024, p. 15.

LES TABLETTES DE VINDOLANDA : UNE DÉCOUVERTE EXTRAORDINAIRE DANS UN SITE STRATÉGIQUE

Coraline Hasler

Introduction

Dans ce dossier consacré aux tablettes de Vindolanda, nous commencerons par une contextualisation du site comprenant une brève présentation de sa situation géographique et de l'histoire de son occupation. Ensuite, nous nous concentrerons sur lesdites tablettes, en indiquant d'abord le contexte de leur découverte, la quantité qui a été mise au jour et leur datation. Nous poursuivrons par une description des deux types de tablettes découvertes sur le site, dans laquelle nous exposerons notamment la proportion de chacun d'entre eux, leurs essences et leur utilisation spécifique. Finalement, nous terminerons par évoquer les auteur·ice·s des inscriptions et des apports de ces dernières.

1. Contextualisation du site

1.1. Situation géographique

Le site de Vindolanda (Fig. 1) se trouve au nord-est de l'Angleterre, dans le sud-ouest de l'actuel comté de Northumberland, et plus précisément dans le district de Tynedale. Il se situe sur un éperon de terre à 167 m d'altitude, à l'ouest de la colline de Barcombe, et au-dessus de la jonction de deux petits ruisseaux, Cockton Burn et Bradley Burn, affluents de la rivière Chainley Burn. Vindolanda est à un peu plus de 1,5 km au sud du mur d'Hadrien, à un peu plus de 3 km au sud-ouest du fort de *Vercovicium* (Housesteads) et à environ 8 km au sud-est du fort d'*Aesica* (Great Chesters). L'importante voie romaine Stanegate, qui liait d'est en ouest onze forts de *Coria* (Corbridge) à *Luguvalium* (Carlisle), passe devant la façade nord du fort en pierre de Vindolanda et poursuit sa route vers l'est. Le site de Vindolanda fait partie de l'ensemble « Frontières de l'Empire romain » classé depuis 2005 par l'UNESCO[1].

Fig. 1. Situation géographique avec en traitillés le mur d'Hadrien, en vert le fort de Great Chesters, en rouge Vindolanda, et en bleu le fort de Housesteads.

1.2. Occupation

À l'époque romaine, le site de Vindolanda est occupé par une série de forts (Fig. 2) d'abord construits en bois, puis en pierre, où résidaient des troupes auxiliaires provenant

[1] BIRLEY 2009, p. 13.

principalement de la *Gallia Belgica* (*Gaule Belgique)* qui protégeaient la frontière nord de la Bretagne[2]. Les cinq premiers forts, tous en bois, furent occupés par la cohorte I des Tongres (*Tungrorum)* de env. 85 à 95 de n. è.[3] et de env. 105 à 130 de n. è., et par la cohorte IX des Bataves (*Batavorum)* de env. 95 à 105 de n. è. La suite de son occupation est moins claire, tant au niveau des dates que des garnisons présentes.

Fig. 2. Position des forts de Vindolanda. Fort I (rouge), forts II et III (bleu), et position probable des forts IV et V (vert).

Le premier fort en pierre, fait de grès blanc, une roche tendre disponible à moins d'un kilomètre du site, fut potentiellement occupé par la cohorte II des Nerviens (*Nerviorum)* de env. 130 à 165 de n. è. puis par des garnisons inconnues de env. 165 à 212 de n. è. Le deuxième fort en pierre, construit avec de la pierre plus dure, fut occupé par la cohorte IV de Gaulois (*Gallorum)* de env. 213 à 370 de n. è., puis par une cohorte inconnue jusqu'à env. 400 de n. è. Finalement, un dernier fort, construit avec des affleurements plus friables, mais faciles à travailler, a été occupé depuis env. 400 de n. è. par une garnison inconnue. On sait aussi, notamment grâce aux tablettes, que par moments des détachements d'autres cohortes étaient présentes à Vindolanda. C'est le cas des cavaliers de la cohorte I des Vardules *(Vardullorum)* et de légionnaires entre env. 130 et 165 de n. è., et plus tard de détachements de la légion II d'Auguste. Par ailleurs, en plus des vestiges du site, il demeure d'autres traces de l'occupation romaine sur les terres de Vindolanda. En effet, parmi les milliers de bornes milliaires que comptaient les routes britanniques romaines, la seule encore debout en position d'origine se trouve vers l'angle nord-est du fort en pierre. Aussi, sachant que les Romains adoptaient fréquemment les noms de lieux locaux, il est plausible que Vindolanda était l'orthographe latine d'un nom britannique signifiant « champs blancs »[4].

Aux VIe et VIIe s. de n. è., il n'est pas impossible que Vindolanda ait par la suite abrité un petit établissement monastique. En effet, un autel portable gravé d'un monogramme chrétien et la pierre tombale d'un certain Brigomaglos, tous deux datés stylistiquement autour de 600 de n. è., ainsi que les vestiges d'une potentielle église chrétienne ont été mis au jour sur le site. À cela, s'ajoutent un environnement propice à l'agriculture et les nombreux établissements « monastiques » de l'ancien royaume de Northumbrie. Au milieu du XIXe siècle, lors de la révolution industrielle locale, des mines de charbon et de minerais de fer ont été exploitées dans la région de Vindolanda, des rails ont été installés

[2] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».
[3] À chaque fois, les dates des deux intervalles sont approximatives.
[4] BIRLEY 2009, p. 13-14 et 183.

à travers les champs pour le transport des marchandises et des fermes y ont été construites pour les travailleurs[5].

2. Contextualisation des tablettes

C'est en mars 1973 que la première tablette avec une inscription à l'encre a été fortuitement découverte par Robin Birley (1935–2018) dans une tranchée à l'angle sud-ouest du fort en pierre du IIIe s. de n. è. qu'il avait creusée pour drainer le site. Malheureusement, on ne saura jamais ce qui était écrit sur cet artéfact fragile, l'objet trouvé à 4 m de profondeur au milieu de vestiges des premiers forts en bois et de mobilier en cuir et en textile s'étant détérioré relativement vite au contact de l'air[6]. La même année, plus de deux cents fragments de tablettes seront mis au jour[7]. Depuis, environ 1'800 tablettes[8], dont la majorité sont de type tablettes à feuilles de bois, ont été découvertes dans les vestiges des forts en bois de Vindolanda[9]. Par conséquent, elles ont pu être datées entre env. 85 et 130 de n. è. Il s'agit de la plus grande collection de tablettes d'écriture à l'encre de l'Empire romain mise au jour jusqu'à présent[10].

Ce très bon état de conservation des matières organiques, mais aussi métalliques, est dû aux quelques poches anaérobiques présentes à Vindolanda. D'ailleurs, les vestiges du site figurent parmi les mieux préservés de l'Empire romain[11]. Outre ce nombre considérable de tablettes mises au jour, on peut notamment signaler la découverte de milliers de chaussures en cuir (Fig. 3), d'un siège de latrine en bois, de stylets non corrodés et même d'une paire de gants de boxe en cuir[12].

Fig. 3. Botte de bébé ; trouvée dans le prétoire de Flavius Cerialis et Sulpicia Lepina (env. 95-105 de n. è.).

3. Description des tablettes

3.1. Les tablettes à feuilles de bois

Ces tablettes, qui représentent environ 80% de toutes celles mises au jour à Vindolanda, mesurent 16,5 à 20 cm de long, 6 à 9 cm de large et 0,25 à 3 mm d'épaisseur. Leur surface, généralement lisse, paraît avoir été soigneusement préparée pour l'écriture à l'encre[13]. De par leurs dimensions, elles ne pouvaient en moyenne pas contenir plus de huit à neuf lignes, ce qui ne laissait peu voire pas de place pour les fioritures. Les tablettes étaient normalement entaillées au centre afin de pouvoir les plier en deux, sans doute pour protéger l'encre de l'inscription. Certaines feuilles de bois avaient des trous près des fines marges et deux encoches en « V » afin d'être liées à d'autres pour former un

[5] BIRLEY 2009, p. 13-14 et 169-174.
[6] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».
[7] BOWMAN et THOMAS 1983, p. 19.
[8] À titre informatif, plus de 1'700 tablettes de Vindolanda se trouvent dans la collection du British Museum.
[9] NATIONAL GEOGRAPHIC, « Ces tablettes antiques donnent un aperçu de la vie au sein de l'armée romaine ».
[10] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».
[11] BIRLEY 2009, p. 9-11 et 84.
[12] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».
[13] BOWMAN et THOMAS 1983, p. 26.

cahier sous forme de long document de type accordéon. C'est notamment le cas de deux des longs écrits du prétoire de Cerialis (env. 95–105 de n. è.). Il existerait des preuves, à Carlisle, d'une tablette d'environ 5 cm de large et 36 cm de long qui aurait été entaillée à intervalles réguliers et pliée[14].

Des analyses ont permis d'identifier les essences et probablement la manière dont les tablettes ont été produites. Sur onze tablettes examinées, sept sont en aulne, deux en bouleau, une pourrait être en saule et une n'a pas d'espèce identifiée. De grandes quantités de pollen d'aulne et de bouleau sont présentes dans les dépôts de tourbe datant de l'époque romaine dans cette région, ce qui indique que ces deux essences étaient communes tout au long de l'occupation de Vindolanda par les Romains et laisse penser que les feuilles étaient fabriquées localement[15]. Elles semblent avoir été produites en coupant, dans l'aubier, des feuilles de la circonférence d'une branche et d'une épaisseur d'un peu plus d'un anneau de croissance annuel[16]. Le nombre de tablettes analysées étant infime comparé à la quantité de tablettes découvertes et l'étude datant d'il y a plus de quarante ans, il faut toutefois considérer les résultats avec précaution. Par ailleurs, un projet de recherche au British Museum intitulé « Making History » est en cours pour essayer de déterminer le processus de fabrication des tablettes, les diverses essences de bois employées et la composition des encres[17].

Alan Keir Bowman et John David Thomas suggèrent que les tablettes à feuilles de bois étaient probablement le support d'écriture standard pour les documents éphémères telles que les correspondances, les copies de dossiers, les brouillons, les rapports militaires accessoires, les comptes et même les dessins dans les parties de l'Empire éloignées de sources de papyrus[18]. Moins chères que les tablettes de cire, mais en principe non réutilisables, c'était sans doute le matériel le plus adapté à ces types de contenus. Il y a un ou deux cas de palimpsestes où des tablettes à feuilles de bois ont été réutilisées après que leur premier texte ait été frotté avec un objet semblable à une pierre ponce. Cependant, la majorité des tablettes de ce type étaient trop fines et trop fragiles pour survivre à un tel traitement. Bowman et Thomas indiquent aussi que, pour des raisons qui leur échappent, les correspondances étaient invariablement inscrites le long des veines du bois, alors que les comptes et les listes de magasins étaient inscrits à travers les veines du bois[19]. Mais pourquoi autant de tablettes à feuilles de bois ont-elles été retrouvées ? Bowman et Thomas suggèrent que celles-ci étaient tellement minces et tendres qu'elles auraient fait un mauvais bois de combustion, et qu'elles étaient par conséquent normalement jetées avec les déchets domestiques. Les tablettes de cire étant plus chères, celles à feuilles de bois ont sans doute été réutilisées jusqu'à ce qu'elles se cassent puis employées comme bois d'allumage[20].

---

[14] BIRLEY 1999, p. 15.
[15] BOWMAN et THOMAS 1983, p. 27-30.
[16] BIRLEY 1999, p. 15.
[17] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».
[18] C'est le cas notamment de la tablette n° 606 qui contenait un dessin ressemblant à un symbole de victoire.
[19] BIRLEY 1999, p. 8-9 et 15-16.
[20] BIRLEY 1999, p. 15.

Les sept calames mis au jour à Vindolanda (Fig. 4) ressemblent à des objets en fer découverts sur une grande variété de site romains en Grande-Bretagne et qui dans les rapports de fouilles étaient décrits comme des aiguillons à bœufs. Mais à Vindolanda, il est certain qu'ils étaient utilisés pour l'écriture à l'encre. En effet, le n° 3613 portait des traces d'encre sur le manche, et un test avec les n°s 3831 et 1603 a démontré qu'il était possible d'écrire trois ou quatre mots avec cet outil, en trempant la plume dans une encre moderne. Aucune étude sur l'encre des tablettes de Vindolanda ne semble avoir été faite avant celle du British Museum. Il a été supposé dès le début qu'il s'agissait certainement du mélange usuel de noir de carbone, de gomme et d'eau, mélange utilisé sur les papyri. Ce qui est évident, en observant les textes à l'encre qui nous sont parvenus, c'est que les scribes faisaient eux-mêmes des encres de différentes intensités et qu'en fonction du type de plume utilisé, cela pouvait influencer considérablement la nature de l'écriture. Bowman et Thomas suggèrent même l'idée que de l'encre invisible puisse avoir été employée afin de cacher des textes aux lecteurs non autorisés. Le destinataire aurait su qu'en chauffant légèrement la tablette, le message serait apparu. Malheureusement, les photographies infrarouges ne permettent pas de voir ce genre d'encres. À moins d'une nouvelle technologie, nous ne saurons donc peut-être jamais si les tablettes vierges mises au jour sur le site contenaient autrefois des textes secrets[21].

Fig. 4. De gauche à droite : n° 3613 (env. 100-105 de n. è. ; cuisine du prétoire de Cerialis) et détail de sa plume sur sa tige en frêne ; n° 3460 (env. 130-165 de n. è.), n° 3613 et n° 1603 (env. 120-130 de n. è.).

3.2. Les tablettes de cire

Les tablettes de cire sont des tablettes de bois creusées et enduites de cire sombre servant à écrire grâce à un stylet. Environ 400 des tablettes découvertes à Vindolanda font partie de cette catégorie, soit près d'un cinquième[22]. Seules trois tablettes étaient encore couvertes du sédiment noir qui avait coloré la cire, rendant visibles les traits du stylet sur leur surface. La plupart des tablettes étant fragmentaires, il est compliqué d'en définir les dimensions moyennes, mais il est toutefois possible de dire qu'elles ont une épaisseur de plus de 7 mm[23]. Différents formats ont été découverts, notamment de grandes tablettes dont les caractéristiques inhabituelles semblent indiquer qu'elles faisaient presque deux fois la taille d'une tablette considérée comme normale. En plus d'avoir des trous dans une ou plusieurs marges, dans lesquels les fils de reliure passaient pour former des dyptiques ou triptyques, la plupart des tablettes avaient également une ou plusieurs encoches en « V » pour renforcer la reliure[24].

Deux tablettes de cire ont fait l'objet d'une étude botanique et ont été identifiées comme étant en mélèze ou en épicéa. Or, ces essences ne poussaient pas en Bretagne romaine.

[21] BIRLEY 1999, p. 29-32.
[22] NATIONAL GEOGRAPHIC, « Ces tablettes antiques donnent un aperçu de la vie au sein de l'armée romaine ».
[23] BOWMAN et THOMAS 1983, p. 29 et 45.
[24] BIRLEY 1999, p. 10.

Le bois a donc été importé[25]. Ces tablettes réutilisables étaient par conséquent sans doute plus chères que les tablettes de feuilles de bois, qui comme nous l'avons vu étaient probablement fabriquées à partir de bois locaux. Bowman et Thomas parlent aussi d'un petit pourcentage, peut-être 15%, de tablettes qui auraient été faites de bois local. Celles-ci seraient habituellement bien plus petites et mentionnées dans les rapports de fouilles comme étant des « mini-stylus tablets ». La plupart avaient des surfaces encastrées sur les deux côtés, étaient lissées à plat et probablement traitées de la même manière que les tablettes à feuilles de bois, et auraient donc pu être utilisées pour l'écriture au stylet et pour l'écriture à l'encre. Malheureusement, aucune de ces « mini-stylus tablets » n'avait de telles traces. Ils mentionnent également que le verso brut de certaines des tablettes de cire portait des adresses, ce qui selon eux est la preuve qu'elles ont été à un moment donné entre les mains d'un service postal. Ils rajoutent aussi qu'elles avaient l'avantage d'avoir une capacité près de quatre fois plus élevée que les tablettes de bois[26].

Comme nous le savons, l'utilisation de tablettes de cire nécessite un instrument de gravure. Or, au moins 218 stylets ont été retrouvés à Vindolanda, soit trente fois plus que les calames. Étant donné les conditions exceptionnellement favorables dans la plupart des contextes du site, les stylets étaient en grande partie exempts de corrosion et leurs décorations visibles lors de leurs mises au jour, presque « comme neufs ». En fer de bonne qualité, et pour certains ornés de feuilles de bronze, ils semblent avoir été produits en deux étapes. Tout d'abord, un forgeron fabriquait les ébauches de base, qui étaient simples et bon marché. Ensuite, un spécialiste décorait les ébauches en enlevant certaines parties de métal pour dessiner des décors, tels que des chevrons par exemple, rendant les stylets plus précieux et plus chers (Fig. 5). Environ 60% des stylets de Vindolanda entrent dans les types 1 à 4 de Manning, les 40% restant ont dû être regroupés dans de nouvelles catégories (Vindolanda 3B, 5 et 4C/5B)[27]. De par leur côté plus solide et durable, les tablettes de cire étaient probablement utilisées pour des documents qui devaient pouvoir être conservés pendant plusieurs années : testaments, contrats légaux, affaires commerciales complexes, etc.[28].

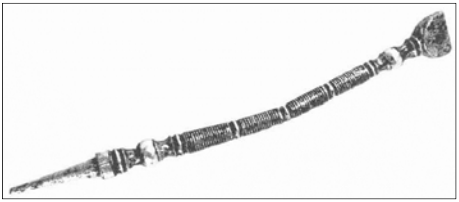


Fig. 5. Stylet orné de type 4B, env. 130-165 de n. è. Nº. 4017.

4. Auteur·ice·s et apports des inscriptions

Il y a peu de doute que la majorité des documents de Vindolanda aient été écrits par des scribes professionnels, et plus précisément par des esclaves rattachés à la résidence des préfets. En effet, le latin employé est d'une remarquable qualité et l'uniformité de termes et d'orthographes rappellent des écoles d'enseignement spéciales. Le reste des tablettes ont été écrites par des soldats, des esclaves et de la famille ou des amis de soldats[29]. Bien

[25] BOWMAN et THOMAS 1983, p. 29-31.
[26] BIRLEY 1999, p. 10.
[27] BIRLEY 1999, p. 9 et 17-18.
[28] BIRLEY 1999, p. 8.
[29] BIRLEY 1999, p. 7.

que la plupart des tablettes de Vindolanda ne conservent que quelques mots, elles nous donnent un aperçu extraordinaire de la vie dans un fort auxiliaire romain entre 85 et 130 de n. è. Le nombre de documents étant très grand, nous avons dû, dans le cadre de ce travail, faire une sélection des exemples d'apports qu'ils peuvent avoir.

Cette source primaire nous fournit des informations diverses quant à la vie militaire telles que des demandes de congés, des mentions et descriptions de cohortes, des rapports, etc. En effet, plusieurs tablettes, notamment celle d'un certain Messius (nº 175), contiennent des demandes de congés de soldats écrites selon une formule standard. Celle de Messius, qui voulait aller à *Coria* (Corbridge), une ville voisine, ne spécifie pas le nombre de jours voulus[30]. Ceci indique que les soldats de Vindolanda avaient du temps libre, mais sans doute pas assez pour voyager loin. Un document décrit les habitudes de combats des Bretons (85.032.a), tandis que la tablette nº 154, datant d'environ 90 de n. è, qui est sans doute le document militaire le plus important découvert en Grande-Bretagne, nous apprend que sur 752 hommes de la première cohorte des Tongres occupant le fort, seulement 265 avaient été jugés aptes au service actif[31]. Enfin, les listes et reçus associés à Flavius Cerialis (*fl.* 97–105 de n. è.[32]), préfet de la cohorte IX des Bataves, nous renseignent sur les produits de base, tel que le blé, l'orge, la volaille, le porc et la bière celtique, et leur prix. Les comptes de biens suggèrent aussi que des articles en bois et en cuir étaient importés à Vindolanda, mais que la laine et le brassage de la bière étaient faits sur place[33].

Les tablettes nous apportent aussi des informations de la vie sociale des officiers et de leurs familles. L'exemple le plus célèbre est l'invitation le 11 septembre à la fête d'anniversaire de Claudia Severa (Fig. 6), femme d'un commandant de fort nommé Aelius Brocchus, qu'a reçu Sulpicia Lepidina, la femme de Flavius Cerialis commandant de Vindolanda. Cette lettre, datée d'environ 100 de n. è., est la plus ancienne écriture de femme de l'Empire romain connue actuellement[34]. Des tablettes suggèrent que les officiers stationnés dans des forts britanniques avaient des moments de loisirs pour pratiquer notamment la chasse de sport.

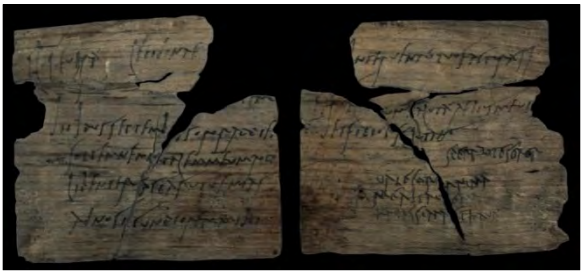


Fig. 6. Tablette nº 291 : invitation de Claudia Severa à Sulpicia Lepidina pour venir fêter son anniversaire.

En effet, dans plusieurs des correspondances de Flavius Cerialis il est fait mention d'un intérêt pour la chasse. Par exemple, dans sa lettre à Brocchus (*Tab. Vindol. II, 233*), il écrit : « *(…) si tu m'aimes, frère, je te demande de m'envoyer quelques filets de chasse*

[30] BIRLEY 2000, p. 70.
[31] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».
[32] *fl.* est l'abréviation du terme latin *floruit* qui sert à indiquer une période d'activité. Il est notamment utilisé lorsque les dates de naissance et de décès d'une personne sont inconnues.
[33] KELLY 2018, p. 12.
[34] THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets ».

(…) ». Une tablette[35] répertorie les filets et les collets pour capturer divers types d'oiseaux dont les grives, les canards et les cygnes, une autre[36] mentionne des chiens de chasse, tandis que dans la tablette III, 597, des colliers de chien apparaissent dans une liste de matériel. Plus encore, dans les listes utilitaires, il y a une preuve de vie luxueuse, au moins dans la résidence de Cerialis. En effet, une liste mentionne l'achat de poivre, une autre un service de table, tandis que dans une autre[37] figurent divers objets dont des fermoirs à collier et des rideaux rouges, verts et violets. De plus, il semble que les officiers de haut-rang vivaient avec leur famille à Vindolanda. C'est ce que suggère le contenu d'un grand nombre de lettres échangées entre la famille de Brocchus et celle de Cerialis, ainsi qu'une citation de Virgile écrite sur un brouillon d'une lettre rejetée (T 02 38 A) qui serait un exercice pratique d'écriture, peut-être celui d'un enfant[38].

Les éléments linguistiques présents dans les tablettes, pourraient quant à eux mettre en lumière d'éventuels contacts entre différents peuples. En effet, la présence de mots inédits ou peu courants pourrait être un indice. Du reste, dans son étude, Jean Noel Adams a identifié sept nouveautés lexicales[39]. Il serait intéressant de faire de plus amples recherches sur le sujet. Finalement, les tablettes nous informent de choses plus banales, telles que la météo, mais nous permettent aussi de croiser des preuves archéologiques, tels les vestiges de thermes ou d'un hôpital, ou encore des fragments de choppes, ou des mentions écrites de ceux-ci[40].

Conclusion

Le site de Vindolanda, qui était occupé par une série de forts où résidaient des troupes auxiliaires protégeant la frontière nord de la Bretagne romaine, a livré environ 1'800 tablettes depuis 1973. La majorité de ces dernières sont des tablettes de feuilles de bois certainement fabriquées localement et sans doute utilisées comme support non réutilisable pour des documents éphémères tels que des correspondances ou des brouillons. L'autre type de tablettes, de cire cette fois-ci, représente environ un cinquième du corpus total de Vindolanda. Elles ont en grande partie été faites à partir de bois importés, et étant réutilisables, elles ont probablement été employées pour des documents qui devaient pouvoir être conservés pendant plusieurs années comme des testaments ou des contrats légaux. Bien que la majorité des documents de Vindolanda aient été écrits par des scribes professionnels, ils ont aussi pour auteur·ice·s des soldats, des esclaves et de la famille ou des ami·e·s de soldats. Les inscriptions, bien que parfois très partielles, nous donnent un aperçu extraordinaire de la vie dans un fort auxiliaire romain entre 85 et 130 de n. è. et nous fournissent à travers des documents variés (demandes de congés, rapports militaires, comptes, correspondances, etc.) diverses informations sur le temps libre et les loisirs des soldats et officiers, le prix des produits de base, des produits importés et des événements tels qu'un anniversaire.

[35] Tab. Vindol. III, 593.
[36] Tab. Vindol. III, 594.
[37] Tab. Vindol. III, 596.
[38] KELLY 2018, p. 12-14.
[39] ADAMS 2019, p. 262.
[40] KELLY 2018, p. 10-12 et 17.

Sources

ADAMS James Noel, « The Latin of the New Vindolanda Tablets », dans : *Britannia*, nº 50, 2019, p. 253-263.

BIRLEY Robin, « Writing Materials », dans : *Vindolanda Research Reports*, vol. 4, n° 4, Roman Army Museum Publications, Carvoran, 1999, p. 1-36.

BIRLEY Robin, *Vindolanda : a Roman frontier fort on Hadrian's Wall*, Amberley Publishing, Stroud, 2009.

BOWMAN Alan et THOMAS David, *Vindolanda : the Latin writing tablets*, Society for the Promotion of Roman Studies, Londres, 1983.

BOWMAN Alan et THOMAS David, *The Vindolanda Writing Tablets (Tabulae Vindolandenses II)*, British Museum Press, Londres, 1994.

KELLY Emma, *The Possibility of PTSD in Roman Soldiers Stationed at Vindolanda on the British Frontier*, Collins Memorial Library, University of Puget Sound, 2018.

NATIONAL GEOGRAPHIC, « Ces tablettes antiques donnent un aperçu de la vie au sein de l'armée romaine », disponible à l'URL : https://www.nationalgeographic.fr/histoire/rome-antique-ces-anciennes-tablettes-nous-devoilent-la-vie-au-sein-de-larmee-romaine (consulté en ligne le 28.04.2024).

THE BRITISH MUSEUM, « The Vindolanda tablets », disponible à l'URL : https://www.britishmuseum.org/collection/galleries/roman-britain/vindolanda-tablets (consulté en ligne le 30.04.2024).

Fig. 1. My Maps, Coraline Hasler.

Fig. 2. BIRLEY 2009, p. 96-97.

Fig. 3. https://www.vindolanda.com/Blog/the-curators-favourite-shoes.

Fig. 4. BIRLEY 1999, p. 26.

Fig. 5. BIRLEY 1999, p. 29.

Fig. 6. https://www.britishmuseum.org/collection/galleries/roman-britain/vindolanda-tablets.

EXPLOITATION, COMMERCE ET UTILISATION DES MINERAIS DE *BRITANNIA*

Lorna Urfer

Introduction

La Terre était considérée par les Anciens comme la Terre Mère (*Terra Mater*) et, par extension, la mère des métaux. Ils lui rendaient grâce pour son enfantement des métaux. Ils la croyaient inépuisable et concevaient les mines comme régénératives[1]. Le monde minier s'accompagne de nombreux enjeux, dont certains sont écologiques. Dans le cas de l'activité de la métallurgie extractive notamment, les fourneaux de fusion ou de réduction des minerais consommaient énormément de bois et de charbon de bois. Afin d'arriver à leurs fins, les Romains ont déboisé plusieurs forêts et transformé moult paysages dans différentes régions de l'Empire[2], tout ceci sans prendre en compte les gaz et fumées s'échappant durant ces procédés de réduction ou de fusion. Vitruve (env. 80–15 av. n. è.) dans *De architectura*[3] raconte les difficultés rencontrées par les fondeurs de plomb : *« dont le teint dominant est la pâleur (...) et la vapeur qui s'en [du contact entre l'air et le plomb] dégage, se glisse dans les articulations, les consume progressivement et arrache aux membres les vertus du sang* »[4].

À partir du VIe s. av. n. è., les outils utilisés par les mineurs sont en fer. Le marteau, le pointerolle et le pic constituent l'outillage de base[5]. Les accès aux mines antiques étaient divers. Étant donné que certains des gisements apparaissaient à la surface, le moyen le plus simple d'y accéder était par affleurement. Les puits étaient également utilisés pour les accès, l'aération et la ventilation des mines. Il faut s'imaginer des puits verticaux recoupés par des galeries horizontales[6].

Lorsqu'il s'agit de mines antiques les cadres historique, géographique et chronologique sont importants. Ainsi concernant le cadre géographique, ce travail concerne les mines de la province de *Britannia,* mais mentionne également plusieurs autres lieux situés à travers l'Empire. Pour ce qui est du cadre chronologique, Claude Domergue propose de s'intéresser aux lieux de production et d'extraction dès le Ier millénaire av. n. è. jusqu'à la fin de l'Empire romain au Ve s. de n. è.[7] et cela pour toutes les mines existantes dans l'Empire romain. Pour celles de *Britannia,* le cadre chronologique se situe entre 43 de n. è. et le Ve s. de n. è.

[1] DOMERGUE 2008, p. 27.
[2] DOMERGUE 2008, p. 45.
[3] *De architectura* (8, 6, 11).
[4] DOMERGUE 2008, p. 46.
[5] DOMERGUE 2008, p. 96.
[6] DOMERGUE 2008, p. 101.
[7] DOMERGUE 2008, p. 73.

1. Les principaux minerais de *Britannia*

Dans l'Antiquité, les îles britanniques sont réputées comme riches en minerais tels que l'or, l'argent et l'étain. Ces ressources sont exploitées dès 43 de n. è. avec le début de la conquête romaine de ces mêmes îles[8].

1.1. L'or

Concernant l'or, la mine de *Dolaucothy* (Fig. 1), dans le Carmarthenshire (Pays de Galles) est la seule exploitation romaine connue aujourd'hui[9]. La manière la plus ancienne d'obtenir de l'or était par orpaillage, procédé qui ne nécessite pas de travail minier spécifique et qui consiste en la récolte de l'or dans les cours d'eau traversant des zones aurifères. Dans le cas de la mine de *Dolaucothy* l'installation souterraine semblait coexister avec une installation hydraulique[10].

1.2. L'argent et le plomb

Le minerai le plus commun de l'argent est la galène. L'argent est associé au plomb et les principales zones d'extraction sont le Derbyshire, Mendip et les East Midlands (Fig. 1). Après avoir obtenu du plomb par la fusion de la galène, on en extrait l'argent par coupellation[11]. Du minerai de plomb est par ailleurs retrouvé dans les forts de Brough (Derbyshire) et de *Segontium* (Caernarvon) au IIe s. de n. è, ce qui peut attester d'une plus grande prise en mains de cette production. Ce phénomène peut probablement être rattaché à la construction du mur d'Hadrien (122 – 127 de n. è.)[12]. Les lingots de plomb issus de ces régions voyagent à travers toute la province de *Britannia* et même jusqu'à la Méditerranée entre le début de la conquête et le IIIe voire IVe s. de n. è[13]. L'argent extrait des minerais avait une teneur bien inférieure à celle de la plupart des autres gisements continentaux, ce qui

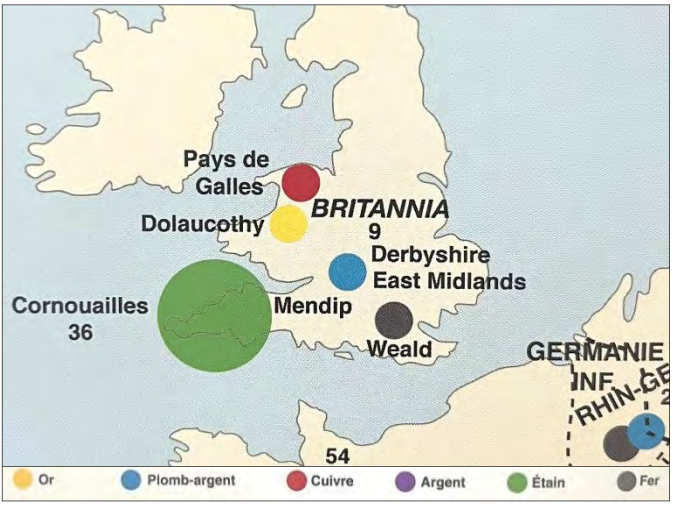


Fig. 1. Carte des principaux gisements de minerais de Britannia.

[8] GALLIOU 2004, p. 111.
[9] GALLIOU 2004, p. 112.
[10] DOMERGUE 2008, p. 83.
[11] Coupellation : opération métallurgique qui consiste à extraire l'argent contenu dans le plomb. Le plomb argentifère est placé dans une coupelle et chauffé à 1200°C. Avec la chaleur, il se liquéfie et imbibe les parois de la coupelle faisant ressortir l'argent sous forme de bouton.
[12] GALLIOU 2004, p. 112.
[13] DOMERGUE 2008, p. 85.

amène des difficultés dans son identification. Il n'est pas possible de savoir si la vaisselle en argent retrouvée parfois en quantité sur le territoire britannique était réalisée à partir d'un métal local ou importé[14].

1.3. Le fer

Le fer est extrait de minerais qui se rencontrent en abondance dans le bassin du Weald (Fig. 1), la Forest of Dean (sud-ouest de l'Angleterre actuelle) et la région du Northamptonshire-Lincolnshire (au nord de Londres). D'autres gisements néanmoins plus réduits existent dans le Somerset, le Warwickshire (nord-ouest de Londres), le Norfolk (est de l'Angleterre actuelle), l'ouest du Yorkshire (nord de Manchester) et le Northumberland (frontière avec l'Écosse). Les lieux d'exploitation du fer semblent se résumer à de petites installations individuelles. Le métal en étant issu n'était probablement pas diffusé plus loin que son lieu d'extraction à l'exception de celui du Weald qui semble avoir été exporté plus largement car produit en plus grandes quantités (700 à 750 tonnes par année)[15].

1.4. Le charbon de terre

Une autre industrie minière qu'il est pertinent d'aborder est celle du charbon de terre. Cependant, aucune mine de charbon d'époque romaine n'est connue en Grande-Bretagne, il est donc probable que seuls les affleurements, autrefois abondant dans le Somerset (sud-ouest de l'Angleterre actuelle), le bassin de la Tyne (Écosse) et le sud du Pays de Galles étaient exploités. Pourtant l'utilisation du charbon de terre est bien attestée dans la Grande-Bretagne romaine : au IIIe s. de n. è., il était par exemple brûlé sur l'autel de *Sulis Minerva* à *Aquae Sulis* (Bath) selon *Caius Julius Solinus*, dit Solin (IIIe ou IVe s. de n. è.)[16]. Il est établi aujourd'hui que le charbon était notamment utilisé pour le chauffage des thermes et pièces de nombreux forts du mur d'Hadrien, tels que ceux de *Condercum* (Benwell), *Habitancum* (Risingham) ou encore *Vercovicium* (Housesteads)[17].

1.5. L'étain

Aux environs du IIIe millénaire av. n. è., le cuivre arsenical a été remplacé par le bronze, un alliage de cuivre et d'étain. Concernant ce dernier, son approvisionnement est devenu primordial dès la fin du IIIe millénaire av. n. è. Il s'agit d'un métal rare, dont la présence est mal repartie et peu répandue à travers le continent européen. La région fameuse pour l'extraction de l'étain en Grande-Bretagne est celle des Cornouailles (Fig. 1). Elle est aujourd'hui encore considérée comme la plus importante zone de production de ce métal en Europe[18]. L'étain des Cornouailles était souvent accompagné d'or, ce qui a contribué à rendre cette région d'autant plus populaire[19]. Le minerai était extrait en profondeur et purifié sur place. Il s'agissait donc du métal et non du minerai qui était échangé outre-Manche[20]. L'étain était acheminé du nord au sud afin de rejoindre les plus grands

[14] GALLIOU 2004, p. 113.
[15] GALLIOU 2004, p. 113.
[16] GALLIOU 2004, p. 113.
[17] GALLIOU 2004, p. 113.
[18] PENHALLURICK 1986, p. 148.
[19] PENHALLURICK 1986, p. 160.
[20] MAIRECOLAS et PAILLER 2010, p. 143.

gisements de cuivre de l'Europe continentale. En partant de la Grande-Bretagne, il était transporté jusqu'aux côtes normandes (vraisemblablement la côte du Cotentin) puis, soit par voie maritime ou terrestre, acheminé vers la Seine pour être finalement amené vers le Rhône et ses vallées ainsi que les Alpes. Le transport de ce métal semble respecter un parcours prédéfini tel un véritable « itinéraire de l'étain »[21].

2. Le commerce

Le développement économique de la Grande-Bretagne romaine va de pair avec sa conquête. La chronologie varie en fonction des régions et la croissance économique de la province de *Britannia* s'effectue du sud-est vers le nord et le nord-ouest, correspondant aux différentes étapes de la conquête du territoire[22]. Par ailleurs, les marchés ruraux semblent avoir véritablement atteint leur plein développement uniquement dans le courant du IIe s. de n. è. Par la conquête militaire et dans la volonté d'assurer le contrôle au sein de l'île, les Romains ont développé un important réseau routier desservant une bonne partie du territoire. Les cours d'eau parcourant l'île semblent également avoir servi notamment pour le transport de marchandises plus lourdes[23]. Malheureusement, concernant les moyens matériels employés pour le transport, il subsiste peu de vestiges archéologiques[24]. Pour en revenir à l'« itinéraire de l'étain », il semble que le commerce de celui-ci était relativement organisé car il suivait les principaux cours d'eau du continent permettant une large diffusion.

Les habitants des îles britanniques connaissaient déjà certaines denrées du continent avant la conquête romaine, en témoignent par exemple les vestiges d'amphores de vins italiens datant du Ier s. av. n. è. découverts dans le Wessex[25]. Évidemment, avec la conquête romaine, les réseaux commerciaux s'expandent. Il est possible de s'en rendre compte en prenant l'exemple du port de *Londinium* (Londres) où la majorité du trafic se concentrait autour des matériaux de construction.

Conclusion : Le déclin des mines romaines

L'activité minière du monde romain a évolué en fonction des conquêtes, du pouvoir, des différentes natures des gisements et de la demande à travers tout l'Empire. Cependant, dès le IIIe s. de n. è. s'amorce un long déclin. Celui-ci ne débute pas au même moment pour tous les districts miniers de l'Empire. En effet, certaines mines d'argent et de plomb en Orient ont pu être exploitées plus longtemps que ceux d'Occident. À partir de la deuxième moitié du IIIe s. de n. è., plus aucun grand district aurifère romain n'est en activité. Néanmoins, au-delà des frontières de l'Empire, la production de fer se maintient à un niveau plus ou moins élevé, comme par exemple sur le territoire de la Pologne actuelle[26].

Les causes de ce déclin sont diverses, la situation instable au IIIe s. de n. è. joue un rôle important, tout comme les coups d'État, les invasions barbares et autres brigandages qui

[21] MAIRECOLAS et PAILLER 2010, p. 153.
[22] REDDÉ 2022, p. 111.
[23] GALLIOU 2004, p. 122.
[24] GALLIOU 2004, p. 123.
[25] GALLIOU 2004, p. 124.
[26] DOMERGUE 2008, p. 215.

n'ont pas favorisé le développement de l'économie et la pérennité des mines. Certains facteurs extérieurs ont probablement joué un rôle en empêchant la durabilité de certains districts miniers. L'épuisement des ressources et des mines n'est cependant pas une cause valable au déclin de l'économie minière car grand nombre de zones minières ont été à nouveau exploitées aux XIXe et XXe siècles[27]. C'était le cas par exemple pour les mines de Cornouailles, qui ont largement été réemployées au début de la révolution industrielle (fin du XVIIIe siècle).

Les conséquences pour l'Empire romain sont surtout d'ordre monétaire. Avec un approvisionnement en métaux plus faible, l'Empire ne peut produire la monnaie nécessaire et surtout plus suffisamment de monnaies saines (monnaies en or)[28]. En ce qui concerne les mines de *Britannia*, notamment les mines de fer dans le Weald, leur activité a perduré en tout cas jusqu'au IVe s. de n. è. permettant à l'Empire romain de continuer à s'approvisionner en fer, indispensable pour son armement. Le déclin de l'activité minière a entraîné des conséquences importantes et des difficultés dans le domaine monétaire, notamment concernant l'argent et l'or.

Sources

DOMERGUE Claude, *Les mines antiques : la production des métaux aux époques grecque et romaine*, Picard, Paris, 2008.

GALLIOU Patrick, *Britannia - Histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine - Ier au Ve s. apr. J.-C.*, Éditions Errance, Paris, 2004.

MAIRECOLAS Mélanie et PAILLER Jean-Marie, « Sur les voies de l'étain », dans : *Ab Aquitania in Hispaniam*, n° 82, 2010, p. 139-167.

PENHALLURICK Roger David, *Tin in Antiquity: its mining and trade throughout the ancient world with particular reference to Cornwall*, The Institute of Metals, Londres, 1986.

REDDÉ Michel, « Le développement économique des campagnes romaines dans le nord de la Gaule et l'île de Bretagne : Des approches renouvelées », dans : *Annales : histoire, sciences sociales*, vol. 77, n° 1, 2022, p. 105-145.

Fig. 1. DOMERGUE 2008, p. 21.

[27] DOMERGUE 2008, p. 216.
[28] DOMERGUE 2008, p. 216.

LES VOIES DE COMMUNICATION EN BRETAGNE ET LEUR CONTRÔLE : L'EXEMPLE DE DU SITE DE *MORBIUM* (PIERCEBRIDGE)

Sophie Poirier

Introduction

Dans le contexte de la Bretagne romaine, les voies de communication étaient essentielles pour l'administration, la défense et l'économie de la province. Bien que géographiquement isolée au nord-ouest de l'Empire romain, cette région était dotée d'un réseau routier sophistiqué reliant les centres urbains, les forts militaires et les colonies romaines. Les principales routes, telles que la Fosse Way, l'Ermine Street et la Watling Street, étaient dotées de bornes milliaires pour marquer les distances et de postes de relais pour faciliter les déplacements[1]. Comme exemple, nous utiliserons le site de *Morbium*, aujourd'hui mieux connu sous le nom de Piercebridge. Il était stratégiquement situé le long de l'une de ces routes principales, la Roman Dere Street ou High Street. Cette route reliait *Eboracum* (York) à *Vinovia* (Binchester) et traversait la rivière Tees à Piercebridge. En tant que point de passage majeur, Piercebridge était une base militaire importante dans la région, illustrant ainsi l'importance des voies de communication pour le contrôle et la gestion de la province de *Britannia*[2].

1. Les voies de communication romaines en Bretagne

Le réseau routier romain en Bretagne était bien organisé et crucial pour l'administration et le contrôle de la province. Les voies de communication étaient essentielles non seulement pour le commerce, permettant aux marchandises de circuler librement à travers la province et contribuant ainsi à l'économie locale, mais aussi au déplacement des troupes militaires[3].Une grande variété de marchandises était transportée, y compris des produits alimentaires (céréales, vin, huile d'olive), des matériaux de construction (pierre, tuiles), et des produits manufacturés (céramique, verrerie). La province de *Britannia* exportait principalement des minerais, comme le plomb et l'étain, ainsi que des produits agricoles.

1.1. Voies de communications terrestres

Les principales routes étaient construites avec des matériaux durables, comme la pierre et le gravier local. Les voies de communication comprenaient également des ponts pour traverser les rivières et des stations de relais pour les voyageurs. Deux fossés creusés marquaient la largeur de la route et permettaient un drainage de la voie. Les principales routes romaines en Bretagne comprenaient (Fig. 1) : L'Ermine Street, s'étendant de *Londinium* (Londres) à *Eboracum* (York), entre le sud et le nord de la province. La Dere Street, prolongation de l'Ermine Street, partait d'*Eboracum* (York), passaite par *Corstopitum* (Corbridge) et s'arrêtait au mur d'Antonin. La Watling Street, reliant *Londinium*

[1] ENGLISH HERITAGE, « Roads in Roman Britain ».
[2] WESSEX ARCHAEOLOGY 2010, p. 1.
[3] ENGLISH HERITAGE, « Roads in Roman Britain ».

(Londres) à *Deva Victrix* (Chester), traversait quant à elle l'île d'est en ouest.

On trouvait également des routes secondaires, moins bien construites, composées de simple gravier, avec toujours un fossé de chaque côté de la voie de circulation. Le réseau s'étendait jusqu'aux côtes, afin de pouvoir transporter plus facilement les marchandises par voies maritimes.

Fig. 1. Carte des principales voies romaines en Bretagne.

1.2. Voies de communications fluviales et maritimes

En plus du réseau terrestre, la province de Britannia disposait de plusieurs voies de communication fluviales et maritimes. Les trois fleuves principaux sont les suivants : la Tamise, la Severn, et le Trent. La Tamise était l'une des voies navigables les plus importantes de *Britannia*. Elle permettait le transport de marchandises vers et depuis *Londinium* (Londres), qui était un centre commercial majeur. Les Romains utilisèrent la Tamise pour acheminer des matériaux de construction, des denrées alimentaires, et d'autres produits essentiels. Le fleuve Severn reliait la région centrale de *Britannia* à la mer. Il était essentiel pour le transport des minerais, notamment le plomb extrait des mines du Pays de Galles. Le port de *Viroconium* (près de l'actuelle Wroxeter) était un point d'accès important pour les marchandises transportées via la Severn. Le fleuve Trent était également une voie navigable significative, facilitant le commerce intérieur dans la région de l'est des Midlands. Les Romains construisirent des installations portuaires le long du Trent pour faciliter le transport des biens.

Pour ce qui est des transports maritimes, la Manche (Canal de la Manche) était la principale voie reliant *Britannia* au continent européen. Les ports comme *Dubris* (Douvres) et *Rutupiae* (Richborough) étaient des points de départs essentiels pour les liaisons vers la Gaule. La Mer du Nord permettait des échanges commerciaux avec les provinces situées plus au nord, comme la Germanie et les territoires scandinaves. Les transports fluviaux et maritimes impliquent la construction de nombreux ports. Celui de *Londinium* (Londres) était un centre commercial clé. Sa position sur la Tamise facilitait les échanges avec le reste de la province et au-delà. Mentionnons également *Eboracum* (York), reliant le nord de Britannia au reste du réseau.

2. Le site de Piercebridge

Piercebridge était un important centre commercial et militaire au nord de la Bretagne romaine. Le site a probablement été conquis lors des campagnes militaires de Gnaeus

Julius Agricola (40–93 de n. è.) durant le règne de Vespasien (9–79 de n. è.), à la fin du Ier s. de n. è[4]. Le site était doté d'un fort, également appelé *castrum*, et de ponts situés sur la rivière Tees. Ces derniers facilitaient le passage des voyageurs, des marchandises et des troupes entre le nord et le sud de la province. Les ponts étaient des éléments clés, permettant de surveiller et de réguler le mouvement le long de la route.

2.1. Le *castrum*

La construction du *castrum* s'est faite en plusieurs étapes. En raison de l'importance du site et de sa situation sur Dere Street, on suppose l'existence d'un premier fort entre le Ier et le IIe s. de n. è. Cependant, les diverses campagnes de fouilles n'ont pas pu attester de la présence d'un tel édifice. Toutefois, des découvertes archéologiques à l'est du fort ultérieur indiquent une occupation civile. À la fin du IIe s., on observe un changement significatif dans l'occupation du site, avec une activité militaire accrue comme en témoigne la construction de structures en maçonnerie de haute qualité juste à l'ouest de Tofts Field. À l'intérieur, ce fort aurait inclus plusieurs blocs de casernes, greniers, ateliers, le quartier général et la résidence du commandant. Le bain de la garnison était généralement situé en dehors du complexe principal du fort[5].

La présence de légionnaires romains est attestée dès le début du IIIe s. à Piercebridge. À la suite d'une campagne militaire sur le territoire de l'actuelle Écosse, de nombreux soldats romains ont participé à la reconstruction des forts et des infrastructures dans le nord de l'Angleterre. À Piercebridge, ce travail aurait inclus la construction d'un nouveau pont avec des fondations en pierre et la création d'une nouvelle base, comprenant un bâtiment à cour. C'est au milieu du IIIe s. que l'on aurait construit un grand fort afin accueillir la cavalerie auxiliaire. Le fort comprenait entre autres des baraquements, des greniers, un bâtiment à cour ainsi qu'un bain romain (Fig. 2), le tout entouré d'un fossé. Il aurait été occupé jusqu'à la fin de la période romaine au début du Ve s. de n. è. Les chercheurs supposent qu'il aurait suivi le plan standard des forts romains, rectangulaire avec des tours aux quatre coins. Le bâtiment à cour déjà présent aurait été modifié pour constituer le quartier général[6]. Il a été observé au sud du pont n°1 (*Bridge 1* sur la Fig. 3) que des pierres de la route auraient été réutilisées plus tardivement[7].

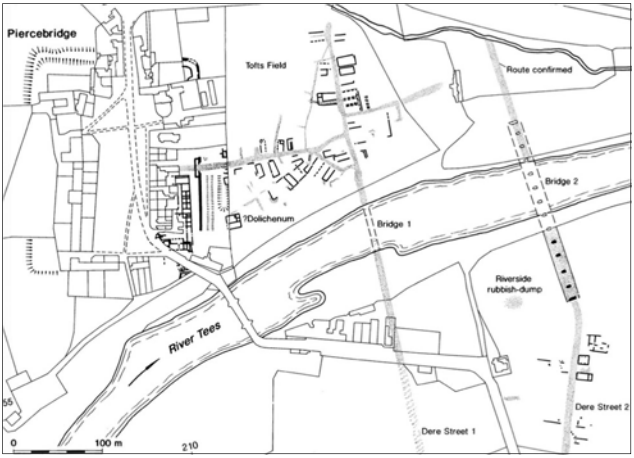


Fig. 2. Plan du site de Piercebridge mettant l'accent sur le fort.

[4] WESSEX ARCHAEOLOGY 2010, p. 2.
[5] WESSEX ARCHAEOLOGY 2010, p. 22-24.
[6] ROMAN BRITAIN, « Piercebridge (Morbium) Roman Fort ».
[7] WESSEX ARCHAEOLOGY 2010, p. 24.

2.2. Les ponts

À la hauteur de Piercebridge, la Dere Street traverse la rivière Tees. Des fouilles dans les années 1970 ont mis au jour les restes de deux ponts : un premier en bois et un second avec une base en pierre. Bien que seuls ces deux aient été identifiés, il est tout-à-fait possible que d'autres aient existé[8].

Le premier (Fig. 3) aurait été construit lors des campagnes vers le nord d'Agricola (40–93 de n. è.) au Ier s. de n. è. Les vestiges de ce pont en bois de chêne étaient visibles jusqu'en 1771, où ils furent emportés par une inondation. Des fouilles subaquatiques menées dans les années 1980 ont permis d'identifier des restes de piliers en bois de chêne. La découverte de pierres taillées avec des encoches remet en question la théorie d'une structure entièrement en bois. La datation de ces pierres n'est pas sûre, pouvant être d'époque romaine autant que médiévale. Il se peut également que le courant de la rivière ait emporté ces pierres, qui appartiendraient donc à une autre structure. Cependant, la construction de ponts en matériaux mixtes (pierre et bois) serait caractéristique de nombreux ponts romains[9]. Au IIe s., la rivière changea légèrement son cours vers le nord et un nouveau passage fut construit (Fig. 3).

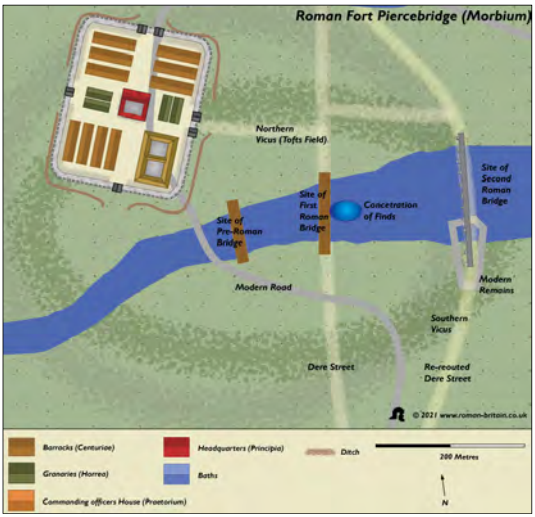


Fig. 3. Plan du site de Piercebridge.

Le second pont, avec des fondations en pierre, toujours visibles aujourd'hui, aurait été construit au IIe s. et aurait encore été utilisé au IIIe s., comme attesté par la présence de deniers à l'effigie de Septime Sévère (146–211 de n. è.). Il serait donc contemporain du grand fort. Il suivrait le nouveau tracé de la Dere Street, large de 7,5 m et bordée de fossés de chaque côté. Il est difficile d'en connaître les dimensions exactes, mais des estimations avancent qu'il aurait pu mesurer près de 200 m de longueur[10]. Il est évident que les dimensions de ce second pont sont plus grandes que celles du précédent, à cause des changements du cours de la Tees et de ses débordements. La culée, partie soutenant le tablier de chaque côté de la rive, est constituée de gros blocs de pierre meulière et de grès locaux. L'ensemble, maintenu par des barres de fer, mesurait un peu plus de 6 m de large, ce qui nous donne une indication pour sa largeur. Des piliers en pierre de 4,53 m de large[11] soutenaient un tablier probablement en bois (Fig. 4). Certains piliers ont été

[8] FITZPATRICK ET SCOTT 1999, p. 115.
[9] FITZPATRICK ET SCOTT 1999, p. 117.
[10] FITZPATRICK ET SCOTT 1999, p. 119.
[11] FITZPATRICK ET SCOTT 1999, p. 122.

entièrement démontés et il ne reste que des blocs effondrés. Ils étaient dotés d'un avant-bec, permettant de casser le débit de la rivière et de les protéger (Fig. 4). On retrouve également des traces de pavement dans le lit de la rivière, en dalles de grès, avec parfois des remplacements avec de la pierre calcaire moins solide. Certaines dalles ont été enlevées pour être réutilisées plus tard. Ce pavement servait probablement à protéger les piliers de l'érosion provoquée par les graviers.

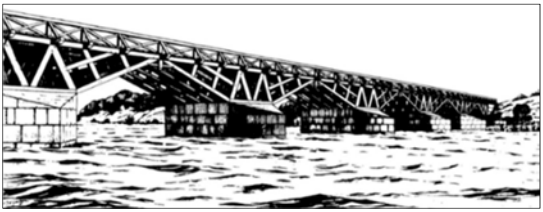


Fig. 4. Proposition de reconstitution du second pont romain à Piercebridge.

Conclusion

L'exemple du site de Piercebridge illustre l'importance stratégique des voies de communication romaines. Ce point de passage essentiel abritait une base militaire clé dans le nord de la province. Le *castrum* de Piercebridge témoigne de l'organisation militaire romaine avec ses fortifications et ses installations internes, tandis que les ponts sur la rivière Tees mettent en évidence l'expertise des ingénieurs romains dans la construction d'infrastructures durables. Malgré les défis posés par les changements du cours de la rivière, les Romains ont su adapter leurs constructions pour maintenir la connectivité et le contrôle de la région. En résumé, les voies de communication en Bretagne romaine étaient bien planifiées et cruciales pour maintenir la cohésion et la prospérité de la province. Elles témoignent de l'habileté et de l'organisation de l'Empire romain dans la gestion de ses territoires.

Sources

BIDWELL Paul Thomas et HOLBROOK Neil, *Hadrian's Wall Bridges*, English Heritage, Swindon, 1989.

DAVIES Hugh, *Roads in Roman Britain*, Tempus, Stroud, 2002.

FITZPATRICK Andrew P. et SCOTT Peter R., « The Roman Bridge at Piercebridge, North Yorkshire-County Durham », dans : *Britannia*, vol. 30, Cambridge University Press, Cambridge, 1999, p. 11-132.

JONES James E., *The Maritime Landscape of Roman Britain, Water transport on the coasts and rivers of Britannia*, BAR Publishing, Oxford, 2016.

ENGLISH HERITAGE, « Roads in Roman Britain », disponible à l'URL : https://www.english-heritage.org.uk/learn/story-of-england/romans/roman-roads/ (consulté en ligne le 28.04.2024).

ROMAN BRITAIN, « Piercebridge (Morbium) Roman Bridge », disponible à l'URL : https://www.roman-britain.co.uk/places/piercebridge-morbium-roman-bridge/ (consulté en ligne le 28.04.2024).

ROMAN BRITAIN, « Piercebridge (Morbium) Roman Fort », disponible à l'URL : https://www.roman-britain.co.uk/places/piercebridge-morbium-roman-fort/ (consulté en ligne le 27.04.2024).

WESSEX ARCHAEOLOGY, « Piercebridge, County Durham, Archaeological Evaluation and Assessment of Results », disponible à l'URL : https://www.wessexarch.co.uk/sites/default/files/53531900-Time-Team-Piercebridge.pdf (consulté en ligne le 27.04.2024).

Fig. 1. https://en.wikipedia.org/wiki/Roman_roads_in_Britannia

Fig. 2. https://www.roman-britain.co.uk/places/piercebridge-morbium-roman-fort/

Fig. 3. FITZPATRICK et SCOTT 1999, p. 113.

Fig. 4. FITZPATRICK et SCOTT 1999, p. 127.

LES MONUMENTS DE SPECTACLE EN BRETAGNE ROMAINE : EXEMPLE DE L'AMPHITHÉÂTRE DE *CORINIUM* (CIRENCESTER)

Ségolène Bremke

Introduction

L'Empire romain s'accroît progressivement et étend son territoire, allant jusqu'à inclure la *Britannia* à partir de l'époque de la République avec Jules César (100–44 av. n. è.). L'organisation urbaine lors de l'occupation et l'installation des Romains en Grande-Bretagne ne diffère pas totalement de celle retrouvée ailleurs dans le monde romain. De ce fait, les monuments de spectacle romains sont des édifices qui s'implantent au-delà de la Manche lors des déplacements des troupes en Grande-Bretagne. Les traces archéologiques laissées par les Romains dans la province de *Britannia* témoignent de la présence des monuments de spectacles dans cette région : un *circus*, cinq théâtres et quatorze amphithéâtres y ont été mis au jour. Les bâtiments tels que le *circus* ou les théâtres sont moins répandus en *Britannia*, contrairement aux amphithéâtres. Ces infrastructures publiques sont financées par le système oligarchique. Ce dernier peut être représenté par un groupe, des individus ou une famille des provinces méditerranéennes qui sont en compétition entre eux. Ils financent les bâtiments et monuments caractéristiques d'une ville romaine sur le territoire de l'actuelle Grande-Bretagne. Il peut également s'agir d'empereurs pour les constructions plus imposantes. La plupart de ces édifices de spectacle ont été fouillés dans le courant du XXe siècle, ce qui a permis de les recenser et de comprendre leur agencement dans le paysage archéologique.

1. Les monuments de spectacle en Bretagne romaine

1.1. Les *circi*

Les courses de chars font partie de l'une des activités les plus populaires chez les Grecs et les Romains. Celles-ci prennent place dans un monument très allongé pouvant faire entre 300 et 600 m de long. Dû notamment à sa grandeur, le *circus* est principalement placé à l'extérieur des murs défensifs de la ville. Au centre de cet édifice se trouve la *spina* en maçonnerie, c'est un élément qui pouvait être décoré avec des sculptures et à son extrémité se trouve les *metae*, les deux extrémités qui permettaient aux conducteurs de tourner. Sa *cavea* s'agence tout autour de l'édifice, mais elle n'était pas souvent maçonnée. Elle repose généralement sur le vallon naturel ou peut être modélisée par des bancs en bois. Ainsi, sur le plan archéologique, la recherche de ce type d'architecture s'avère être une tâche complexe en raison de la rareté des matériaux qui se conservent au fil du temps. Cependant, un tel édifice fut découvert en 2000 au sud de la ville de Colchester, en Grande-Bretagne actuelle[1]. Lors de travaux de génie civil, des fondations romaines sont découvertes en dehors des murs de la ville antique de *Camulodunum* et ont été identifiées comme appartenant à un *circus* en 2004 (Fig.1).

[1] WACHER 1974, p. 57-59.

	Construction	Désaffectation
Circus		
Camulodunum (Colchester)	65–80 de n. è	/
Théâtre		
Camulodunum (Colchester)	Début IIe s. de n. è	IV ^{e} s. de n. è
Deva Victrix (Chester)	Fin Ier s. / début IIe s. de n. è	IV ^{e} s. de n. è
Isca Dumnoniorum (Exeter)	Fin Ier s. / début IIe s. de n. è	IV ^{e} s. de n. è
Théâtre-amphithéâtre		
Verulamium (St Albans)	120 de n. è	Vers 300 de n. è.
Durovernum Cantiacorum (Canterbury)	Début IIe s. de n. è	IV ^{e} s. de n. è
Amphithéâtre civil		
Londinium (Londres)	70–71 de n. è	350 de n. è
Calleva Atrebatum (Silchester)	55–75 de n. è	350 de n. è
Durnovaria (Dochester)	69–96 de n. è	350 de n. è
Noviolagus Regensium (Chichester)	96–117 de n. è	Début IVe s. de n. è
Corinium Dobunnorum (Cirencester)	104–107 de n. è	340–350 de n. è
Moridunum Demetarum (Carmarthen)	125 de n. è	?
Venta Icenorum (Caister St Edmund)	Non fouillé	/
Venta Silurum (Caerwent)	IIIe s. de n. è	/
Rutupiae (Richborough)	Vers 43 de n. è	/
Amphithéâtre rural		
Iscalis (Chaterhouse on Mendip)	Milieu Ier s. de n. è	/
Amphithéâtre militaire		
Deva (Chester)	90 de n. è	IV ^{e} s. de n. è
Isca (Caerleon)	80 de n. è	Fin IIIe s. de n. è
Amphithéâtre auxiliaire		
Trimontium (Newstead, Roxburghshire)	80 de n. è	140 de n. è
Tomen-Y-Mur (Merionethshir)	78 de n. è	140 de n. è

Fig. 1. Tableau de la date de construction et de désaffectation du cirque, des théâtres et des amphithéâtres de Britannia.

Les archéologues ont constaté que les fondations du monument sont construites avec du sable vert, qui n'est pas utilisé à *Camulodunum* avant 65–80 de n. è. Ainsi, la construction du *circus* de *Camulodunum* date de cette époque et d'après les estimations il mesure 350 m de long et 69 m de large. Il pouvait réunir pour une course entre 7'000 et 9'000 spectateurs, qui étaient disposés dans une *cavea* en terrasse de terre (Fig. 2). Ce *circus* est pour l'instant le seul attesté à ce jour en *Britannia*.

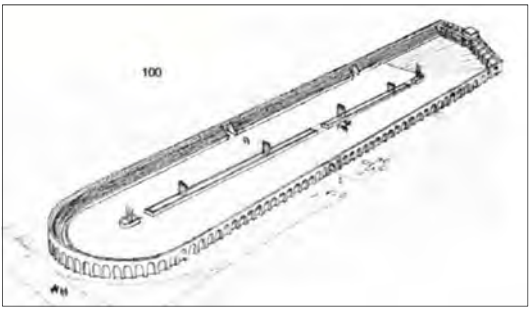


Fig. 2. Dessin fait par Peter Froste du *circus* de *Camulodunum* (Colchester).

1.2. Les théâtres

Les Romains ont conservé la forme générale des théâtres grecs avec une *cavea* et une *orchestra.* Cependant, la *cavea* devient semi-circulaire tout comme l'*orchestra* et le chœur disparaît. La scène va est plus développée et est très richement décorée à partir de la République romaine. Ces monuments de spectacle sont également inclus dans l'urbanisme des cités de la province de *Britannia*. Les théâtres accueillent des représentations dramatiques, des comédies, ainsi que des performances musicales.

Cinq théâtres sont attestés en Grande-Bretagne : à *Camulodunum* (Colchester), à *Deva Victrix* (Chester) à *Verulamium* (St Albans), à *Durovernum Cantiacorum* (Canterbury) et à *Isca Dumnoniorum* (Exeter) (Fig. 1). La capacité d'accueil de spectateurs de ces monuments se situe entre 2'000 et 7'000 ; 2'000 pour le plus petit (*Isca Dumnoniorum*) et 7'000 pour le plus grand (*Verulamium)* (Fig. 3). Nous pouvons également constater une particularité chez certains d'entre eux : *Verulamium* et *Durovernum Cantiacorum* sont considérés comme des théâtre-amphithéâtres par Jean-Claude Golvin[2].

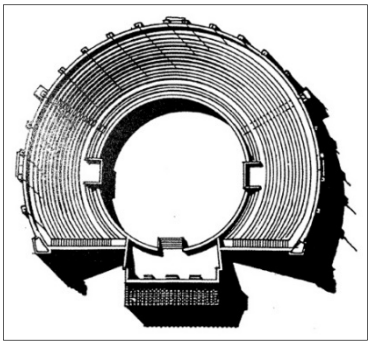


Fig. 3. Dessin du théâtre-amphithéâtre de *Verulamium* (St Albans).

Ce type architectural possède une *cavea* totalement ovale brisée d'un côté pour remplacer la scène[3]. Ces théâtres combinent des caractéristiques des théâtres et des amphithéâtres, formant ainsi une structure presque circulaire. Cela permettait d'accueillir à la fois des représentations théâtrales et des spectacles de gladiateurs ou d'autres événements sportifs[4]. Ce sont des bâtiments mixtes, tels que les édifices celto-romains retrouvés en Gaule, mais ces structures de type britto-romain sont présentes uniquement en Grande-Bretagne. Ainsi, nous pouvons constater que lorsqu'une ville intègre ce dernier type de monument dans son urbanisme, elle n'inclut pas un amphithéâtre si une variante est déjà présente. En général, ces deux types de théâtres ont été construits au cours des Ier et IIe siècles de n. è. et ont été utilisés jusqu'au début ou au milieu du IVe s. de n. è. Leur abandon coïncide avec le déclin de l'Empire romain et le retrait des Romains de Grande-Bretagne au début du Ve s. de n. è.

1.3. Les amphithéâtres en Britannia

Les amphithéâtres sont des constructions italo-campaniennes sans influence de l'architecture grecque ancienne[5]. Initialement, les combats de gladiateurs, les *munera,* et les chasses d'animaux sauvages, les *venationes,* étaient une pratique funéraire étrusque dans le but d'honorer le défunt[6]. Avec sa popularisation, cette pratique s'est transformée en spectacles parfois meurtriers et des évènements à connotation politique. À partir de 22

[2] GOLVIN 1988, p. 231-236.
[3] WILMOTT 2010, p. 57.
[4] GOLVIN 1988, p. 231-236.
[5] DODGE 2013, p. 548.
[6] GOLVIN 1988, p. 16.

av. n. è., ces spectacles sont sous contrôle impérial, donc politique. Ces arènes de forme ovalaire accueillent les spectateurs dans la *cavea*. Les amphithéâtres étant caractéristiques de l'architecture romaine, le fait d'en faire construire en *Britannia* était un symbole important de la romanisation de la Grande-Bretagne[7]. Ces monuments architecturaux sont initialement construits en bois, puis en pierre et ils font partie des plus répandus dans l'Empire romain.

Une classification a pu être faite des différentes typologies des amphithéâtres de *Britannia*, notamment suite aux publications de Jean-Claude Golvin et de Tony Wilmott. Une séparation entre les amphithéâtres civils et militaires a été faite. Les amphithéâtres civils étaient destinés aux *venationes* et aux *munera* alors que les amphithéâtres militaires, généralement situés à proximité de *castra*, étaient utilisés par les soldats romains pour leurs entraînements et leurs parades[8]. Les datations de ces bâtiments ont pu être faites grâce au mobilier qui y a été découvert (céramique, monnaie, etc.), mais aussi par des analyses polliniques. Les amphithéâtres dans l'Empire romain sont de forme globalement ovalaire ou elliptique, avec au moins deux entrées disposées en un axe et une *cavea*. La forme de ces structures architecturales varie en fonction de l'accommodation locale et de la région.

Les amphithéâtres civils

D'après Chris Evans, leur répartition est concentrée dans le sud et l'est de l'Angleterre. Dans cette catégorie, il existe les amphithéâtres urbains et les amphithéâtres ruraux[9]. En *Britannia*, durant l'occupation romaine, neuf monuments ont été identifiés comme des amphithéâtres urbains sur les sites archéologiques qui suivent : à *Londinium* (London), *Calleva Atrebatum* (Silchester), *Durnovaria* (Dochester), *Noviolagus Regensium* (Chichester), *Corinium Dobunnorum* (Cirencester), *Moridunum Demetarum* (Carmarthen), *Venta Icenorum* (Caister St Edmund), *Venta Silurum* (Caerwent) et *Rutupiae* (Richborough) (Fig. 1).

Ces amphithéâtres sont construits plutôt en bordure de la ville, proche des murs défensifs, sauf celui de *Londinium.* En effet, ce dernier était initialement construit en dehors de la ville, mais celle-ci ne cessant de s'accroître elle a fini par l'englober. Chaque ville va construit son amphithéâtre à sa manière, mais en gardant les conventions initiales. Ces projets devaient demander beaucoup d'effort et de mobilisation de mains-d'œuvre. L'amphithéâtre de *Durnovaria*, par exemple, a nécessité 7'000 m^3 de craie, ce qui correspond à environ 12'500 tonnes de matière première. La mobilisation de la main-d'œuvre venait sûrement de l'effort d'une entreprise civile.

L'architecture des amphithéâtres urbains est assez simple : une arène centrale de forme ovale entourée d'une *cavea* permettant d'accueillir le public. La capacité d'accueil de cette dernière était d'environ 3'000 spectateurs, qui prenaient place sur des sièges. Ceux-ci étaient d'abord construits en bois avant d'être aménagés en pierre. L'entrée de ces édifices était double dans un axe et, selon le terrain, l'accès à la *cavea* se faisait soit par

[7] WILMOTT 2010, p. 8-14.
[8] WILMOTT 2010, p. 45.
[9] WILMOTT 2010, p. 44-57.

le bas, en empruntant des escaliers, soit par le haut (Fig. 4)[10].

En *Britannia*, les cas les plus rares sont les amphithéâtres ruraux qui étaient associés à des villages, des lieux de culte ou encore des centres de production. Nous pouvons noter que ce type de structure a été identifiée sur le site de *Iscalis* (Chaterhouse on Mendip) : sa structure ovalaire, entourée d'une *cavea* et de deux entrées axées, permettent en effet de le déterminer comme un amphithéâtre rural. Sur le site de *Frilford*, situé au sud d'Oxford, la structure circulaire se situe proche d'un temple et de monuments religieux. Il est incertain si ce dernier peut être considéré comme un amphithéâtre rural dû à un manque d'information.

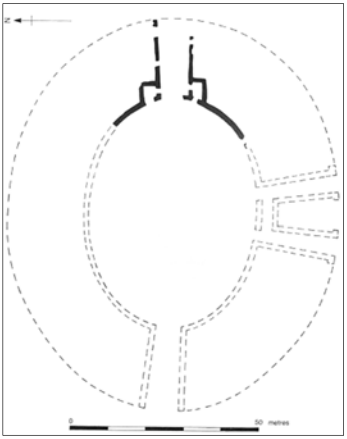


Fig. 4. Plan de l'amphithéâtre de *Londinium* (Londres) durant la deuxième phase de construction.

Les amphithéâtres : des installations militaires

D'après Chris Evans, la répartition des amphithéâtres liés à des installations militaires s'est faite sur l'ensemble du territoire de la province avec une concentration plus marquée au nord et à l'ouest. Cette catégorie est composée par les amphithéâtres légionnaires et les amphithéâtres auxiliaires de *Britannia*[11]. Deux amphithéâtres légionnaires y ont été recensés à ce jour : à *Deva* (Chester) et à *Isca* (Caerleon). Ces monuments sont adjacents à des structures légionnaires qui y ont étéconstruites vers 74 de n. è. Les amphithéâtres de cette typologie sont plus complexes et plus imposants que ceux appartenant à la typologie précédente, mis à part pour leur forme ovalaire et la présence d'une *cavea* (Fig. 5).

Ils étaient mieux construits, avec des décors architecturaux extérieurs et ils étaient entourés d'une enceinte imposante, ce qui permet d'occuper l'entièreté de la *cavea.* Ainsi les entrées ne sont plus contrôlées avec un mur extérieur qui les bloque par l'arrière. Ces amphithéâtres possèdent davantage de *vomitoria*. L'amphithéâtre à *Deva* est le plus grand amphithéâtre construit en *Britannia*, mesurant 57,9 m sur 48,7 m et pouvant accueillir jusqu'à 7'000 spectateurs[12]. Cette différence peut être due notamment au support financier que les légionnaires ont pu avoir, comme ces monuments sont construits pour et par ces derniers. L'utilité principale de ces amphithéâtres était pour l'entraînement des troupes et les exhibitions militaires. Le public en revanche n'était pas seulement composé de soldats, mais accueillait aussi des civils. Leurs positions stratégiques près des frontières

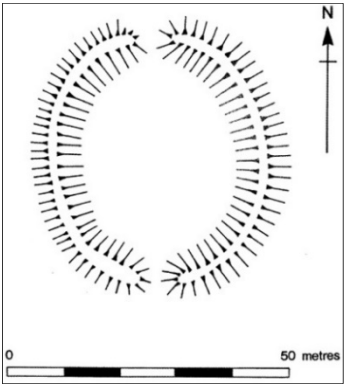


Fig. 5. Plan de l'amphithéâtre légionnaire de *Isca* (Caerleon).

[10] WILMOTT 2010, p. 50- 56.
[11] WILMOTT 2010, p. 57-61.
[12] WILMOTT 2010, p. 137.

et leurs imposantes architectures avaient pour but d'intimider les ennemis lors de leur arrivée. En effet, l'amphithéâtre de Chester domine la vue de l'arrivée des navires en provenance de la mer d'Irlande.

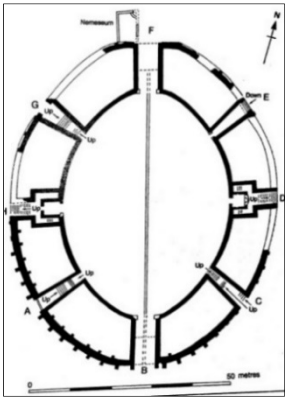


Fig. 6. Plan de l'amphithéâtre auxiliaire à Tomen Y Mur (Merionethshire).

Les amphithéâtres auxiliaires étaient situés à côté d'un fort auxiliaire et construits sous l'autorité militaire. Ils servaient pour des occasions spécifiques telles que des visites officielles. Très peu de fouilles ont été faites sur ce type d'édifice ; ainsi la connaissance à leur sujet n'est pas exhaustive. Ces monuments ovalaires ont été identifiés au XXe siècle : un premier sur le site de *Trimontium* (Newstead, Roxburghshire), un lieu de passage stratégique sur les Lowland écossais, un second à *TomenYMur* (Merionethshire), qui faisait partie du deuxième plus grand camp d'entraînement romain découvert au Pays de Galles (Fig. 6). Il semblerait que leur *cavea* soit une tribune en bois dépourvue de remblai et que leurs arènes soient bien plus petites que celles des autres types d'amphithéâtres. Elles mesurent en effet en moyenne 30 m de diamètre.

Dès lors, nous pouvons constater que la plupart des amphithéâtres ont été érigés durant les règnes de l'empereur Flavien (69–96 de n. è.) et Hadrien (117–138 de n. è.). Ces souverains sont réputés pour leurs voyages dans la province de *Britannia* et leur implication dans des projets d'infrastructure dans cette région. Lors de leurs visites, ils ont contribué financièrement à la construction des amphithéâtres ainsi qu'à celle d'autres monuments. Hadrien désirait voyager dans l'Empire tout entier, soutenant et finançant la construction des cités qu'il visitait[13]. L'essor significatif de la construction des amphi-théâtres, notamment durant la dynastie flavienne (69–96 de n. è.), est également percep-tible en Gaule. Les empereurs Trajan (53–115 de n. è.) et Hadrien (76–138 de n. è) sont connus pour avoir soutenu fortement les amphithéâtres et la gladiature, ce qui a sûrement eu un impact sur l'urbanisation en *Britannia*.

2. Le cas de l'amphithéâtre de *Corinium Dobunnorum*

La ville de *Corinium Dobunnorum*, l'actuelle Cirencester, se situe sur la chaîne de montagnes de Cotswolds et est traversée par la rivière de Churm[14]. Ainsi, la ville se situe à un endroit de passage stratégique et de ressources naturelles. Des fouilles archéologiques ont pu démontrer que le site fut occupé à partir du Mésolithique (10'000–5'000 av. n. è.) et jusqu'à l'âge du Fer (80–15 av. n. è.). Une première occupation sédentaire est attestée au milieu de l'âge du Bronze (3'000–800 av. n. è.), puis une seconde de l'âge du Fer jusqu'à 75 de n. è. Lors des premières invasions romaines, les occupants de Cirencester ont subi une invasion vers 43 de n. è. jusqu'à ce que toute activité militaire cesse avant 70 de n. è. La ville romaine de *Corinium Dobunnorum* fut par la suite bâtie. Elle est construite en se basant sur l'urbanisme romain, avec notamment des rues quadrillées, un

[13] BATEMAN 1996, p. 83.
[14] BEECHAM 1978, p. 3.

forum et une *basilica* qui ont probablement été érigés après 85 de n. è.[15]. Une muraille avec de gros modules est par la suite construite, qui entourait la ville et faisait 3,6 km pour une surface totale de 96 ha. Lors du développement de la ville romaine, un amphithéâtre est bâti en dehors de la muraille défensive de cette dernière.

2.1. Les fouilles archéologiques de l'amphithéâtre de *Corinium Dobunnorum*

L'amphithéâtre se cachant actuellement sous la verdure et se fondant dans le relief de la chaîne de montagnes de Cotswolds est aujourd'hui surnommé « Bull Ring »[16]. Cette structure en forme de croissants de lune, faisant chacun 32 à 40 m de long et 8 m de haut, possède en son centre une arène de forme ovale. Cette dernière possède deux entrées aux extrémités de l'ellipse ; une au nord-est et une autre au sud-ouest. Cet amphithéâtre a été identifié et décrit comme tel pour la première fois en 1800 par Samuel Rudder (1726–1800), l'historien local de la ville. Par la suite, les premières fouilles sont faites en 1824, par Rev. John Skinner (1772–1839), un antiquaire. Ces fouilles de petite ampleur visaient à faire un sondage, notamment dans les gradins de l'amphithéâtre. Il détermine ce monument comme un édifice construit durant l'occupation romaine.

Par la suite, la découverte de céramiques et de pièces de monnaie par James Buckman (1816–1884) confirme cette allégation. En 1868, T.C. Brown va lui aussi faire un sondage dans la *cavea* et, à son regret, il ne trouve pas de sièges en pierre (Fig. 7). Pour donner suite à cette non-trouvaille, il décrète que les sièges étaient probablement en bois. D'autres fouilles ont été effectuées par la suite sans aucune trace documentaire, notamment durant la visite de la ville organisée par la *British Archeological Association* en 1869[17]. Un siècle plus tard, des fouilles sont organisées par l'archéologue John Wacher (1927–2012) en 1962, puis poursuivies par le professeur Alan McWhirr (1937–2010) en 1966 et dont la publication est faite par l'archéologue Neil Holbrook en 1998. Ils ont fouillé l'entrée nord-est de l'amphithéâtre, ainsi que les gradins sud, et d'autres sondages ont été effectués sur le site.

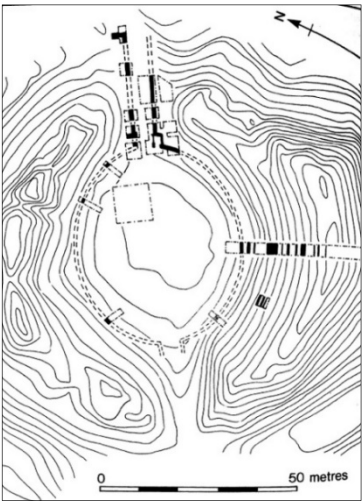


Fig. 7. Plan des fouilles de l'amphithéâtre de *Corinium Dobunnorum* (Cirencester).

2.2. Les trois phases de constructions

À la suite de ces fouilles, trois phases de construction ont pu être identifiées. Durant la première phase d'occupation, l'amphithéâtre était construit dans une carrière désaffectée qui a servi d'appui à la partie sud du monument. Les gradins étaient notamment construits avec des déchets provenant de cette carrière. Le tout était terrassé par de la boue. Il a été possible d'identifier seize de ces terrasses de 90 cm de large. Ces dernières,

[15] SIMMONDS *et al*. 2018, p. 5-11.
[16] Durant le XVIIe siècle, cette structure était probablement utilisée pour la course de taureaux. WILMOTT 2010, p. 110.
[17] WILMOTT 2010, p. 110-111.

d'après Holbrook, étaient conçues pour accueillir des structures en bois pour servir de siège. Ainsi, ce monument aurait pu accueillir vingt-huit rangées de sièges pour un total de 8'000 spectateurs[18]. Mais avec les places à l'arrière, si les individus étaient debout, ou apportaient leurs propres sièges, l'amphithéâtre pouvait accueillir davantage de public (jusqu'à 11'500 personnes)[19]. Une enceinte extérieure n'a pas été mise au jour lors des fouilles, qui n'étaient pas assez exhaustives pour déterminer où se situaient les escaliers ou les passerelles. Le passage nord-est, mesurant environ 6,7 m de long, était pavé de pierres sèches. Pendant cette phase d'occupation, l'arène était revêtue d'un pavement, qui aurait été reconstruit ultérieurement, soit en bois, soit en pierre, bien que ces matériaux n'aient pas été retrouvés. La découverte de traces de pigments dans le dépôt répartis sur le sol de l'arène suggère que l'ensemble aurait été recouvert d'enduit et de peinture blanche et verte[20]. Ces fresques devaient être simples, comme c'était le cas dans la plupart des amphithéâtres. Une datation a pu être établie pour cette phase grâce à la trouvaille d'une pièce de monnaie de 104–107 de n. è., frappée durant le règne de Trajan (98–117 de n. è.).

La seconde phase de construction de cet amphithéâtre intervient cinquante ans plus tard, pendant le règne d'Hadrien (117–36 de n. è.). En effet, ce monument fut complètement reconstruit, donnant ainsi naissance à la structure qui est encore préservée de nos jours. L'arène, désormais en maçonnerie, mesurait 49 sur 41 m, tandis que la *cavea* conservée fait 1,37 m de haut, bien qu'il soit possible que le monument ait initialement culminé à une hauteur de 1,8 m avant le terrassement. Cependant, cette hauteur relativement basse pourrait résulter d'une interprétation erronée lors des fouilles. Il aurait pu y avoir des pierres de couronnement qui auraient rendu la structure plus haute et imposante, comme nous pouvons en retrouver sur les amphithéâtres de *Londinium* (Londres) et de *Deva* (Chester). Les parois de l'amphithéâtre de *Corinium Dobunnorum* étaient revêtues d'enduits et peintures rouge, avec également une imitation de marbres noir, jaune et blanc, suivant le style à incrustation de la peinture pompéienne. Les murs de l'arène ont été peints et enduits à de nombreuses reprises. L'entrée nord-ouest, mesurant 4,45 m de large, est accueillie par six grands blocs (trois de chaque côté) supportant une voûte sur laquelle des places assises avaient été installées (Fig. 8). Les voûtes de l'édifice sont plus complexes que ce que nous pouvons retrouver sur le site de *Londinium* et *Calleva Atrebatum*[21]. La *cavea* était accessible par des escaliers, mais plus tard elle fut remplacée par des *carceres*, modifiant ainsi le point d'entrée dans la structure.

Fig. 8. Reconstitution de l'amphithéâtre de *Corinium Dobunnorum* (Cirencester).

[18] WILMOTT 2010, p. 111.
[19] WILMOTT 2010, p. 79-80.
[20] WILMOTT 2010, p. 113.
[21] WILMOTT 2010, p. 72.

Au cours de la troisième phase d'occupation de l'amphithéâtre, soit vers la fin du IIe s. de n. è., une reconstruction des entrées a été entreprise en raison de l'effondrement de la voûte mentionnée précédemment. Ces portes ont subi une reconstruction similaire, avec toutefois l'ajout de nouveaux détails. Par exemple, deux petites chambres bordent à présent l'accès à l'arène depuis l'intérieur. Ces dernières mesurent 2,1 sur 2,4 m et mènent directement dans l'enceinte de l'arène. Nous pouvons également retrouver des aménagements similaires dans l'amphithéâtre de *Londinium*. De plus, sous une des petites pièces de l'arène, se trouvait un seuil en pierre dans lequel un trou de pivot laisse supposer l'emplacement d'une porte. Des marques de stries sur ce bas de porte permettent d'émettre l'hypothèse que cette dernière était probablement une grille en fer, utilisée pour faire entrer les animaux dans l'arène ; il s'agissait donc de *carceres*[22]. Cette disposition était particulièrement destinée aux animaux herbivores, étant donné que le passage direct vers l'arène pouvait présenter un danger pour les *bestiarii* Quant aux animaux carnivores, ils étaient transportés dans des cages avant d'être conduits vers les *carceres*. À *Londinium*, contrairement à l'amphithéâtre de *Corinium Dobunnorum*, un système de trappe coulissante était utilisé[23].

2.3. La désaffectation de l'amphithéâtre

Le monument continue d'être utilisé jusqu'à la fin du IIIe s. de n. è., avant d'être abandonné vers 350–360 de n. è. Son entrée a alors été délibérément détruite et ses pierres ont ensuite été pillées. Au cours de la période succédant à l'occupation romaine, la destruction de l'entrée semble avoir été faite pour faciliter le passage des véhicules plus imposants. Elle mesure alors environ de 8 m de large à cette période, et la découverte de traces de roues confirme cette hypothèse. La mise au jour d'une pièce de monnaie datant de 388–402 de n. è. a permis de dater l'occupation du site jusqu'au Ve s. de n. è. John Wacher a supposé qu'il pourrait s'agir d'une occupation de l'amphithéâtre en tant que marché *extra-muros*. Plus tard, les entrées ont été retravaillées pour en réduire la largeur, ne mesurant plus que 1,6 m. Wacher suppose qu'il pourrait s'agir d'une utilisation comme refuge lors d'attaques, mais comme le fait remarquer Wilmott, les remparts ne sont pas suffisamment hauts pour que cette interprétation soit pertinente[24]. Actuellement, le monument est protégé et des visites guidées sont proposées par le Musée de Cirencester. Ce dernier y organise également des représentations de troupes de légionnaires, offrant ainsi une expérience immersive de ce site historique.

Conclusion

Les monuments de spectacle instaurés par les Romains n'ont pas perduré au fil du temps, notamment en raison des transformations socioculturelles induites par l'essor du christianisme aux alentours du V–VIe s. Ils ont parfois été réutilisés à des fins diverses : plusieurs ont servi de refuge, comme en témoignent les sites de Chester, Caerleon et Cirencester, tandis que d'autres ont été transformés en dépotoirs, comme à Londres ou St Albans. Certains ont même été réaménagés en fortifications aux XIIe et XVIIe siècles,

[22] WILMOTT 2010, p. 71.
[23] WILMOTT 2010, p. 163.
[24] WILMOTT 2010, p. 185.

comme observé à Silchester et Dorchester. Enfin, d'autres ont été le théâtre d'exécutions, à l'instar du cas d'une jeune femme âgée de dix-neuf ans au début du XVIIIe siècle à Maumbury Rings, situé au sud de Dorchester[25]. Aujourd'hui, ces monuments se présentent sous forme de reliefs dans le paysage, souvent recouverts de végétation, suscitant l'intérêt des visiteurs contemporains qui les contemplent avec admiration. Ces édifices de divertissement étaient des espaces destinés à la population pour s'amuser, mais ils constituaient également des manifestations de la puissance militaire et impériale. Ils revêtaient ainsi une dimension politique, participant à la romanisation de la province de *Britannia*.

Sources

BATEMAN N.C.W., « The London Amphitheatre : Excavations 1987-1996 », dans : *Britannia*, n° 28, 1996, p. 51-85.

BEECHAM Kennett John, *History of Cirencester and the Roman City Corinium*, George H. Harmer, Cirencester, 1978 (réédition de celle de 1887).

CRUMMY Philip, « Eureka! A roman circus! » dans : *The Colchester archeologist*, PrintWright Ltd, Ipswich, 2005, p. 2-8.

DODGE Hazel, « Amphitheaters in the Roman World », dans : CHRISTESEN Paul et KYLE Donald G. (éds.), *A Companion to Sport and Spectacle in Greek and Roman Antiquity*, John Wiley & Sons, New York, 2013, p. 543-560.

GOLVI Jean-Claude, *L'amphithéâtre romain : essai sur la théorisation de sa forme et de ses fonctions*, Boccard, Paris, 1988.

GOLVIN Jean-Claude, *L'amphithéâtre romain et les jeux du cirque dans le monde antique*, Archéologie nou-velle, Larroque, 2012.

SIMMONDS Andre *et al*., *In the shadow of Corinium : prehistoric and Roman occupation at Kingshill South, Cirencester, Gloucestershire*, Oxford Archaeology, Oxford, 2018.

WACHER John, *The Towns of roman Britain*, Book Club Associates, London, 1974.

WILMOTT Tony, *The Roman amphitheatre in Britain*, The History Press, Stroud, 2010.

Fig. 1. WILMOTT 2010, p. 55 et Golvin 1988, p. 75-233.

Fig. 2. CRUMMY 2005, p. 8.

Fig. 3. WILMOTT 2010, p. 123

Fig. 4. WILMOTT 2010, p. 96.

Fig. 5. WILMOTT 2010, p. 145.

Fig. 6. WILMOTT 2010, p. 154.

Fig. 7. WILMOTT 2010, p. 112.

Fig. 8. https://coriniummuseum.org/schools/resources/roman-corinium/amphitheatre-2/.

[25] WILMOTT 2010, p. 197.

SOURCE, THERMES ET *DEFIXIO* : LE SITE D'*AQUAE SULIS* (BATH)

Shany Morcaut

Introduction

La ville de Bath fait partie des lieux incontournables de l'archéologie romaine en Grande-Bretagne. Inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1987, elle est fondée au Ier s. de n. è. par les Romains, et est riche de nombreux sites antiques et médiévaux. Les premières traces d'occupation humaine remontent à l'âge du Bronze, mais c'est surtout l'époque romaine qui a marqué significativement l'histoire du site. Sa longue histoire celtique, combinée à sa colonisation par les Romains, nous permet d'assister à une combinaison de croyances et de rites religieux complexes. *Sulis Minerva*, la déité vénérée sur le site d'*Aquae Sulis* en est un exemple parlant, montrant comment le culte d'une déesse celtique est rapproché par les Romains avec une divinité de leur propre panthéon : Minerve. En nous concentrant sur ce site nous plongeons au cœur d'un carrefour culturel où les traditions celtiques et romaines se sont entremêlées, offrant entre autres un terrain pour l'étude des interactions interculturelles et des processus d'assimilation dans l'Antiquité. Afin de pouvoir découvrir les particularités archéologiques d'*Aquae Sulis*, nous allons parcourir son histoire, depuis sa fondation jusqu'aux découvertes datant des années 1980. En commençant par les vestiges et l'environnent dans lequel ils s'inscrivent, nous pourrons comprendre son occupation et ses fonctions dans la société romaine. Ce premier chapitre sera également l'occasion de s'intéresser aux autres sites thermaux de la Grande-Bretagne et de l'Empire romain, et d'observer l'impact de l'influence celtique sur celui de Bath. Le deuxième chapitre de ce travail se focalisera sur les tablettes de *defixio* découvertes dans les thermes et sur la pratique de la magie dans la Bretagne romaine.

1. Le temple de Sulis Minerva et ses thermes

Le plus vieil écrit qui nous est parvenu mentionnant le site présenté dans ce travail est de l'auteur Solinus (220–360 de n. è.)[1]. Celui-ci fait référence au temple et aux thermes consacrés à Minerve, ainsi qu'à un feu éternel. La première découverte, qui remonte au mois de juillet 1727, est celle d'une tête de statue en bronze représentant la déesse en question (Fig. 1)[2]. Bien que de nombreux topographes supposent que le site mentionné soit situé sous l'église abbatiale de la ville, il faut attendre 1790 pour que les premiers vestiges architecturaux soient trouvés : des morceaux de corniches et de colonnes[3]. Cependant, celles-ci n'amèneront

Fig. 1. Tête à taille humaine de la statue de *Sulis Minerva* en bronze doré.

[1] CUNLIFFE 1966, p. 199.
[2] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 15.
[3] BLAGG 1990, p. 419.

pas à des fouilles extensives[4]. Cent ans plus tard, la position du temple est confirmée, grâce à la découverte d'un podium en béton à pavement en pierre lors de nouveaux travaux dans l'église. La fouille complète de la zone, qui permet de connaître les dimensions du complexe, a finalement lieu en 1964 dans le cadre d'un programme de recherche de quatre ans[5].

Située dans une boucle de la rivière Avon, la géomorphologie de la région de Bath présente des conditions idéales pour un établissement humain[6]. Sa particularité réside cependant dans les trois sources d'eau chaude, qui sont situées dans un relief adapté pour des installations de drainage[7] (Fig. 2). C'est ainsi un contexte environnemental parfait pour des thermes, un type d'aménagement prisé durant l'époque romaine. La première source d'eau chaude est connue aujourd'hui sous le nom de *King's Bath Spring*, et représente 90% des 950'000 litres d'eau produits par jour au total. Les deux autres, *Hetling Spring* et *Cross Bath Spring*, sont également utilisées par les Romains ; la température de *Hetling* étant la plus chaude avec 48°C. Cependant, ni les écrits, ni les découvertes archéologiques ne nous détaillent l'utilisation de cette source[8].

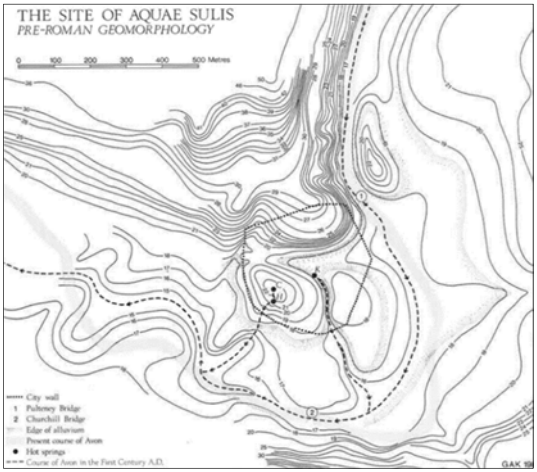


Fig. 2. Géomorphologie de la région de Bath préromaine, le K indique *King's Bath Spring*.

Du côté de l'utilisation pré- et protohistorique de ces sources, les fouilles n'ont pas fourni d'éléments pertinents pour une reconstitution, mais un important réseau de routes les relie avec des lieux d'occupation de tribus celtiques[9]. Le nom donné à la divinité polyade, *Sulis Minerva*, renforce également l'hypothèse de pratiques rituelles sur le lieu, certainement pour le culte de la déesse celtique, qui sera ensuite assimilée par les Romains.

La construction des monuments composant le complexe thermal et religieux d'*Aquae Sulis* démarre en 60 de n. è. Il est conçu selon les normes romaines, mais on peut supposer que les artisans qui l'ont réalisé venaient du nord de la Gaule. On observe différentes phases à son érection, par exemple l'ajout d'une *tholos* circulaire sous le règne d'Hadrien (117–138 de n. è.), amenant les influences grecques jusqu'à cette province éloignée. L'ajout en 300 de n. è. d'un mur de soutènement accompagné de deux *sacella*, rapproche le bâtiment du style romano-celtique, prévalant à l'époque[10]. Le toit qui ferme

[4] CUNLIFFE 1966, p. 199-200.
[5] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. vii.
[6] GERRARD 2007, p. 148.
[7] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 6.
[8] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 7.
[9] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 9-10.
[10] IRBY 2021, p. 56.

complètement la source est construit à la fin de l'Antiquité et représente ainsi la dernière modification apportée à la structure pendant la période romaine.

Pendant la période médiévale les bains sont redécouverts et on assiste à une renaissance de l'exploitation de la source thermale. Le réservoir du *King's Bath* a même survécu jusqu'au Haut Moyen Âge, mais de nombreux travaux d'aménagements ont eu lieu jusqu'à la fin de l'utilisation du lieu, au XVIIIe siècle[11].

1.1. Le temple

De nombreuses campagnes de fouilles archéologiques ont permis aux chercheurs d'avoir des connaissances extensives sur les thermes, mais également sur le temple. Ce dernier, dédié à la déesse *Sulis Minerva*, se distingue par son agencement architectural qui représente une fusion entre les traditions romaines et les particularités locales. Conformément aux traditions urbaines de l'époque classique, le temple est situé au centre d'un enclos de colonnade, avec l'autel placé en position centrale devant lui. Initialement d'origine grecque, avec une façade prostyle, le temple romain s'est affranchi de ce modèle au cours des siècles, avec une galerie et des salles secondaires[12]. Les phases ultérieures de sa construction ont vu également des modifications mineures.

Les colonnes sont de type corinthien, comme en témoignent les nombreux fragments qui ont été retrouvés. Les bases attiques ont pu entièrement être reconstituées et on observe sur toute l'élévation du temple de nombreux décors floraux, tels que des lotus ou des feuilles d'acanthes, accompagnés de volutes et de décors d'oves[13]. Un fragment de l'architrave a également été excavé, sur lequel les lettres VM figurent. Ces dernières mesurant 11 cm de haut, elles correspondent aux dimensions d'un lettrage figurant sur un temple. La corniche elle-même est très élaborée, avec un *kymation* orné de feuilles d'acanthe. Certaines parties de ces éléments n'avaient pas été sculptés là où ils n'auraient pas été visibles une fois en place, suggérant qu'ils ont été sciés peu de temps après leur découverte, peut-être pour faciliter leur retrait et leur exposition. Un autre bloc de corniche diffère légèrement des autres en taille et en décoration. Il est probablement associé à la porte principale du temple. En ce qui concerne le fronton du temple, sept blocs ont été retrouvés. Son décor est particulièrement intéressant pour sa représentation d'une tête de Gorgone entourée de deux couronnes de feuilles de chêne et encadrée par deux Victoires ailées et des Tritons (Fig. 3)[14].

Fig. 3. Décors représentant une gorgone mâle et les deux couronnes de feuilles de chêne.

[11] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 11-12.
[12] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 24.
[13] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 27-28.
[14] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 29.

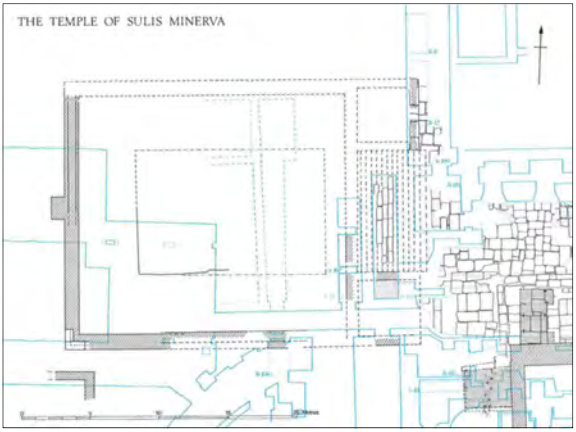


Fig. 4. Les vestiges du temple mis au jour pendant les fouilles de 1964.

Les travaux de restauration et d'analyse suggèrent que la décoration du temple, y compris le fronton, date probablement de la période néronienne (54–68 de n. è.) ou flavienne (69–96 de n. è.)[15]. Ces conclusions sont étayées par des parallèles dans l'art et l'architecture contemporains du nord-est de la Gaule. En ce qui concerne le plan du temple, les fouilles de 1964 ont permis de reconstruire partiellement sa disposition. Il est surélevé sur un podium central entouré d'un mur de soutènement. Les escaliers centraux sont flanqués de petites salles carrées au nord et au sud, donnant sur la cour intérieure pavée (Fig. 4). Les fondations du podium sont en calcaire oolithique, avec des murs entourant une zone pavée. Ses dimensions sont de 19,5 m du nord au sud et 21 m de l'est à l'ouest[16]. L'escalier central a été retrouvé en partie et montre des traces de modifications ultérieures, qui correspondent probablement à l'époque saxonne.

La façade orientale du temple de Bath présente une troisième partie principale : un escalier central. Il est composé de blocs de tuf léger pour les marches et de blocs de calcaire pour les piliers des colonnes[17]. Les piliers, quant à eux, sont dotés de chapiteaux corinthiens en calcaire. L'agencement de l'escalier dans le podium reste incertain, mais il est probable que les blocs de calcaire servaient de support pour les piliers, tandis que l'escalier lui-même reposait sur une plate-forme de mortier dans le mur du podium. La descente de l'escalier vers le podium suivait un angle typique des escaliers romains. Les portes aux extrémités des salles nord et sud n'ont probablement pas été percées à l'époque romaine, aucune trace n'ayant été trouvée lors des fouilles actuelles. Les modifications ultérieures, notamment lors de la période saxonne (450–1066), ont perturbé l'escalier, et des gravats de tuiles ont été déposés sur les marches, probablement retirés lors de la construction de l'abbaye de Bath au XIIIe siècle[18].

1.2. La source thermale

Comme évoqué précédemment, le temple de Bath a une caractéristique qui le démarque : le coin sud-est de son enceinte est occupé par la source sacrée[19]. C'est la source *King's Bath Spring* qui est utilisée pour le réservoir. Pour la contenir et la canaliser en tant que réserve d'eau pour les bains, les ingénieurs romains ont décidé de l'encadrer dans un conteneur en maçonnerie massive, surélevé de 2 m de haut. Une fois la source encadrée,

[15] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 29.
[16] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 24 et 30.
[17] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 32-33.
[18] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 33.
[19] CUNLIFFE 1983, p. 18.

ils ont construit un système de drainage pour abaisser son niveau, puis ont édifié un mur de maçonnerie autour du périmètre.

La construction du réservoir s'est déroulée en plusieurs étapes méticuleuses, chacune contribuant à la conception et à la fonctionnalité globale de la structure. Pour commencer, une surface de travail stable a dû être créée autour de la source. Alors qu'un banc de gravier au sud offrait une fondation solide, les côtés est, ouest et peut-être nord étaient obstrués par de la boue noire saturée d'eau. Pour consolider ces zones, de nombreux pieux en bois ont été enfoncés dans la boue. Ils sont principalement en chêne. Ces pieux, taillés en moyenne entre 15 cm à 20 cm de diamètre, ont été disposés de manière rapprochée pour former un anneau autour de la source, créant ainsi une surface de travail temporaire[20]. Ensuite, un canal de drainage a été creusé pour évacuer l'excès d'eau de la zone de construction. Ce canal a été converti en un drain principal permanent, une fois consolidé avec des planches de base et latérales.

La construction de la superstructure en maçonnerie, probablement sur des fondations en pieux, est intervenue par la suite. Le mur du réservoir a été érigé contre le mur nord de l'établissement thermal déjà partiellement construit. Les blocs massifs de pierres de bain ont été soigneusement posés, avec des joints étroits et bien ajustés (Fig. 5)[21]. Pour permettre à l'eau de source de s'écouler pendant la construction, un trou a été laissé dans les fondations du mur où l'anneau de pieux communiquait avec le drain d'écoulement. Une fente d'écluse a été réalisée dans le mur du réservoir pour évacuer l'eau à n'importe quelle hauteur, mais le fonctionnement exact de l'écluse reste inconnu. Une fois le mur du réservoir terminé, il a été revêtu de feuilles de plomb, assurant son imperméabilité, tandis que des canaux de dérivation permettent l'élimination des sédiments[22]. Enfin, un bouchon en bois a été enfoncé dans le conduit de ventilation temporaire, scellant l'ouverture et faisant monter le niveau d'eau à la hauteur dictée par l'écluse. Outre l'écluse de vidange, une seule autre sortie a été prévue à travers le mur sud du réservoir, communiquant directement avec le drain en plomb desservant les grands bains[23].

Ce réservoir, chef-d'œuvre d'ingénierie hydraulique, prouve la connaissance approfondie du savoir-faire romain face à de tels défis techniques. Sous le plancher du réservoir, les archéologues ont découvert des dépôts stratifiés contenant des offrandes datant des quatre siècles de l’occupation romaine du site. Parmi ces offrandes, nous comptons plus de 15’000 pièces de monnaie, des tablettes de malédictions en étain, des récipients en bronze émaillé, en étain et en argent, ainsi que divers objets rituels. Dans le conduit, les archéologues ont également trouvé un masque de culte (Fig. 6) et des récipients en étain, des fibules, des bracelets, des épingles et des amulettes, ainsi que trente-trois pierres précieuses[24]. Plusieurs dépôts votifs ont également été fouillés, livrant eux aussi leurs lots de pièces, de petits objets et de vaisselle. La variété et la quantité d’objets offre un aperçu de la vénération intense de la déesse par la communauté[25].

[20] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 39.
[21] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 39-40.
[22] IRBY 2021, p. 56-57.
[23] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 42.
[24] CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 45.
[25] CUNLIFFE 1983, p. 22-23.

1.3. Les thermes dans la Grande-Bretagne et le reste du monde romain

Le site d'*Aquae Sulis* est particulièrement exceptionnel pour la Bretagne romaine. Le style corinthien de son architecture, associé à un immense complexe thermal fait de lui un des exemples les plus marquants de la romanisation de l'île[26]. De plus, les découvertes récentes dans la région appuient la rareté de ce style dans la province[27]. Pour les bains publics, nous comptons quatre sites en Angleterre, dont celui d'*Aquae Sulis*. Deux n'ont que peu laissé de vestiges archéologiques, mais le dernier est le *Jewry Wall*, situé dans la région de Leicester, dont la structure architecturale, ainsi qu'une mosaïque ont pu être excavé. Ces bains ne sont pas reliés à une source d'eau chaude ; c'est donc un autre système de plomberie qui a dû être mis en place. C'est également ceci qui explique pourquoi le site de Bath a été utilisé comme lieu de culte, mais pas celui de Leicester.

Dans la société romaine, les thermes ont une place importante dans la vie quotidienne : ils servent de bains publics, permettent le soin du corps et facilitent aussi la sociabilisation. À Bath, ils sont également un lieu religieux et de divertissement grâce au théâtre. Ce regroupement de bâtiments avec des fonctions différentes s'observe fréquemment dans l'Empire romain. Par exemple, le site suisse d'*Augusta Raurica* présente des thermes, un théâtre et un amphithéâtre dans ses nombreux monuments[28]. En Italie, on ne compte pas le nombre de ces édifices, ce qui nous montre que la diffusion de la culture romaine dans les provinces se faisait entre autres grâce à l'insertion d'éléments du quotidien importants pour les populations romaines.

2. Les *defixio* et la magie dans les lieux de cultes

Les *defixio* sont des tablettes de malédiction, que l'on retrouve dans de nombreux lieux de culte à travers l'Empire romain. Sur le site *d'Aquae Sulis*, environ 130 tablettes de malédiction ont été découvertes, ce qui correspond à un des plus grands corpus pour l'Empire romain (Fig. 7). Elles sont écrites sur des plaques d'étain, un matériau lourd pour qu'une fois la malédiction envoyée vers l'au-delà, celle-ci ne puisse pas revenir contre son auteur[29]. Si on compare les contextes dans lesquels les tablettes de malédictions ont pu être trouvées, nous remarquons que les contextes aquatiques sont privilégiés pour la magie noire. Par exemple, nous avons la fontaine d'Anna Perenna à Rome, qui est un lieu de culte où ont été retrouvées diverses offrandes similaires liées à des rituels de magie, dont des *Defixio*. Celles-ci sont datées entre le IIe et le IVe s. de n. è., et les malédictions étaient lancées sur des amants, des maris, des parents et même sur un arbitre[30].

Les tablettes retrouvées sur le site *d'Aquae Sulis* traitent de sujets similaires et prennent également la forme typique du maléfice, comme nous pouvons l'observer sur la tablette à serpent de la Fontaine d'Anna Perenna sur laquelle il est demandé à la divinité de prendre les yeux droit et gauche d'un homme nommé Sura[31]. Si nous comparons avec celles

[26] GERRARD 2007, p. 148.
[27] BLAGG 1990, p. 419.
[28] AUGUSTA RAURICA, « Les thermes - un centre « wellness » bien placé ».
[29] ALDHOUSE-GREEN 2018, p. 135
[30] BLÄNSDORF 2010, p. 220-225.
[31] BLÄNSDORF 2010, p. 223.

d'*Aquae Sulis*, nous avons également la demande adressée directement à la divinité, avec le maléfice clairement énoncé : « *celui qui a volé sa propriété, dieu le retrouvera* »[32], « *faites que dieu lui fasse perdre la vie* »[33] ou encore « *(…) et qu'il ne lui accorde ni le sommeil, ni d'enfants maintenant ou pour l'avenir* »[34]. Ce type de pratique magique à but vengeur est également principalement associé à des cultes de divinités féminines[35], mais nous n'avons pas d'informations qui contredisent la pratique de ces rituels également par des hommes. Dans le cas de *Sulis Minerva*, une déesse dont les pouvoirs sont davantage de type curatif, nous observons une demande opposée à ses propriétés initiales. Lorsque nous rappelons que les écrits de *Solinus* nous rapportent un feu éternel, cette dualité semble plus plausible, eau et feu pouvant tous deux prendre et donner la vie[36].

2.1. Le langage des tablettes de malédiction d'*Aquae Sulis*

Écrites en latin, ces tablettes de malédictions ont d'abord été étudiées et traduites par R. S. O. Tromelin dans le cadre de la publication du deuxième volume de l'ouvrage « The Temple of *Sulis Minerva* at Bath », dirigé en 1988 par Barry Cunliffe et dédié aux découvertes réalisées dans les thermes[37]. En plus de nous en apprendre sur les pratiques rituelles de magie dans la Bretagne romaine, ces tablettes nous permettent d'observer de nombreuses variations par rapport au latin classique. C'est ainsi une des premières occurrences du « latin anglais », qui va se diffuser dans la région à la suite de la colonisation romaine[38].

Les tablettes de Bath présentent de nombreuses variations d'orthographe, compliquant ainsi la distinction entre celles qui ont une signification phonétique de celles qui possèdent de simples erreurs de transcription. Ces erreurs incluent l'omission finale du « t » et du « s », l'insertion d'une semi-voyelle entre des voyelles de qualités différentes ainsi que l'omission du « u » avant une voyelle postérieure et l'épenthèse[39]. Bien que ces fautes aient été observées dans tout l'Empire, ainsi que dans les emprunts latins en gallois, elles ne fournissent que peu d'indications sur le statut social des rédacteurs des tablettes. Il est probable que ces phénomènes phonétiques étaient courants dans le discours de toutes les classes sociales à cette époque, suggérant que les « mauvais scribes » n'appartenaient pas à un groupe socio-économique spécifique[40]. Les tablettes révèlent également des particularités linguistiques qui pourraient avoir des implications régionales. Par exemple, l'ouverture du « e » et « a » avant « r », attestée dans certains noms sur les tablettes, est plus fréquente en latin vulgaire et pourrait avoir été une caractéristique distincte du latin « britannique » par rapport aux variétés continentales. Cependant, ces conclusions sont

[32] iv 99.4. ADAMS 1992, p. 4.
[33] xvi 103.3. ADAMS 1992, p. 13.
[34] xxvii 10.15. ADAMS 1992, p. 20.
[35] ALDHOUSE-GREEN 2018, p. 205.
[36] ALDHOUSE-GREEN 2018, p. 135.
[37] CUNLIFFE 1988.
[38] ADAMS 1992, p. 1.
[39] Apparition dans un mot d'un phonème non étymologique. ADAMS 1992, p. 24.
[40] ADAMS 1992, p. 24.

sujettes à des incertitudes et il est difficile de déterminer si ces particularités étaient réellement différentes du latin parlé sur le continent[41].

Les tablettes montrent également de nombreuses influences linguistiques, notamment à travers l'utilisation de termes germaniques comme *baro*. Cependant, il est difficile de déterminer si ces influences étaient spécifiques à la Bretagne romaine ou étaient répandues dans tout l'Empire[42]. Les tablettes de Bath fournissent donc des informations sur les pratiques linguistiques de l'époque, mais il faut garder les contextes historiques et les variations linguistiques plus larges pour leur interprétation.

Conclusion

Pour conclure, l'étude du site d'*Aquae Sulis* permet d'avoir un vaste aperçu des interactions entre les cultures celtes et romaines en Grande-Bretagne pendant l'Antiquité, à travers la fusion de pratiques au sein d'un même lieu de culte. Le temple de *Sulis Minerva* est d'une architecture remarquable, avec de nombreux décors sculpturaux et il illustre l'influence des styles romains et locaux. Les thermes, alimentés par la source d'eau chaude *King's Bath Spring*, jouaient un rôle important dans la vie sociale et religieuse des habitants, offrant à la fois un lieu dédié aux soins du corps ainsi que des espaces de culte et de divertissement.

L'importance du site s'observe également à travers le mobilier retrouvé et les nombreuses offrandes votives. Les tablettes de *defixio* découvertes sur le site témoignent de la pratique répandue de la magie dans les lieux de culte romains, offrant un aperçu des croyances et des préoccupations des Romains. Leur étude révèle des variations linguistiques intéressantes, suggérant l'émergence du latin « anglais » dans la région. Ces tablettes nous encouragent à poursuivre des réflexions sur l'organisation sociale et les influences extérieures, à travers les similarités dans les variations linguistiques. Le complexe religieux et thermal de Bath est ainsi un témoignage précieux de l'histoire et de la culture de la Bretagne romaine, qui offre aux chercheurs et aux visiteurs une fenêtre sur le passé complexe de la région.

[41] ADAMS 1992, p. 26.
[42] ADAMS 1992, p. 25.

Sources

ADAMS James Noel, « British Latin: The Text, Interpretation and Language of the Bath Curse Tablets », dans : *Britannia*, n°23, 1992, p. 1-26.

ALDHOUSE-GREEN Miranda, *Sacred Britain. The gods and rituals of roman Britain*, Thames & Hudson, London, 2018.

BLÄNSDORF Jürgen, « The texts from the *Fons Annae Perennae* », dans : *Magical Practice in the Latin West : papers from the international conference held at the University of Zaragoza, 30 Sept.-1 Oct. 2005*, 2010, p. 215-244.

BLAGG Thomas Frederick Colston, « The Temple at Bath (Aquae Sulis) in the Context of Classical Temples in the West European Provinces », dans : *Journal of Roman Archaeology*, n°3, 1990, p. 419-30.

CUNLIFFE Barry, « The Temple of Sulis Minerva at Bath », dans : *Antiquity*, vol. 40, n° 159, 1966, p. 199-204.

CUNLIFFE Barry, « The Temple of Sulis Minerva at Bath », dans : *Archeology*, vol. 36, n° 6, 1983, p. 16-23.

CUNLIFFE Barry et DAVENPORT Peter, *The temple of Sulis Minerva at Bath (I) : The Site*, Oxford University Committee for Archaeology, Oxford, 1985.

CUNLIFFE Barry (éd.), *The Temple of Sulis Minerva at Bath (II) : The Finds from the Sacred Spring*, Committee for Archaeology, Oxford, 1988.

GERRARD James, « The Temple of Sulis Minerva at Bath and the End of Roman Britain », dans : *The Antiquaries Journal*, n°87, 2007, p. 148-164.

IRBY Georgia, *Using and Conquering the Watery World in Greco-Roman Antiquity*, Bloomsbury Academic, London, 2021.

AUGUSTA RAURICA, « Les thermes - un centre « wellness » bien placé », disponible à l'URL : https://www.augustaraurica.ch/fr/visiter/les-thermes#:~:text=Les%20thermes%20romains%20se%20composaient,%2C%20étaient%20pourvues%20d'hypocauste (consulté en ligne le 06.05.2024).

UNESCO, « Convention du patrimoine mondiale, Ville de Bath », disponible à l'URL : https://whc.unesco.org/fr/list/428/ (consulté en ligne le 07.05.2024).

Fig. 1 : CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, plate XXXII.

Fig. 2 : CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 6.

Fig. 3 : CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, plate XXXVIII.

Fig. 4 : CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 31.

Fig. 5 : CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, p. 39.

Fig. 6 : CUNLIFFE 1983, p. 22.

Fig. 7 : CUNLIFFE et DAVENPORT 1985, plate LXV.

DE *BROCOLITIA* À *LONDINIUM* : LE CULTE DE MITHRA EN BRETAGNE ROMAINE

Joffroy Capt

Introduction

Ce travail a pour but d'aborder le sujet du culte de Mithra et de sa présence sur les territoires britanniques. Une première partie entamera un développement au sujet du mythe de Mithra et de son implantation dans la société romaine de l'époque afin de bien comprendre les contextes historique et religieux liés à ce culte. Une deuxième partie s'attardera, quant à elle, sur sa pratique en se penchant sur deux sites archéologiques particuliers : les temples de Mithra à *Londinium* (Londres) et *Brocolitia* (Carrawburgh).

1. Le culte de Mithra

1.1. Les origines mythologiques

Pour bien comprendre le culte, il faut s'intéresser à la mythologie intrinsèque à cette divinité. Le mythe de Mithra prend place à la suite de celui de Phaéton, dans lequel ce dernier emprunte le char solaire de son père, Sol, et fait malheureusement un accident entrainant des conséquences destructrices sur la Terre. C'est à ce moment-là que Jupiter fait naître Mithra de la roche, nu avec seulement un poignard et une torche. Il est accompagné de deux bergers, Cautès et Cautopatès, qui l'accueillent et le suivent. Mithra arrive à redonner vie à la nature en tirant une flèche dans une pierre créant ainsi une source.

En outre, afin d'achever la revitalisation du monde, Mithra doit aller chercher la force vitale d'un puissant taureau qui a trouvé refuge dans une étable perdue dans les montagnes. Afin de déloger la bête de sa cachette, Mithra met le feu à l'étable à l'aide de sa torche. Une fois sorti, il chevauche l'animal dans le but de le fatiguer et de le faire capituler. C'est après un combat acharné que Mithra arrive enfin à prendre le dessus et l'amène ensuite dans une grotte où il le poignarde. C'est à ce moment que l'énergie vitale de l'animal emplit la cavité. Du blé jaillit de sa queue, un serpent et un chien viennent lécher le sang qui coule sur le sol et un scorpion puise la vie dans les testicules du taureau. La vie revient donc dans l'entièreté de l'Univers. Cependant, cet exploit rend fort jaloux Sol, le dieu soleil, qui défie Mithra. Ce dernier gagne le duel et Sol lui remet sa couronne, que le vainqueur refuse pour ne pas l'humilier davantage. Une alliance prend ensuite place entre ces deux divinités afin de régner sur le monde.

Au niveau archéologique, Mithra est représenté en Orient avec notamment un bonnet phrygien et une tunique plissée. À Rome, il va garder ces attributs, mais le mythe va changer de forme. En effet, en Orient, Mithra ne tue pas le taureau, alors qu'à Rome il est placé au-dessus du taureau en le prenant par le museau et lui plantant son poignard dans le cœur : il est Mithra l'invaincu, le dominant[1].

[1] BALAVOINE (en ligne).

1.2. Les origines géographiques et la migration vers l'ouest

Le culte de Mithra vient à l'origine d'Orient et plus précisément de Perse, sur le territoire de l'actuel Iran. La première mention connue du dieu se trouve dans un traité conclu en 1380 av. n. è. entre le roi du royaume de Mitanni et un roi hittite. Mithra peut être considéré comme le dieu du contrat et il se doit donc de protéger les hommes qui respectent les contrats et de châtier ceux ne le font pas. Avant d'arriver à Rome, le culte de Mithra transite par le monde hellénistique oriental. On retrouve des traces de son passage dans le royaume de Comagène, au sud-est de la Turquie, en 60 av. n. è. durant le règne d'Antiochos Ier (325–261 av. n. è.). Ce dernier met en place un sanctuaire sur la colline du Nemrut Dağ, où d'énormes têtes taillées dans la pierre peuvent encore être observées à ce jour. Certaines d'entre elles sont accompagnées de textes, notamment un relief et une inscription témoignant d'une sorte de pacte entre le roi Antiochos Ier et Mithra. Cet écrit nous apprend entre autres que la planète Mercure est reliée à cette divinité[2]. Le culte de Mithra est attesté à Rome dès le Ier s. de n. è[3]. Celui-ci semble devenir populaire dans le monde romain en même temps que d'autres également venus d'Orient, comme le culte égyptien d'Isis ou encore le christianisme[4]. Il y a plusieurs hypothèses expliquant sa migration vers l'ouest.

La première hypothèse avancée est la suivante : le culte de Mithra aurait été transporté en Italie, dans les Pouilles, par des pirates qui sévissaient sur la Méditerranée durant le Ier s. av. n. è. Plutarque (46–120 de n. è.) nous informe aussi que ces pirates vénéraient le dieu Mithra dans des grottes. Ces derniers auraient été chassés par Pompée dans les Pouilles en 60 av. n. è., cependant cette théorie fait face à quelques écueils. En effet, aucun témoignage archéologique de la présence de Mithra n'a été recensé dans cette région. Les premiers apparaissent seulement durant le Ier s. de n. è.

La deuxième hypothèse porte sur le fait que Néron (37–68 de n. è.), durant la deuxième partie du Ier s. de n. è., a reçu un modeste roi oriental appelé Tiridate Ier (28–88 de n. è.) à Rome afin de lui remettre sa couronne d'Arménie[5]. Des témoignages iconographiques sont présents sur certaines pièces de monnaie. On peut donc penser que le culte de Mithra a été introduit à Rome par l'intermédiaire de ce roi et de son entourage lors de leur séjour dans la ville éternelle. En outre, le territoire arménien présente des vestiges matériels témoignant d'un passé ancien de ce culte[6].

D'un point de vue archéologique, les temples consacrés à Mithra dans le monde latin n'ont pas la même forme que ceux dédiés au panthéon classique. En effet, ils sont généralement installés dans des bâtiments arrangés de sorte à évoquer l'atmosphère d'une grotte. Ils sont de ce fait enterrés ou semi-enterrés et dépourvus d'accès à la lumière. Une ou plusieurs représentations de Mithra achevant le taureau prennent place dans l'espace principal où les initiés étaient installés sur des banquettes[7].

---

[2] BRUNO (en ligne).
[3] TURCAN (en ligne).
[4] BRYAN *et al.* 2017, p. 95.
[5] Tiridate Ier avait été détrôné entre 58 et 59 de n. è. par V. Domitius Corbulo après un soulèvement national. C'est Néron qui restaurera son pouvoir dans le courant du siècle.
[6] LAROUSSE, «Tiridate Ier».
[7] TURCAN (en ligne).

Concernant l'initiation, nous savons, par des auteurs chrétiens critiquant ce culte, qu'il existait sept grades : Corbeau (*Corax*), Fiancé (*Nymphus*), Militaire (*Miles*), Lion (*Leo*), Perse (*Perses*), Soleil (*Heliodrome*) et Père (*Pater*). Ces grades sont la norme du culte, même si chaque chapelle crée sa propre formule sur ces bases communes. Les initiés étaient exclusivement des hommes et pour la grande majorité des militaires, des marchands et des fonctionnaires. Le culte ne touchait pas forcément les hautes sphères de la société romaine. Au niveau archéologique, il existe notamment à Ostie, près de Rome, un mithraeum pavé d'une mosaïque représentant les sept grades du mithraïsme, chacun associé à un dieu et une planète (Fig. 1)[8]. Chaque grade avait certainement une fonction dans le cadre du culte. Par exemple, le lion (*Leo*) est lié au feu et devait probablement s'occuper de l'éclairage de la pièce alors assuré par des lampes à huile et peut-être avoir un rôle dans l'initiation des nouveaux fidèles.

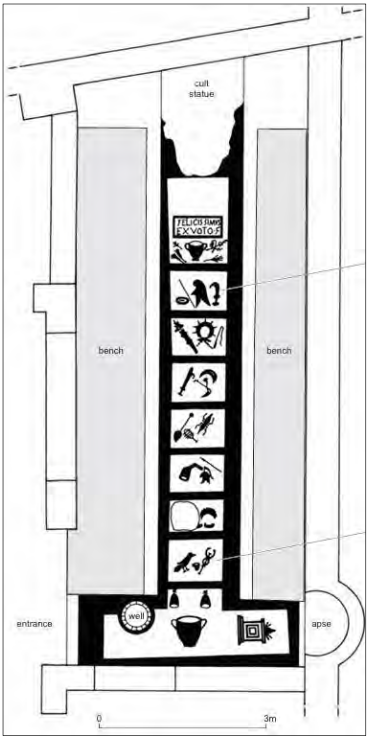


Fig. 1. Plan du *mithraeum* d'Ostie, pavé d'une mosaïque mettant en évidence l'iconographie des sept grades.

Au niveau des textes anciens, Porphyre de Tyr (234–305 de n. è.), philosophe grec, qui écrit entre le IIIe et le IVe s. de n. è. « L'Antre des Nymphes », où il nous apprend que Mithra a un rapport étroit avec le voyage de l'âme à travers l'Univers, la transmigration de ces âmes. Par ailleurs, les écrits de Tertulien (155–225 de n. è.) nous indiquent que le culte est également accompagné d'un banquet où l'on partage à manger et de l'eau, de l'eau que nous retrouvons dans le baptême, pratiqué aussi dans le cadre de ces initiations.

Une grande majorité des *mithraea* a été découverte en Europe centrale, mais beaucoup moins en Espagne ou encore Afrique du Nord, par exemple. Cette accumulation de sites sur la frontière danubienne peut être due à un biais scientifique : la recherche archéologique allemande a été très dynamique sur ces territoires proches du *limes*, ce qui a naturellement augmenté la quantité de sites découverts. Nous pouvons aussi voir ces régions comme des lieux de passage où les militaires prennent place, mais surtout où il y a une grande affluence de marchands et de fonctionnaires de douane, des classes de métier que nous retrouvons sur énormément d'inscriptions mithriaques.

Pour résumer, le culte de Mithra se développe dans le monde romain dès la deuxième moitié du Ier s. de n. è. et va prospérer jusqu'à la fin du IVe s. de n. è. C'est avec la montée en puissance du christianisme, le recul des frontières de l'Empire romain et une situation

[8] BRYAN *et al.* 2017, p. 97.

économique et monétaire mal gérée que le culte et les temples de Mithra vont décliner plutôt rapidement et brutalement[9].

2. Le culte de Mithra en Bretagne romaine

2.1. Le mithraeum de *Londinium*

Tout d'abord un point contextuel est nécessaire afin de bien comprendre la situation sous la domination romaine de la ville de *Londinium* (Londres), et plus précisément de l'actuel quartier de Bloomberg où se situe le *mithraeum* en question. Le quartier de Bloomberg a été ravagé vers 60–61 de n. è. lors de la révolte de Boadicée (vers 30–61 av. n. è.), épouse du roi des *Icenis* (peuple celte du sud-est de l'Angleterre), Prasutagus (règne de 47 à 60 de n. è.). Cet évènement est perçu comme une réaction au traitement réservé aux *Icenis* par les autorités romaines. Tacite (58–120 de n. è.) raconte ces événements cinquante ans après les faits. Cette révolte a tout de même marqué les esprits. En effet, il a fallu entre autres faire venir en renfort la neuvième légion, alors postée en Espagne, la majorité des troupes romaines en Bretagne étant concentrées au nord dans le but d'une extension des territoires de l'Empire[10]. Cependant, à la suite de cette période de trouble, l'armée a joué un rôle important dans la reconstruction de la ville de *Londinium*. Une sécurité était ensuite assurée par un corps d'armée qui restait stationné dans la cité[11]. *Londinium* devint par la suite de plus en plus importante avec la venue de nombreux marchands. Elle s'affirmait donc comme étant la capitale de la province de *Britannia*. C'est donc dans une certaine continuité qu'un fort militaire a été construit sur la Tamise en 63 de n. è.[12]

L'architecture principale de l'actuel quartier de Walbrook, et plus généralement de la ville de *Londinium* en elle-même, est alors en bois avec une base de pieux en chêne permettant une certaine stabilité dans cet endroit plutôt marécageux du bord de fleuve[13]. Les vestiges de la ville romaine après 140 de n. è. sont assez rares car ces nivaux n'ont pas été ménagés durant le continuel développement de la ville moderne depuis le XVIIe siècle, même si certaines situations amènent à des découvertes exceptionnelles comme ce fut le cas pour le *mithraeum*. En outre, nous observons également un changement dans la méthode de construction à partir du milieu du IIe s. de n. è. avec des constructions en pierre et des parcelles beaucoup plus grandes qu'auparavant. Ce phénomène s'observe bien sur le site de Bloomberg[14].

Les bâtiments du quartier de Bloomberg ont presque totalement été détruits lors des bombardements de mai 1941 effectués par l'armée allemande. Ceux-ci ont aussi permis de fouiller des parties de la ville, comme ce quartier. Une équipe d'archéologues, la *Roman and Medieval London Excavation Council*, est fondée en 1946. Elle est notamment composée de William F. Grimes (1905–1988), alors directeur du London Museum, et de l'éminente archéologue Audrey Williams (1902–1978). En 1952, ils mettent au jour un

[9] TURCAN (en ligne).
[10] BRYAN *et al.* 2017, p. 15.
[11] BRYAN *et al.* 2017, p. 18.
[12] BRYAN *et al.* 2017, p. 21.
[13] BRYAN *et al.* 2017, p. 29.
[14] BRYAN *et al.* 2017, p. 39.

Fig. 2. Photographie aérienne du *mithraeum* de *Londinium* montrant l'affluence de visiteurs, 2 octobre 1954.

intriguant mur curviligne. Ils continuent l'investigation en 1954 et découvrent à ce moment-là une tête sculptée en marbre représentant le dieu Mithra. Cette découverte projette ce site d'un simple mur intriguant à l'une des plus grandes trouvailles archéologiques de Grande-Bretagne[15]. Dans les semaines qui suivirent, les archéologues eurent les autorisations pour agrandir la zone de fouille et l'entièreté du temple a pu être mise au jour. Le site a également eu beaucoup de succès auprès du public et de la presse nationale durant les jours et mois qui suivirent (Fig. 2). La finalité de ce chantier fut la construction de la Bucklersbury House[16].

La construction du temple a été datée aux alentours de 240 de n. è[17]. En ce qui concerne son architecture, le *mithraeum* de *Londinium* est de forme rectangulaire. Une antichambre et un *narthex* sont placés à l'extrémité est du bâtiment. Ces deux pièces pouvaient potentiellement servir à bloquer le passage aux non-initiés ou encore à préparer la nourriture, à se laver et à se changer. La pièce principale est composée de trois nefs (une centrale principale et deux latérales secondaire) dont les deux latérales sont équipées de banquettes séparées au centre par deux murs de soutènement accompagnés de sept colonnes chacun. La partie principale fait 18 m sur 8 m (Fig. 3). Ces dimensions sont plus massives que la plupart des *mithraea* que nous pouvons retrouver dans l'Empire romain. En effet, cette pièce pouvait accueillir une trentaine de personnes assises. Une plateforme surélevée se trouve dans l'abside centrale. C'était certainement sur celle-ci que la statue de culte devait prendre place à l'époque. Le temple était probablement situé à l'arrière de la maison d'un particulier. Effectivement, des fouilles un peu plus à l'est ont mis au jour un grand bâtiment d'époque romaine[18]. En ce qui concerne les matières premières utilisées, le *mithraeum* est principalement construit avec de la ragstone, pierre plutôt commune en Angleterre, et de la brique romaine. Les banquettes, quant à elles, devaient être faites de bois. En outre, le bâtiment a naturellement été altéré par l'humidité du terrain. Il a

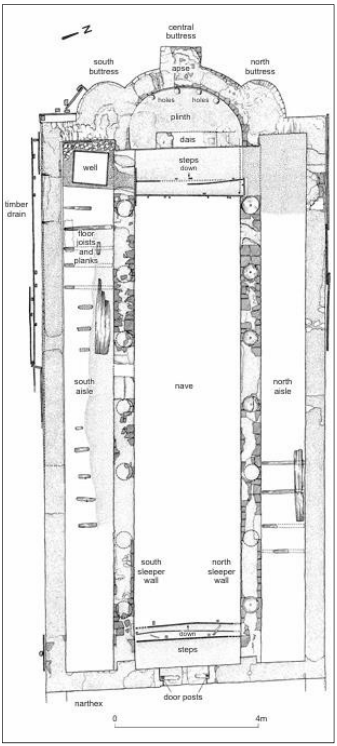


Fig. 3. Plan du *mithraeum* de *Londinium*, 240 de n. è.

[15] BRYAN *et al.* 2017, p. 83.
[16] BRYAN *et al.* 2017, p. 85.
[17] BRYAN *et al.* 2017, p. 100.
[18] BRYAN *et al.* 2017, p. 101.

certainement été consacré à Mithra jusqu'au début du IVe s. de n. è. À la suite de cet arrêt, le temple accueille une autre divinité, entraînant ainsi l'enterrement des sculptures de Mithra et d'autres divinités dans des fosses. Suite à cela, il semblerait que le temple est dédié à Bacchus jusqu'à la fin du IVe s. de n. è.[19]

Au niveau du mobilier, les fouilles ont permis de mettre au jour, au nord du temple, un puits contenant des récipients en étain, une cuve en plomb et des crânes de bovidés. Ces artefacts ont possiblement été déposés à cet endroit à la fin de l'occupation de l'édifice au IVe siècle de n. è. Les fouilles ont également amené à constater que des parties du temple originel ont été conservées dans les niveaux de fondation du suivant[20]. Les objets retrouvés à l'intérieur du puits devaient avoir certainement une fonction votive. Des accessoires vestimentaires, attribués à l'armée romaine d'époque tardive, font également partie du corpus. Ceci pourrait potentiellement être lié à la présence d'hommes de hauts rangs, comme le culte était réservé aux hommes et que la classe militaire était une actrice principale de son développement. Cependant, il faut rester prudent car la datation tardive de cette découverte peut remettre en question les potentielles certitudes que nous pourrions avoir. En outre, des éléments d'éclairage ont pu être identifiés, ce qui nous permet d'appréhender l'ambiance lumineuse qui devait régner dans ces temples[21].

2.2. Le mithraeum de *Brocolitia*

Le site archéologique de *Brocolitia* se trouve au nord de l'Angleterre sur le tracé du Mur d'Hadrien. Il est composé d'un fort militaire de taille et forme similaire à ceux placés tout au long du mur. Ce qui nous intéresse dans les prochaines pages, ce n'est pas le fort en lui-même, mais davantage le temple consacré à Mithra situé en périphérie. Les fouilles du site ont été effectuées en 1950 par une équipe de l'Université de Durham[22]. En ce qui concerne son architecture, le *mithraeum* de *Brocolitia* présente différentes phases de construction.

La première phase présente naturellement une architecture assez modeste (5,5 m sur 8 m). Au niveau du plan, il y a tout d'abord une antichambre, le *narthex*, puis une nef recouverte d'une couche de gravier et bordée de deux banquettes, certainement en bois. Vers l'une des extrémités de ces banquettes, des résidus de pomme de pin méditerranéenne ont été identifiés. Ces arbres ne sont que très peu présents en Grande-Bretagne et le prix de leurs graines devait être assez élevé. Ces pommes de pin ont pour réputation de chasser les mauvaises influences et étaient souvent utilisées dans les sacrifices. Ces éléments démontrent donc une certaine intentionnalité dans la présence de ces graines[23].

Pour la deuxième phase, nous pouvons constater une extension de la construction. L'entièreté du bâtiment mesure dès lors 4,5 m sur 11 m. Ce stade consiste entre autres en l'ajout d'une abside à l'extrémité nord du bâtiment[24]. La troisième phase de construction, comme la quatrième plus tard, n'a pas apporté de changement fondamental au niveau de

[19] BRYAN *et al.* 2017, p. 105.
[20] BRYAN *et al.* 2017, p. 105.
[21] BRYAN *et al.* 2017, p. 106.
[22] RICHMOND et GILLAM 1951, p. 3.
[23] RICHMOND et GILLAM 1951, p. 6.
[24] RICHMOND et GILLAM 1951, p. 9-12.

l'architecture générale du temple. Il semble que seuls les aménagements intérieurs ont été modifiés. Nous retrouvons notamment de grands poteaux longeant les côtés intérieurs des deux bancs. Deux statues de Cautès et Cautopatès, les deux bergers présents dans le mythe de Mithra, sont placées à l'entrée de la nef principale. Une partie de ce bâtiment semble avoir brûlé à un moment donné. Cette architecture allongée semble avoir été élevée aux alentours de 222 de n. è. et l'incendie a dû avoir lieu à la toute fin du IIIe s. de n. è., ce qui l'endommagea grandement[25].

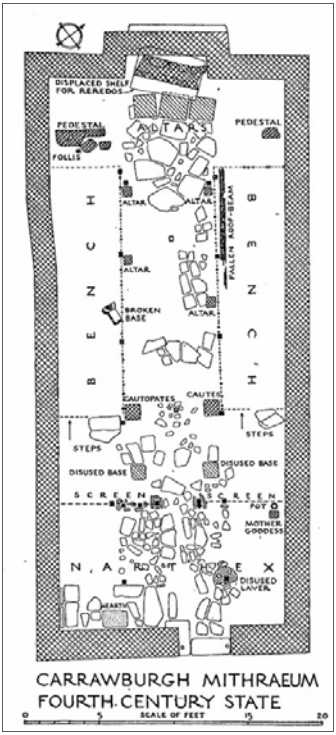


Fig. 4. Plan du *mithraeum* de *Brocolitia*, IVe s. de n. è.

Par la suite, le temple a été totalement reconstruit, avec notamment une nouvelle porte extérieure, une antichambre plus grande et une abside moins marquée que précédemment. Au sein de l'antichambre, les fouilleurs ont mis au jour une statuette de 40 cm représentant une déesse-mère tenant dans ses bras un panier. On peut naturellement s'interroger sur sa présence dans un temple réservé aux hommes et également sur sa place en dehors de la partie principale. La statue en elle-même semble avoir d'abord pris place à un endroit extérieur avant d'être déplacée à l'intérieur du temple. Nous pouvons donc penser à une divinité locale assimilée au sein du culte de Mithra dans cette région. Dans la nef principale, nous retrouvons les deux statues de Cautès et Cautopatès, deux bancs de 4 à 5 m de long sur les côtés de la pièce et des poteaux de bois avec des bases en pierre longeant le passage entre ces bancs (Fig. 4). Le sol de la nef, comme celui de l'antichambre, est couvert d'un dallage irrégulier. Tout au fond de la nef, trois autels sont placés devant une petite abside (Fig. 5). Sous ces derniers, les archéologues ont pu identifier une fosse où se trouvait un dépôt rituel, lequel a notamment révélé un gobelet en céramique soigneusement caché sous les gravats, des restes de faune et des résidus de pomme de pin[26].

Les autels ne sont cependant pas homogènes dans leur composition. Celui du milieu est plutôt simple avec des moulures sur la base et le chapiteau. Il présente, sur le dessus, un bassin qui devait accueillir un réchaud en métal certainement en lien avec le rituel. L'autel placé à l'est est décoré au niveau du chapiteau d'une frise de trois œufs dont un doré. La partie supérieure est manquante. L'autel placé à l'ouest arbore un relief

Fig. 5. Photographie des trois autels du mithraeum de *Brocolitia*.

[25] RICHMOND et GILLAM 1951, p. 21-28.
[26] RICHMOND et GILLAM 1951, p. 29-35.

représentant le dieu Mithra. La partie supérieure a été retrouvée plus loin, détachée de la principale. Tous les autels étaient gravés d'inscriptions qui ont permis de les dater : ils ne sont vraisemblablement pas contemporains. Ils appartiendraient donc à des phases différentes de la vie du *mithraeum*. L'autel oriental serait daté du début du IIe s. de n. è., celui du centre serait plus récent de seulement quelques années et le troisième est daté plus tardivement de par le style paléographique de son inscription notamment.

Ce dernier est surtout intéressant pour son décor. En effet, on y voit la représentation de Mithra habillé d'un simple manteau qui était, à l'époque, de couleur rouge écarlate, accroché sur l'épaule droite par une broche. Il tient dans sa main droite un fouet qui rappelle son lien avec le dieu Sol, le Soleil-pourpre. Des résidus de gesso, enduit à base de plâtre et de colle animale, ont été retrouvés sur la peau du personnage ce qui nous indique qu'elle devait être, à l'origine, de couleur blanche. Mithra porte sur sa chevelure bouclée une auréole rayonnante taillée en creux. Sur la gauche du dieu, une écharpe richement décorée est représentée (Fig. 6). Cette iconographie est conforme à la description faite dans la prière d'ouverture de Mithra qui a été conservée sur un papyrus grec trouvé en Egypte romaine et daté du début du IVe s. de n. è. et qui décrit : « *Tu verras un jeune dieu, beau d'aspect, aux mèches flamboyantes, vêtu d'une robe blanche, d'un manteau écarlate et d'une couronne de feu.* »[27].

Fig. 6. Photographie de l'autel occidental du *mithraeum* de *Brocolitia*, représentant Mithra.

Le *mithraeum* semble être abandonné dans le courant du IVe s. de n. è. Il est rapidement submergé d'eau puis de tourbe ce qui va permettre une plutôt bonne conservation des vestiges archéologiques. C'est seulement au milieu du XXe siècle qu'il va commencer à être étudié.

Conclusion

Comme nous l'avons évoqué, le culte de Mithra était principalement pratiqué par des hommes, que ce soit des militaires, des marchands ou des fonctionnaires. Dans le cas de *Brocolitia*, le cadre militaire est intrinsèque à la situation géographique du temple qui se trouve à seulement quelques dizaines de mètres d'un fort romain servant à défendre le mur d'Hadrien. Celui de Walbrook, dans la ville antique de *Londinium*, n'est pas directement lié à l'aspect militaire contrairement à son homologue septentrional. Cependant, nous pouvons souligner le fait que la présence de l'armée s'est renforcée dans la cité à la suite de la révolte de Boadicée. Les première traces du *mithraeum*, quelques décennies plus tard, seraient donc contemporaines avec une présence militaire accrue. Cependant, un lien direct ne peut pas vraiment mis en place car, en plus de l'armée, *Londinium* était devenu la cité la plus importante de la province de *Britannia* et donc toutes les classes devaient y vivre comme, en l'occurrence, les marchands et les fonctionnaires. En outre, nous savons par des inscriptions que ces deux dernières classes de la population étaient

[27] RICHMOND et GILLAM 1951, p. 36-38.

plutôt adeptes de ce culte et c'est certainement par ces personnes qu'il devait voyager au sein de l'Empire romain. Les avancées rapides de la recherche sur la question devraient à l'avenir nous donner de plus en plus de réponses au sujet du culte de Mithra, un culte encore plein de mystères.

Sources

BRYAN Jessica *et al*., « Mithras refound : 20th to 21st century », dans : Archaeology at Bloomberg, MOLA, London, 2017.

RICHMOND Ian A. et PEARON Gillam John, « The Temple of Mihtras at Carrawburgh », dans : *Archaeologia Aeliana Series 4*, vol. 29, 1951, p. 1-92.

BALAVOINE Émilie, « Le culte de Mithra dans l'antiquité » (en ligne), dans : *Odysseum*, Académie de Toulouse, disponible à l'URL : https://odysseum.eduscol.education.fr/le- culte-de-mithra-dans-lantiquite.

BRUNO Jacobs, « Nemrud Daği » (en ligne), dans : *Encyclopaedia Iranica*, disponible à l'URL : https://iranicaonline.org/articles/nemrud-dagi.

TURCAN Robert, « Mithraïsme » (en ligne), dans : *Encyclopaedia Universalis*, disponible à l'URL : https://www.universalis-edu.com/encyclopedie/mithraisme/3-mithra-romain/.

LAROUSSE, « Tiridate Ier », disponible à l'URL : https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Tiridate_I_er/146868.

MAURITIUS IMAGES, « Pictures Your Vision », disponible à l'URL : https://www.mauritius-images.com/en/asset/ME-PI-6259641_mauritius_images_bildnummer_11922176_mithras-solar-king-on-roman-altar-stone-in-temple-of-mithras-carrawburgh-northumberland---%25C2%25A9topfoto-fortean.

PINTEREST, « The Ritual Landscape, Temple of Mithra », disponible à l'URL : https://ch.pinterest.com/pin/451345193895805244/

Fig. 1 : BRYAN *et al.* 2017, p. 97.

Fig. 2 : Illustrated London News Ltd/Mary Evans, par l'intermédiaire de BRYAN *et al.* 2017, p. 87.

Fig. 3 : BRYAN *et al*. 2017, p. 101.

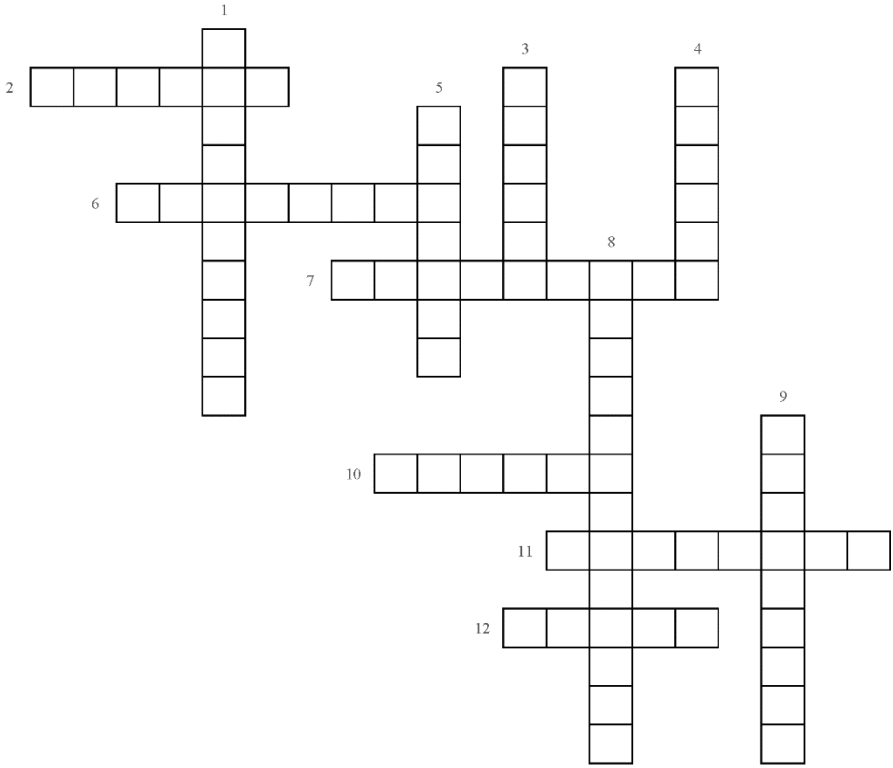
Fig. 4 : RICHMOND et GILLAM 1951, p. 31.

Fig. 5 : https://ch.pinterest.com/pin/451345193895805244/

Fig. 6 : https://www.mauritius-images.com/en/asset/ME-PI-6259641_mauritius_images_bildnummer_11922176_mithras-solar-king-on-roman-altar-stone-in-temple-of-mithras-carrawburgh-northumberland---%25C2%

NOTES

NOTES



HORIZONTAUX

2. Nom d'une tribu bretonne qui occupait autrefois l'actuel Pays de Galles, mais également celui d'un poisson du lac de Neuchâtel qu'on ne souhaite pas croiser lors de nos baignades.

6. Nom contemporain de celle qui, il y a fort longtemps, dans un Empire pas si lointain, était la quatrième plus grande ville de l'île sur laquelle nous nous trouvons (nom qui ressemble vaguement à celui d'une fameuse sauce british).

7. Nom d'une fameuse province, mais aussi d'un bateau cher au cœur de Lizzie the Second.

10. Route sur laquelle les fouines et les martres ne sont pas franchement les bienvenues.

11. Site britto-romain où on retrouve un monument de spectacle OU nom d'une ville imaginaire dans laquelle seules vivent des personnes dénommées Corinne.

12. Nom d'un auteur particulièrement drôle ayant étudié le site d'*Aquae Sulis*.

VERTICAUX

1. Nom d'une agglomération où le culte de Mithra a été attesté OU nom d'un royaume imaginaire dans lequel règne une dynastie de légumineuses vertes.

3. Nom donné aux édifices romains ponctuant le mur d'Hadrien OU des chanteurs presque entiers.

4. Dans un Univers parallèle où le second-degré règne en maître, le chanteur Renaud voue un culte passionné aux Divinités des Temps Anciens. Après ses tubes *Minerve de toi*, *MaâtNamtar-Kamosh*, il revint avec son nouveau single : … *Gagnant.*

5. Nom d'un site britto-romain qui aurait aussi pu être celui d'un fameux fromage AOC (si sa production avait débuté au début de notre ère).

8. New York (si elle avait été fondée au IIe s. de n. è.)

9. Séparée de ses cinq sœurs, elle se sent des plus seules dans la capitale anglaise depuis 208 ans.

Participant·e·s

Ségolène Bremke
Joffroy Capt
Alexandra Esseiva
Coraline Hasler
Nils Jost
Léa Leibacher
Shany Morcaut
Sophie Poirier
Isaline Porret
Lorna Urfer

Accompagnant·e·s

Hédi Dridi
Léa Flückiger
Thérèse Monnard

unine
Université de Neuchâtel